42e Année. N° 13.

JUL 3 1935
PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

1ER JUILLET 1935

		Pages.
lette	*Notes de Voyage*	5
. Giscard d'Estaing.	*Assauts contre le Franc*	12
dré Thérive	*Fils du Jour.* — II	25
orges Suarez	*France et Allemagne (Interviews de MM. Bérenger, Jouvenel et Scapini).*	74
uis Batiffol	*Le Cardinal de Richelieu et la Sorbonne.*	92
ston Bouthoul	*Le « Malaise » algérien*	118
rcel Thiébaut	*Edmond About.* — I	135
né Lacoste	*Tennis*	168
rard Bauër	*Le Maréchal d'Esperey à l'Académie.*	179
ilippe Soupault	*L'Épopée de « Normandie »*	185
uis Houllevigue	*La Mesure du Temps*	197
an Cassou	*Lope de Vega*	205
rançois Porché	*Le Théâtre*	217
bert Flament	*Tableaux de Paris et d'ailleurs*	225

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS il y a cent ans

(Première REVUE DE PARIS)

Les auteurs ont eu de tout temps une certaine propension à considérer sans indu gence la vie et les habitudes des éditeurs ainsi qu'en témoigne certain article (non sign paru sur *Les Editeurs* dans la *Revue de Paris* de juillet 1835. En voici quelques extrait

L'éditeur qui fait le classique est une espèce forte, bien logée, bien habillée, bi décorée, bien mariée; elle vit dans le faubourg Saint-Germain, elle a de la morgue comm tout homme qui sait le latin, et elle ne le sait pas; elle vit d'une foule d'écoliers dont e extrait des traductions, jusqu'à ce qu'ils en deviennent professeurs étiques et pairs France. Dans son style, l'éditeur classique élève des monuments à la gloire des gran hommes et se fait bâtir près de Paris de petits villages suisses. Celui-là est propriétai suzerain, de temps immémorial, de sa maison de campagne; il l'a eue le même jour que femme, et la maison commence à se lézarder. Tout Paris n'en enferme qu'un très pet nombre.

A côté de celui-ci, que nous pourrions appeler le classique noble, vous avez le classiqu vulgaire, et plus bas encore le classique bourgeois; celui qui publie les Horaces annot pour les collèges, et celui qui publie la Cuisinière bourgeoise *pour les ménages. Personn n'ignore qu'un des meilleurs ouvrages de la librairie, c'est* la Cuisinière bourgeoise.

. . . . . .

L'éditeur littéraire est quelquefois un gros homme rajeuni qui se tape sur le ventr et qui dit : mes auteurs, mes gens de lettres! qui rit grassement, roule au fond d'un cabriol qui le mène à un château qu'il possède à quelques lieues de Paris, où il fait bombanc Quelquefois c'est un homme à ventre rentrant, qui mange des cerises à son second déjeune boit de l'eau à tous les repas et grignote des croûtes de pain dans ses insomnies; du rest pour l'un, et pour l'autre, il y a une égale et prodigieuse rapacité; le gros répond à l'homm de lettres qui a besoin de quelques écus pour vivre : Je viens d'acheter un châtea 150 000 francs, je ne puis vous donner les cent écus que vous me demandez; l'autre vou répond : Vous dépensez trop d'argent, il faut savoir vivre avec cinq sous par jour quan on a du talent; je ne peux rien faire pour vous.

L'éditeur littéraire a cela encore de remarquable, qu'il s'en trouve qui ne savent pa lire. Nous en connaissons une sorte qui n'a jamais lu une ligne des auteurs qu'il a publié

Quant aux manuscrits qui ne se peuvent signer d'un nom connu, jamais esquif pour suivi par la colère de Junon ne fut plus ballotté, plus promené, plus repoussé qu'ils ne l sont. Partout des côtes inhospitalières, d'horribles Polyphèmes, des Charybdes et de Scyllas, qui font fuir au loin l'auteur monté sur son premier manuscrit; il erre des mois des années entières, jusqu'à ce qu'il aborde enfin l'éditeur fripier, le Latium *de la litté rature.*

. . . . . .

Toute la science de l'éditeur s'efface devant la science d'un seul homme, devant l science de M. Lebigre, l'éditeur des éditeurs. M. Lebigre ne connaît pas les hommes d lettres, il ne connaît que les éditeurs. Véritable Melmoth, il les attend aux fins de mois alors il leur apparaît avec ses écus sonnants à la main; alors, pour éviter un protêt, le volumes sortent de chez l'éditeur à 20 sous l'exemplaire in-8°, *pour aller s'enfouir dan les vastes magasins de la rue de la Harpe. Que dis-je? 20 sous? 20 sous, quand l'éditeu est debout; mais quand l'éditeur chancelle, c'est 10 sous; quand il est tombé sur la plac du Châtelet, 5 sous. Oui, 5 sous!*

LA REVUE DE PARIS

L

LA

REVUE DE PARIS

QUARANTE-DEUXIÈME ANNÉE

TOME QUATRIÈME

Juillet-Août 1935

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 114

1935

General Harc. Paris

NOTES DE VOYAGE[1]

(ALGÉRIE)

Le désert, plus beau que tout. Lui seul émeut comme la mer. A mesure qu'il s'aplanit, l'amour augmente. Les dernières ondulations prennent leur relief à la rapide descente du soleil : molles saillies invertébrées, mamelons velouteux, d'où l'ombre semble couler d'un seul côté.

Pendant que j'écris, des tambours de danses et des derboukas semblent ne devoir jamais cesser. Un rythme aussi sûr, aussi inexorable que celui d'une turbine. Des coups de fusil, des aboiements dans la nuit aux étoiles larges. Aucun bruit de pas dans cette nuit peuplée et blanche, les pieds enfoncent dans le sable. Blanc nocturne du sol et des murs, le même blanc des burnous-fantômes. Un fantôme blanc se détache d'une maison blanche — combien en peut-on détacher ainsi sans que l'épaisseur du mur diminue, de même qu'on tire cent feuilles d'une lame de mica sans l'épuiser? Les lampes à acétylène blessent la nuit. Odeurs alternées de bouses, de chèvrefeuille et d'orangers, et de seringas.

L'arrivée à Bou-Saâda. Une explosion de verdure dans le sable, la palmeraie d'un vert désaltérant, et ce blanc carné des murs, un village couleur de chair émue.

La fraîche haleine si pure, qui accourt de l'espace illimité! Pas la moindre humidité, mais un air qui n'a touché, pour

1. Prises au cours d'un voyage accompli par l'auteur en 1922.

Copyright 1935 *Revue de Paris*.

1er Juillet 1935.

venir de si loin, que le sable pur et sa faune amère : houppes d'herbe dure espacées selon un ordre qu'on imagine voulu, et qui inspire l'idée de préméditation, de culture ou d'ensemencement. La trace de l'eau secrète s'inscrit en vert sur jaune chameau.

La chaîne de montagnes couleur de lin et de gazelle, derrière des lieues d'air dont les irisations ne peuvent trouver leur comparaison que dans la nacre, azur et argent, parfois teinté de rose, que retient l'aile du Morpho Sulkonsky.

Nomades dans le désert : leur tente noire en forme de pustule, attachée à un pli de sable. Ils cassent la pierre sur cette route coûteuse, luxueusement empierrée et nivelée.

***

Zorah, qui a dansé avec d'autres Ouled-Naïls dans la salle d'une auberge, doit danser encore pour nous dans sa maison composée d'une seule pièce, où siffle le papillon d'acétylène. Avant la danse, elle nous prépare le thé sur l'âtre, à hauteur d'appui comme chez nous les fours de fermes. Au-dessus des braises roses, ses yeux, ses dents sont d'argent vif. Le plafond est à poutrelles non équarries, mais Zorah, riche, a tendu ses murs de tapis, et son divan de briques porte deux matelas superposés.

Nue, elle est parée de sa belle peau brune et d'une ceinture en plaques d'argent. Mains voltigeantes, pieds enfantins, maigres, quel animal délicat! Les reins sont d'un adolescent, et les petites mamelles fières n'ont pas encore fléchi. Après la danse, elle remet sa chemise de percale à rubans-comète bleu ciel, qui vient d'un grand magasin d'Alger. Son thé vert, dans des verres de bazar, est délicieux.

Elle peut rouvrir, à présent, sa porte. Le vent froid nous visite, et le chant d'un rossignol. Une des phrases du rossignol répétée est comme un zigzag de lumière, impossible à contempler, impossible à noter musicalement.

***

Les cinéraires bleus du bordj Polignac. Rien d'aussi bleu dans la nature. Sur un banc qui les touche, ils épandent un halo bleu, contraignent le mur presque à les mirer.

Ici se marie la fleur des orangers à la giroflée marron. Elles enfantent un parfum nouveau, où l'oranger devient amer et mâle, la giroflée douce, femelle et un peu basse. Que les odeurs, les couleurs sont heureuses ici! Sur la mosaïque d'une fontaine, l'ombre des poissons capte tant de bleu solide qu'on la voudrait saisir. Un burnous noir n'est plus noir, mais roux. La houppe des fenouils est d'or, et la flamme des bougainvillas, violette, coule épaisse du haut des murs. Une brume humide, au loin, apaise et boit le bleu irrésistible de la mer. Le vin que me verse Charles de Polignac se souvient de ses origines nobles : ce cépage de Sauternes, mûri en terre algérienne, c'est l'enfant qu'un prince fit à une belle pastoure.

La mosaïque des murs de la salle à manger, petit dessin persan fin, vient de Tunis, où les mercantis d'antiquités ne prenaient point peine d'acquérir, dans les maisons anciennes, les mosaïques. Ils achetaient les maisons elles-mêmes, les effondraient comme pâtisseries, et gardaient la croûte magnifique des murailles, les carreaux d'émail.

Kasbah d'Alger, sous la conduite d'un policier en kaki, bel homme comme tant de flics algériens.

Chez la belle Fatma (celle de l'exposition de 1900). Elle appelle ses danseuses, une, deux, trois, quatre, cinq... Elles disent « bonsoir, monsieur, bonsoir, madame », donnent la main comme on donne la patte, pas une n'a levé les yeux sur nous, sauf l'Ouled-Naïl, une joviale boniche bien portante, les joues ramagées de bleu. Une est touchante, si douce figure d'un blanc vert, aux belles paupières bombées et fardées, larges yeux d'une liquide tristesse. Toutes sont vêtues, et plus que vêtues. Des cheveux on ne voit que les petits bandeaux cirés, ou une queue de tresse sous les foulards lamés. Tour à tour elles dansent, — peu. La douce fille triste danse une danse qui lui ressemble, une danse dubitative où les épaules soulevées disent « à quoi bon? » les petites mains « nous n'y pouvons rien ». Un moment de la danse écarte les bras, penche le torse de côté, et la tête comme mourante, par saccades : elle a l'air d'une suppliciée qu'on vient de déclouer de la croix. Deux pieds ravissants, couleur d'argile rose, semblent, infatigablement, tâter le tapis comme s'il était trop chaud, avancent d'un pas, reculent, avancent...

La sixième entre, étoile de ce logis; quel fier visage grec, où le nez et le front procèdent l'un de l'autre, selon une ligne sans flexion. Les yeux, les paupières surtout, ont une manière magnifique de ne rien révéler. Un vague sourire dédaigneux. Grande, mince encore, droite. Des pieds et des mains énormes : le grec a passé là. Elle sait danser, si danser c'est frémir musculairement comme si chaque muscle des lombes, des reins, du dos, dansait pour son propre compte et son frénétique divertissement. Le torse entier est comme une eau courante. La tête plane sur ce désordre et l'ignore.

Conversation : « La maison sera fermée lundi, jusqu'à la saison prochaine, dit Fatma. Je vais à ma ferme. Une belle ferme, tu sais. Et tenue! »

Marchandage : « A cent balles, j'y perds! »

Les danseuses andalouses (?). Peintures murales. La rose et l'hirondelle forment guirlandes au-dessus de femmes couchées, qui ont le sexe rose vif au sein d'une toison noire. Cinq marches haussent la petite estrade à lambrequins rouges frangés d'or. Apparat de voiture foraine ou de musée anatomique. Guitares, chants. Ces rideaux s'ouvrent : cinq femmes nues, — hélas. Bas jaunes, jarretières ciel. Une suivante à tablier de porteuse de pain ajoute sa voix au chœur; d'ailleurs la patronne, une longue blonde, coiffée pour le bal à la sous-préfecture, met la main à la pâte, si j'ose dire, et exhibe son long corps impersonnel, jeune, mais deux toutes petites bourses vides ballent sur le torse. Une des filles est jolie, cheveux noirs coupés, brûlés par le fer, sales, à grand papillon de ruban rose. Petit visage court, régulier, gentil, un œil crevé, l'autre resplendissant. Une dent noire gâte le sourire. Petit corps, déshonoré par les mamelles vides. Une maritorne joyeuse, espagnole, la fesse sur les talons, deux gros seins sur torse étroit, fait office de loustic, sait trois mots de français.

Y... à la petite à cheveux courts, en désignant son ventre tendu : « Un trois-mois, hé? »

« Oh! non. Mais (avec fierté) j'ai un petit enfant déjà grand. Il est à la campagne, près d'Oran, avec maman ».

Monsieur, sur l'estrade, tient la guitare. Chants espagnols, assez âpres pour nous plaire. Danse spéciale ensuite, quatre

femmes, couchées, se grattent le dos sur le tapis, se soulèvent et retombent en mesure. Madame, debout au milieu, mime les mouvements de l'amour. C'est tellement mélancolique.

***

Rues de la Kasbah, indéchiffrables. Traversée de la maison arabe-labyrinthe, son panorama sur la rade et la ville.

Ruelles, impasses, abîmes. Caves indicibles où des êtres vivent. Le chant du nègre dans la nuit, troublé de soupirs, étranglé soudain comme par un caillot amoureux.

***

Bal au Palais d'Été. Nuit glacée. Mille lampes vertes cernent les gazons. Des grappes d'ampoules simulent, dans les palmiers, autant de régimes. Cohue, cinq mille invités. Robes qui déconcertent, et corsets. Toute la beauté est due à l'indigène. Caïds, cheiks, aghas, assis de part et d'autre tout le long des galeries et contre les parois des salles. Vieillards immobiles sous leur barbe de neige et leur manteau rouge. Poitrines barrées de décorations françaises. Les jeunes, avec leur nez mince, leurs joues creuses et l'œil courroucé sont des éperviers en cage. Piétinement interminable vers le Saint des Saints : Millerand et madame, Steeg et madame, en rang comme à la sacristie. Mais c'est le jeune caïd de Bou-Saâda qu'on entoure et qu'on touche comme une idole. Beau à troubler l'entendement, grand, foncé, il est de la tête aux pieds encroûté d'or, sur velours cramoisi, et rit d'un rire sans pitié.

La cour mauresque, blanche, à éclairages rouges, n'est pas mal, à la nuit. Mais le reste du Palais est à dégoûter des salles de bains.

Sur la rade, des châteaux de lumière, suspendus dans un noir féerique : les cuirassés.

***

Le Palais du Dey — celui qui n'est pas d'Été. — Sa cour aux colonnes torses, d'un marbre imbibé de soleil devenu de cire transparente. Cour, hélas, vitrée par Jonnart. En

avons-nous déshonoré des belles choses dans ce pays! Mais les mosaïques, mosaïques, et encore mosaïques, sont toujours debout. Là-dedans pleurons sur les meubles officiels et gouvernementaux, les bureaux de bois peint en noir, pendules-bornes en marbre...

La chambre de la Favorite, étouffée encore de broderies et de damas, étroite, obscure, en impasse, commandée par celle du Dey, survit au passage de mademoiselle Jonnart. Le concierge, — trente ans de service — nous montre avec attendrissement « le petit cabinet de toilette de mademoiselle Jonnart », un recoin d'un mètre. Grand salon de réception tout en dentelle de pierre. Le mobilier rose et or, avec sa borne centrale en capitons, ferait la joie d'un précurseur.

Mais, dans l'ancien cabinet de travail du Dey, un placard-bibliothèque, de la plus banale apparence, tourne si l'on appuie la main sur le montant de droite, et découvre quatre marches : l'ancien escalier à secret est intact. Sous la ville il gagne directement l'Amirauté; ce palais communique avec la mer. « Quand on a voulu frayer le passage, dit le concierge, on a été arrêté par l'épaisseur des toiles d'araignées, il a fallu employer un ventilateur, qui a forcé le souterrain à vomir des paquets de toiles d'araignées, grands comme des draps de lit, roulés comme du linge sale. »

La Mitidja. Une richesse étalée, des vignobles incomparables, le domaine Holden. La terre elle-même est belle, rouge clair et rose, autour du cep révéré. L'homme misérable et négligé, tout pour la terre parée, choyée. Il a l'air d'un pou sur une princesse.

Blida, annoncée dans les airs par deux parfums : la rose, l'oranger.

La montagne est au bout des vignobles et les abrite. Le dimanche verse sur notre route une foule arabe, des petits ânes à couffins, des chèvres jaunes. Un ruisseau énergique coule au flanc de la route, et marque son chemin en vert tendre... « Les cascades? » Un grand nom pour décorer ces filets ténus, un rets qui palpite à peine au soleil, — mais dans ce pays l'eau reçoit tous les honneurs. Beaux ravins sévères,

route en corniche. La Chiffa : belle eau dégorgée en torrent par la montagne, brousse d'oliviers et de lentisques, auberge assez répugnante, pavée de cosses des cacahuètes qu'on vend au touriste pour les singes. Un petit Arabe gras, l'œil en huile, monte avec nous, par le sentier qui longe le torrent, appelle les singes à cris aigus et trémulants; une famille macaque, monsieur, madame et deux petits, vient, trois ou quatre autres descendent les pentes, mais le gros de la troupe, gavé, a regagné ses abris. Les petites mamelles tubulaires de la guenon.

Tipaza. — Les absinthes couvrent la colline, descendent jusqu'à la mer. Elles sont d'un bleu pâle, et si duvetées d'argent que le ciel s'y peut mirer, pâle et bleu à leur image. Un vertige de ciel retourné. Le vent y creuse des risées, y couche des moires par moments, comme sur la mer. L'odeur enivrante, corsée, anisée, s'attache aux mains, à la robe, poisse d'amertume les lèvres. Un petit Kabyle offre des bouquets d'absinthe, et ne se doute pas qu'il est pareil aux négrillons chasse-mouches qui balançaient, comme lui, des touffes de hauts plumages argentés.

COLETTE

ASSAUTS CONTRE LE FRANC

Les forces destructrices de notre monnaie existaient toutes, mais à l'état latent. Brusquement, ce qui était sous-jacent apparut, les éléments épars se relièrent par une mystérieuse attraction, et ce fut l'éclatement soudain de la crise. Une semaine passe; le bouleversement s'arrête; tout semble être rentré dans l'ordre, et l'opinion, qui tient, au fond, à demeurer dans une ignorance optimiste, met tout en jeu pour oublier. Mais le rôle de ceux qui l'éclairent est précisément de vaincre cette aspiration paresseuse à l'assoupissement et de montrer la permanence des mécanismes de destruction, que l'on a vus, pendant quelques jours seulement, en pleine lumière, mais qui n'en continuent pas moins leur travail pour être rentrés dans l'ombre.

Notre pays, pendant le dernier mois, a fait de précieuses acquisitions, ou, s'il ne les a pas faites, c'est qu'il se refuse par trop complètement à ne pas vouloir comprendre. Les unes ont trait à la question même du franc qui est remise à sa vraie place, les autres se réfèrent au chancre budgétaire qui apparaît comme la seule maladie mortelle dont nous souffrions.

***

On dénonce avec complaisance la spéculation internationale comme responsable des assauts livrés contre le franc. Si un spéculateur est généralement dénué de scrupules, il ne faut pourtant pas croire qu'il soit également dénué d'intelligence. La position technique du franc était et demeure formi-

dable. Pour que la pression sur le franc n'ait cessé d'augmenter jusqu'au point où elle faillit devenir irrésistible, il fallut donc que l'on eût de bonnes raisons de croire que la France elle-même était prête à dévaluer sa monnaie, si même elle n'était désireuse de le faire.

La spéculation a été la conséquence d'un ensemble de pronostics basés sur deux considérations *a priori* : la baisse du franc est fatale, et, d'autre part, elle est opportune, puisqu'elle remédiera à la crise française. C'est parce que ces deux idées ont été largement répandues chez nous que l'on a vu Londres, Amsterdam ou Berlin prendre des positions spéculatives à la chute du franc.

Or, depuis un mois, l'opinion est presque complètement transformée à ce double point de vue.

Tout d'abord, le franc a résisté; et cela parce que la Banque de France a montré sa volonté formelle de sauvegarder notre monnaie. On pense bien que nous n'allons pas gémir sur les sorties d'or. Celles-ci n'ont, au contraire, qu'une importance extrêmement minime, pour ne pas dire nulle. Le minimum de couverture métallique des engagements de la Banque est de 35 p. 100. Il est anormal qu'il ait atteint 80 p. 100, et, pour notre part, nous le verrions revenir à 45 p. 100 ou 40 p. 100 que nous n'y trouverions que des raisons de nous réjouir.

La politique intelligente et prévoyante de la Banque de France a été telle en effet que l'or, qui, depuis des années, s'est réfugié en France, peut ressortir de chez nous sans amener aucun rétrécissement durable de crédit ni aucune gêne dans les affaires. Mais le phénomène qui s'est produit en mai 1935 a été tout différent de celui qui traduirait la tendance des systèmes monétaires étrangers à rapatrier chez eux de l'or pour développer la puissance de crédit interne dont ils auraient besoin. En fait, les possesseurs de francs ont pris peur, et ils ont voulu les échanger contre de l'or pour éviter la dévaluation dont subitement ils se croyaient menacés. C'est ainsi que, brusquement, du 18 au 24 mai, l'encaisse de la Banque a diminué de 3 166 millions (contre 522 pour la semaine antérieure) et de 4 817 millions pour la semaine du 25 au 31. Il

s'agit là de chiffres qui manifestent non pas un mouvement normal, mais bien un affolement voisin de la panique.

La réaction de la Banque de France a été ce qu'elle devait être et d'autant plus vigoureuse qu'il fallait donner les garanties les plus formelles que les pouvoirs publics français n'entendaient en aucune manière être complices ou victimes des événements. Si le Gouvernement français avait eu la même attitude, et surtout s'il avait la même liberté dans ses mouvements, la crise n'aurait pas éclaté et nous eussions évité toutes les difficultés du dernier mois.

Au moment où la France résistait, la Suisse repoussait à son tour l'initiative de crise, au sujet de laquelle les craintes les plus vives s'étaient manifestées récemment. Quant à la Hollande, la démission du seul membre de son gouvernement qui fût dévaluateur est venue prouver à nouveau qu'elle entendait écarter le florin de toute manipulation monétaire.

A force de dire que la dévaluation est en marche, sinon même qu'elle est déjà faite, on en était arrivé à persuader notre pays que la chute du franc était quelque chose d'inévitable et qu'il avait fallu l'entêtement aveugle de ses chefs pour retarder, d'ailleurs inutilement, une échéance inéluctable.

L'expérience vient de prouver qu'il n'en était rien. Le franc a fait la preuve qu'il pouvait parfaitement tenir et que la dévaluation ne pourrait être que le résultat d'une œuvre volontaire, artificielle, et purement arbitraire. C'est un point important à l'actif du retour à la confiance.

Sous la menace immédiate de la dévaluation, on a également réfléchi avec plus d'acuité que jamais à toutes les conséquences que celle-ci risquait d'entraîner. Tant qu'il s'était agi d'un problème lointain et quasi théorique, on en discutait en cercle fermé avec l'indifférence du mandarin ou du philosophe. Mais lorsqu'on réalise l'imminence du danger, il ne s'agit plus de jongler avec des théories même séduisantes.

Les circonstances qui ont accompagné la dévaluation belge ont plus fait que mille considérations techniques pour détourner la France d'une faillite monétaire. On avait annoncé que l'assainissement exigeait l'allégement des charges de la Dette

publique obtenu soit par une dévaluation, soit par une amputation du coupon de rente, et, qu'après tout, la première formule était préférable à la seconde. La Belgique a dévalué le belga, et un mois après elle a amputé le coupon de sa rente. Il est impossible en effet de baptiser autrement l'opération qui a ramené au taux unique de 4 p. 100 tous les engagements de l'État, et il faudrait pousser loin le goût de l'euphémisme pour appeler « conversion » ce qui a été proposé aux porteurs de fonds publics belges.

Indépendamment de l'immoralité fondamentale de l'opération, il appert que la chute du franc belge n'est pas le remède que l'on annonçait, ou que l'on espérait, pour les finances publiques, puisqu'il faut y ajouter ce retranchement d'un quartier de rente qui est bien la dernière éventualité à laquelle on pouvait s'attendre puisque, précisément, on se résignait à la chute du franc belge pour l'éviter. Si l'on rappelle que chacun connaît les gains considérables que la spéculation a su réaliser pendant les quelques jours qui précédèrent et suivirent le 31 mars 1935, on comprendra la répulsion qu'inspire, à un pays d'épargne traditionnelle et familiale, le tour de passe-passe dont elle serait seule à faire les frais.

Si encore l'efficacité de cette alchimie était certaine, on pourrait à la rigueur s'y résoudre, mais un crime qui se double d'une faute devient par cela même injustifiable.

Les aventures de Dantzig sont arrivées elles aussi à point nommé pour montrer que le désordre ne saurait engendrer que son pareil. La dévaluation du florin devait remettre en état les finances de la ville libre. Celles-ci, après six semaines d'expérience, sont dans un tel délabrement que la faillite est de nouveau aux portes de la Cité, laquelle vient d'appeler pour la sauver le docteur Schacht. Le choix du médecin indique sans peine que l'on est prêt aux expériences les plus aventureuses, mais une fois de plus nous constatons que l'audace ne saurait suppléer à tout : il ne suffit pas de faire fi de l'orthodoxie pour se sauver, et la dévaluation monétaire a ouvert une brèche que personne ne peut plus combler.

Les conséquences du craquement de la monnaie sont en réalité absolument différentes suivant les circonstances qui l'ont déterminé. Ici, on veut sauver les banques; là, on veut

sauver les débiteurs. Les uns ou les autres ont-ils besoin d'être sauvés en France?

Les situations mensuelles des établissements de crédit montrent la liquidité extraordinaire, et que l'on pourrait presque juger excessive, du système bancaire français. Si ce dernier a un léger défaut congénital, c'est peut-être l'absence d'audace. Mais ceci devient une inappréciable vertu dans les périodes troublées comme celles que nous vivons. C'est un fait certain, et qui ne sera jamais mis trop en lumière, que la puissance d'élasticité dont vient de faire preuve le réseau de nos banques. Les abus de crédit américains, comme la commandite industrielle des banques allemandes, sont chose inconnue chez nous. Le dollar et le franc belge ont cédé, comme le mark a été paralysé, parce que les banques américaines, belges et allemandes étaient complètement gelées. Plus récemment encore, au début du mois de juin 1935, une grande banque suisse a dû se résoudre à faire moratorier ses dépôts : terrible indice de faiblesse, qui peut constituer rapidement une menace nationale. Mais aucun danger de cet ordre n'apparaît à l'horizon français.

Nous sommes à la saison de l'année où l'on publie les bilans de l'exercice précédent. L'examen de ceux-ci prouve d'une façon générale et incontestable la solidité des entreprises industrielles et commerciales françaises, ou l'assainissement progressif de la plupart de celles dont la solidité laissait des doutes. Or la dévaluation ne saurait profiter qu'aux entreprises en difficultés, c'est-à-dire à celles dont les engagements (découverts en banques, dettes vis-à-vis des fournisseurs, obligations émises dans le public) sont disproportionnés avec l'actif. Dans un pays où la quasi-totalité des entreprises ont été gérées avec une audace que la crise a transformée en imprudence grave, la destruction monétaire évite des faillites qui, sans elle, seraient générales, et elle distribue sans trop d'injustice une aide dont tous ont à peu près également besoin. Par contre, à une entreprise qui, au lieu d'avoir des dettes, possède, grâce à son heureuse gestion, des créances ou des dépôts en banque, la dévaluation inflige une perte plus ou moins écrasante, qui n'est compensée par aucun allégement.

Or, précisément en France il y a peut-être, pour une affaire

en péril, cinq ou six entreprises qui ont surmonté les difficultés et qui ont apuré d'elles-mêmes leur passif. La dévaluation sauverait vraisemblablement l'affaire en péril, mais ce serait au détriment des affaires saines qui, non seulement retrouveraient un concurrent revigoré par la dévaluation, mais souffriraient elles-mêmes de la diminution injustifiée de leurs moyens d'action.

Au total, un mois de crise et de discussions fiévreuses a montré que la dévaluation n'était pas une chose inévitable et que les risques insondables qu'elle présentait l'emportaient de beaucoup sur les avantages éventuels et immédiats qu'elle pouvait procurer. Le pays a été presque unanime à exiger la sauvegarde du franc dès l'instant où il a compris que la monnaie nationale était indubitablement en péril.

***

Il ne suffit pas de vouloir la sauvegarde du franc. Il faut cesser la seule politique qui l'a mis en péril, c'est-à-dire la prodigalité budgétaire, car il est devenu évident que la seule raison plausible à la dévaluation serait la recherche d'une solution aux difficultés de la Trésorerie publique.

Le problème demeure tout entier. Les sorties d'or ont diminué, mais les positions spéculatives à la baisse du franc ont été presque partout maintenues et simplement reportées. L'alerte sur le marché des changes a été un précieux indice, à condition qu'on accepte d'en reporter la responsabilité non sur la spéculation, mais bien sur l'affaiblissement de volonté qui rend cette spéculation possible. Le franc est à la merci des agioteurs internationaux dans la mesure même où il représente la plus haute expression de l'intérêt national, c'est-à-dire ce qui est justement le plus vulnérable dans un régime soumis aux passions fragmentées des partis ou des intérêts, lesquels négligent tout ce qui dépasse le cadre de leurs intérêts personnels. Tel est le premier acte du drame. Nous sommes en train de vivre les suivants.

Dans l'affolement qui déclencha la ruée sur les réserves d'or

de la Banque, on annonça mille mesures, mais on n'en prit aucune, si ce n'est de renverser coup sur coup deux Ministères.

La France a jugé sévèrement les fiévreuses séances de nuit qui servirent de cadres à ces aventures et elle a refusé de s'intéresser au polissage des ordres du jour par lesquels on s'épuise à dissimuler le vide de toute pensée constructrice sous la pauvre défroque des mots : pleins pouvoirs, pouvoirs étendus, pouvoirs élargis, pouvoirs spéciaux, furent le ballon que se repassèrent entre commissions, comités et groupes, des mains certes expertes au jeu, mais justement impropres à l'exercice vigoureux de ces pouvoirs mythiques, dont on parlait tant pour éviter qu'on les exerçât. La vérité financière tient en quelques phrases que personne ne peut contester, mais dont, jusqu'à présent, on n'a pas osé tirer les conséquences.

Le budget de 1935 s'élève à 47 817 millions en dépenses, contre 44 057 en 1928. L'augmentation nette de 3 760 millions provient de la compensation de divers mouvements que l'on peut résumer comme suit : le poids de la Dette publique a diminué de 2 780 millions; la charge de la Défense nationale s'est accrue de 1 645 millions et les autres dépenses, y compris celles d'Administration générale, se sont accrues de 4 893 millions.

L'accroissement des dépenses autres que celles de la Dette et celles de la Défense nationale, est en sept ans, de près de 5 milliards, exactement 42 p. 100 de leur montant de 1928. Or, l'indice général des prix était de 634 en 1928 et il est en 1935 de 346. Les dépenses ont donc augmenté de près de moitié, tandis que le niveau des prix baissait lui-même de près de moitié.

Voilà la première et irréfragable constatation contre laquelle nul discours ne prévaudra. Pour le maintien de la situation actuelle, des passions innombrables seront toujours dressées et agissantes. Mais l'heure est venue de passer outre.

Personne ne peut soutenir sérieusement que parmi des dépenses d'administration qui viennent si récemment d'être gonflées, il soit impossible de faire des compressions. Une réorganisation des offices onéreux, la suppression des cumuls maintes fois dénoncés, et la revision sévère des allocations

qui sont devenues autant de rentes pour des organismes d'efficacité périmée, sont une œuvre de salut. Le Président du Conseil, M. Laval, vient de faire à ce sujet les déclarations les plus catégoriques. Espérons qu'il sera plus heureux que le précédent ministre des Finances, M. Germain-Martin, qui a été précisément renversé pour avoir eu le courage de dénoncer le mal et de préparer les réformes nécessaires.

L'Angleterre a institué, il y a une dizaine d'années, le fameux Comité des économies qui examina sévèrement tous les chefs de dépenses publiques et qui apporta une précieuse contribution à l'œuvre de redressement des finances publiques. Que l'on en fasse autant en France. Le pays aura ainsi la satisfaction de penser que, pendant les années difficiles qu'il traverse, les impôts qu'il paie servent à acquitter des charges nécessaires et inéluctables. Il est aussi dangereux, en effet, de laisser croire à un gaspillage général qui n'existe pas, que de ne prendre aucune mesure pour remédier aux dépenses inutiles qui existent au vu et au su de tout le monde.

La seconde constatation se réfère à la Dette publique.

On voit qu'en sept ans, et contrairement à ce que l'on dit le plus généralement, la charge de la Dette a diminué. Cela résulte de l'amortissement fait pendant les quelques années où l'on n'a pas emprunté, puis des opérations de conversion, et enfin d'une certaine détente, malheureusement temporaire, en ce qui concerne la dette à court terme.

Les principaux postes de la Dette pour 1935 sont les suivants :

Dette à long terme	9 290 millions.
Dette à moyen et court terme.	978 —
Dette flottante	354 —
Dette extérieure	183 —
Dette viagère.	9 737 —
	20 542 millions.

L'effort poursuivi sur la Dette publique a été malheureusement annulé par l'accroissement régulier de la dette viagère. Sans la réduction franche de cette dernière, rien d'utile ni de définitif ne sera fait pour nos finances publiques.

Pour l'année 1935, la dépense des pensions et allocations

servies au titre des lois du 31 mars et 24 juin 1919, y compris la retraite du combattant, doit s'élever à 6 850 millions.

Chaque fois que l'on aborde ce sujet, il semble que l'on veuille toucher aux droits des blessés de guerre. Il ne saurait en être question et on doit s'élever vivement contre toute tentative de cet ordre. Mais on a le droit de dénoncer l'hypocrisie par laquelle on confond sous un même nom des situations qui n'ont aucun rapport. Le scandale est précisément d'assimiler le cas de l'aveugle de guerre à celui de « l'eczémateux pour port du ceinturon », et encore nous arrêtons-nous dans l'échelle descendante des abus, alors qu'il est des échelons moins honorables encore. Aucun principe n'est en jeu dans la défense organisée, au nom des victimes de guerre, au bénéfice de ceux qui n'en sont pas. Seuls demeurent des appétits qui ont été servis et qui n'admettent pas une équitable revision. La cause des anciens combattants est hors de toute discussion et il serait déshonorant de ne pas la défendre si elle venait à être discutée; mais si l'on continue à la faire servir pour la justification globale de toutes les prébendes accordées aussi bien aux profiteurs du danger qu'à ses victimes, on préparera une révolte violente des générations montantes, bientôt lassées d'une dette de reconnaissance déviée de son objet, dette dont les titres mêmes seront alors remis en question. Les véritables victimes de la guerre seront une seconde fois victimes de conseilleurs ou de profiteurs qui auront abusé d'eux.

Qunat à la Dette publique elle-même, en attendant que son poids puisse être directement allégé par les libres conversions qui suivront le retour à un loyer normal de l'argent, un recours exceptionnel peut être trouvé par la suspension de l'amortissement. Nul n'en est partisan en théorie, mais lorsqu'on emprunte à des taux élevés, il faut bien reconnaître qu'il est anormal d'amortir des emprunts moins onéreux.

Certes le ralentissement, ou l'abandon, de l'amortissement décidé solennellement en 1928 serait un événement grave, mais il ne ferait que matérialiser aux yeux de tous la véritable situation. Aussi l'estimons-nous beaucoup moins grave qu'une dévaluation monétaire faite arbitrairement et hypocritement pour laisser croire que l'on tient ses engagements après les avoir vidés de leur substance. De deux maux, il vaut incontes-

tablement mieux choisir le moindre et surtout celui qui est le plus franc. Si l'équilibre budgétaire ne peut être obtenu par un effort de réduction des dépenses ordinaires, il est admissible que l'on comble la différence par l'abandon provisoire de l'amortissement. On se trouverait ainsi simplement rendre au budget toutes les ressources provenant de l'impôt à quelque titre que ce soit. Le premier objet du prélèvement fait sur la nation est d'abord de payer les dépenses publiques et il n'est qu'ensuite d'amortir les legs du passé.

Au total, ces trois moyens étant conjugués, et le déficit des chemins de fer étant très largement atténué par la suppression des lignes inutiles et inexploitables, le problème peut être résolu. Et le gouvernement actuel veut le résoudre. La menace, et l'on peut dire la proximité de la dévaluation monétaire, a agi sur l'opinion comme un coup de fouet. Il n'est jamais agréable de mettre l'économie à l'ordre du jour de ses préoccupations, car les victimes en sont peu nombreuses mais individuelles, alors que c'est tout le pays, mais anonymement, qui en est bénéficiaire. Mais lorsque le relâchement dans la direction des finances va jusqu'à compromettre la monnaie la plus solidement gagée du monde et entr'ouvrir la porte à la spéculation, on n'a plus le droit de se complaire dans l'inaction.

***

La lumière est ainsi faite par les événements eux-mêmes sur ce que représentent les tentatives de dévaluation du franc français.

On entend bien que la réévaluation de l'encaisse-or de la Banque de France rapporterait immédiatement au Trésor un certain avantage, mais c'est celui qui résulte de toute spoliation. Il faut toute la fausse naïveté des pontifes du socialisme pour présenter le rachat des actions de la Banque de France comme un moyen de légitimer une razzia sur l'encaisse de la Banque. Le capital de l'Établissement n'a rien à faire en l'occurrence; il ne représente qu'une somme infime au regard des engagements que la Banque a souscrits vis-à-vis de ses créanciers qui sont, matériellement parlant,

tous les Français ayant un billet dans leur portefeuille. C'est l'avoir de ces derniers que l'on propose d'absorber.

Que rapporterait à l'État ce raid sur la fortune d'autrui? Une dévaluation de 10 p. 100 donnerait 7 milliards. Or, le déficit du budget de 1935 atteindra 6 450 millions, tandis que celui des chemins de fer s'y ajoutera pour 4 500 millions. L'opération[1] ne serait même pas suffisante pour combler le déficit de trésorerie de douze mois.

Tandis que la dévaluation monétaire apparaissait de plus en plus comme un procédé malfaisant et inutile, on la voyait réapparaître sous un nom plus modeste, mais plus obscur, celui d'alignement des monnaies.

Comme ce sont les choses qu'il faut juger et non pas les qualificatifs variés par lesquels on les désigne, nous avouerons ne pas comprendre ce que l'alignement des monnaies ajoute ou retranche à la dévaluation du franc. Il ne peut être question, on l'imagine sans peine, de donner aux diverses devises une teneur en or identique. Ce rêve serait d'ailleurs aussi puéril qu'irréalisable. La seule chose souhaitable est de restituer à toutes les monnaies un dénominateur commun qui exprime toutes les devises, et, si cet étalon unique est l'or, les rapports nécessaires s'établissent tout seuls. Pour qu'il y ait un problème de l'alignement, il faudrait supposer que la stabilisation des monnaies pût se faire non pas sur la base d'un étalon extérieur qui est l'or, mais sur la base d'une monnaie nationale, et on sait assez que la Grande-Bretagne propose la livre sterling pour jouer ce rôle. La paix monétaire se ferait alors par rapport à la livre, et l'on conçoit que la définition nouvelle de notre monnaie qui serait rendue nécessaire pourrait s'accompagner d'une espèce de dévaluation par rapport à l'or. Mais nous n'avons aucunement l'intention de nous livrer à des opérations de cet ordre, dont l'alignement des monnaies est le piège.

1. On a été jusqu'à exposer que la réévaluation de l'encaisse-or eût été plus profitable il y a un mois, alors que 10 milliards d'or, qui ne sont plus dans les caves de la Banque, y étaient encore. Autant vaudrait dire que pour dévaliser un encaisseur il faut le prendre au moment où il a touché toutes ses factures et où il n'a encore fait aucun paiement. On ne s'abaissera pas à réfuter de tels conseils. La France a un sentiment trop élevé de l'honneur national pour ne pas se sentir humiliée que l'on aborde en son nom certaines questions.

De telles propositions ne se font sans doute pas encore ouvertement; nous pensons précisément qu'il faut les dénoncer avant même qu'elles se soient produites. Ou bien l'alignement des monnaies ne veut rien dire, ou bien il nous incite à choisir une monnaie chef de file par rapport à laquelle on définirait le franc. La Cité a su si habilement défendre le Gold Exchange standard pendant de longues années, et a su, depuis que le monde l'a abandonné, maintenir si intelligemment la suprématie de la livre sterling et sa stabilité relative par rapport aux prix, qu'il n'est pas impossible de penser qu'elle suggère, avec discrétion, puis avec ténacité, l'adoption d'un système monétaire qui lui permettrait de consolider une position mondiale, que le retour à l'étalon-or est évidemment de nature à compromettre. La pression qu'elle a exercée sur la Belgique dans cette intention est d'ailleurs caractéristique.

Nous nous méfions des conseils étrangers. Il est touchant, mais étonnant, que le cas de la France éveille une telle sollicitude, que chacun nous supplie de prendre des mesures monétaires destinées, paraît-il, à redonner de l'activité à notre industrie et à nous permettre de redevenir des concurrents dangereux pour ceux-là mêmes qui semblent regretter notre passager effacement.

Plutôt que de suivre un conseil, nous préférons rechercher un exemple. Ce que l'on fait est plus sûr et en tous cas moins arbitraire que ce que l'on dit. Or, la Grande-Bretagne, quelle que soit son opinion sur la monnaie et sur l'or, a suivi une pratique budgétaire que nous ne saurions trop admirer. Plutôt que d'aligner les monnaies, nous souhaitons nous aligner sur la sagesse budgétaire britannique. Le Trésor anglais a connu des déficits alternés entre 1926 et 1932. Mais l'exercice 1933 s'est clôturé avec un excédent de 34 millions de livres et l'exercice 1934 avec un excédent de 7 millions de livres, analogue à celui que l'on prévoit également pour l'exercice 1935.

Nous en revenons donc au même point : voulant incontestablement le salut du franc, nous devons vouloir, avec la même énergie, l'équilibre de notre budget. Ayons le courage d'accepter les disciplines nécessaires pour ce retour à une vie normale. Nous n'en sommes pas loin d'ailleurs. Le problème fran-

çais ne présente aucune difficulté insurmontable. Il exige seulement un minimum de volonté et de franchise. Les derniers événements politiques nous laissent encore incertains sur le point de savoir si les décisions gouvernementales feront passer dans les faits ce que tout le monde pense tout bas depuis longtemps et ce que tout le monde commence à dire tout haut. Dans peu de semaines nous serons fixés.

Relisez cette scène étonnante de Shakespeare : Cléopâtre reçoit un messager qui vient de Rome. Lui annonce-t-il un bonne nouvelle, elle le comble de présents et l'accable de remerciements. Est-il sur le point de lui annoncer une vérité désagréable, elle lui ordonne de se taire, elle l'accable de coups et d'injures, et elle menace de mort le téméraire qui oserait lui dire ce qu'elle ne veut pas entendre.

Le spectacle que nous avons quotidiennement sous les yeux nous fait comprendre jusqu'à quel point la démocratie est femme.

ED. GISCARD D'ESTAING

FILS DU JOUR[1]

Ce soir-là, il allait donc sortir de l'Hôtel Lancashire; en traversant le corridor, il jeta un coup d'œil amical sur les gravures : elles représentaient des paquebots à roues, à grêle cheminée, voguant dans une mer victorienne, chargés de messieurs à favoris et de dames à tournure. Il regarda le bureau où un jeune homme blond, d'une taille et d'une maigreur incroyables, s'expliquait avec M. le chef de la réception.

A ce moment, le jeune homme se retourna; ce n'était pas un Anglais, mais son neveu Jacques.

Il parut bien content, mais si surpris qu'il bredouilla :

— Je... je demandais si tu étais encore ici, mon oncle!

— J'allais partir. Tu as eu l'idée de me dire au revoir? ou bien tu as besoin de moi?

— Les deux, — avoua Jacques. — Mais besoin de vous parler surtout.

Il avait la tête de plus que M. Aimé, déjà fort grand, des épaules carrées, une figure osseuse, et il se penchait volontiers, avec un air brusque et timide.

— Eh bien! — dit l'oncle. — Rentrons dans le jardin d'hiver, nous bavarderons, mon vieux.

— J'aimerais mieux dehors, — dit Jacques.

— Tiens! pourquoi? Personne n'entend le français, ici... et qu'est-ce que tu as donc à me dire? Des histoires de jeune homme? mais on t'a donc changé en nourrice?

Le neveu rougit et cligna des yeux :

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juin.

— Rien que de très sérieux, je vous assure. Mais des choses qui me gênent à vous expliquer... Si vous voulez, nous causerons dans la rue.

Il avait fait provision d'énergie pour dire l'affaire tout d'un trait, mais il était si étonné de se trouver là, en personne, à cette heure avec M. Aimé Beaucamp, près d'un tas de malles jaunes et noires : *Cunard line*, disait une étiquette, sur l'autre on avait collé des étoiles bleues... M. Aimé voyait surtout dans cette rencontre une diversion imprévue, bénie, à cette soirée sacrifiée, et bien qu'il ne s'intéressât aucunement à sa famille, cela lui amenait un compagnon.

— Je t'invite. Tu vas dîner avec moi, — lui dit-il. — Je me rends de ce pas à un petit bistrot très remarquable... Mais qu'est-ce qu'on pensera de toi rue Monge si tu ne rentres pas pour dire le *Benedicite* sur la soupière?

— Je n'y rentre jamais le soir... jamais plus.

A cette phrase M. Aimé se trouva tout réjoui. Le ménage de son frère souffrait donc des irrégularités? Tiens, tiens! le désordre se glissait donc là-bas comme ailleurs? Allons, il ne faut jurer de rien en ce bas monde. Il ricana avec sympathie.

— Tu découches, petit sacripant!

— Non, pas ça, — répondit Jacques avec gêne.

A présent ils marchaient côte à côte sur le trottoir, devant des vitrines de bijoutiers, de parfumeurs, de fourreurs. Des femmes se poussaient du coude en regardant les devantures, des arpètes trottaient en bande avec de petits cris; et devant des portes cochères bardées d'enseignes dorées, des messieurs attendaient une sortie d'atelier, en regardant leur montre ou en lisant des journaux de courses. On se poudrait sous les porches, on se saisissait la taille au bord de la chaussée. Les autos roulaient si lentement, tassées portière à portière, la plupart éclairées et chargées de femmes qu'on aurait dit de vitrines défilant là aussi, en face des autres.

Jacques était nu-tête; de temps en temps il ramenait ses mèches blondes, mal cirées, derrière l'oreille. Il n'était pas beau causeur, et en plein air, dans le brouhaha de la foule, isolé par sa taille au-dessus des têtes, il se sentait plus gauche que d'habitude. Il avait surtout de grandes et grosses mains, son désespoir — elles sortaient sans cesse des poches de son

pardessus, pour commencer des gestes, et il fallait les y replonger, les y maintenir avec soin. Tant de circonstances fâcheuses conspiraient à faire durer le silence.

— Si tu veux, — dit M. Aimé tout à coup, — et puisque je te vois embarrassé, nous causerons au restaurant, bien gentiment, face à face. On sera encore plus tranquille.

Il n'y croyait guère; car au glacier de la rue de Choiseul, on avait juste de quoi poser sa serviette de papier en serrant les genoux, et on entendait tous les discours de ses voisines ou voisins. Jacques se forgeait une autre image; il se vit seul dans un coin douillet de grand restaurant, un cabinet tendu de soie rouge, derrière un paravent, avec son oncle, dont les yeux noirs, gaillards, émerillonnés, plongeraient dans ses yeux... Il eut peur d'avance, et il dit, d'une voix blanche, au-dessus des passants inconnus :

— Mais non, mon oncle. Autant m'expliquer tout de suite. Je voudrais simplement que vous me trouviez une situation.

— Pour quoi faire? Tu veux donc plaquer tes études? ou on ne te nourrit plus chez toi?

— Je veux avoir une situation, parce que je veux être libre. J'ai dix-huit ans et dix mois. Je ne serai soldat que l'année prochaine, et encore si on me prend; ce n'est pas sûr à cause de mon tour de poitrine et de ma taille. Je n'ai jamais pu être bachelier, tu le sais bien, puisque tu ne l'es pas non plus, du reste (... Tiens, pensa M. Aimé, mon frère a dû me citer bien souvent comme pierre de scandale... Et si ce garçon s'adresse à moi, c'est un signe que la Sainte-Famille se désagrège. — En somme il n'y a pas meilleur enfant que ce petit Jacques...). Je pourrais avoir au mois de juillet mon diplôme d'ingénieur-électricien à l'école Roze, tu sais, l'école de Vaugirard où je suis depuis deux ans; mais avec mon diplôme, je commencerai tout juste par réparer des sonnettes; il y a trop de concurrence, et les ingénieurs comme ça, on les connaît sur le marché! Je n'ai pas beaucoup de facilités pour la pratique, le boulot, comme ils disent. Je ne suis pas très bricoleur, c'est la faute de papa et maman qui m'ont laissé au lycée trop tard, et qui croyaient toujours que je me dégourdirais l'esprit. Ils auraient mieux fait de me dégourdir les pattes. Comme ça, je n'ai aucun talent en rien.

— En tout cas, tu n'es pas prétentieux, mon petit, c'est une justice à te rendre, — observa M. Aimé avec douceur.

— Pourquoi est-ce que je serais prétentieux? Dans la vie, on n'a pas beaucoup de droits, et on a des devoirs, tellement de devoirs...

— Bonne morale, — reprit M. Aimé. — Bonne éducation, je vois ça... Tes père et mère auraient plaisir à entendre comme tu parles loin d'eux. Mais, mon garçon, à ton âge, on ne peut pas avoir beaucoup de devoirs.

— Si, on peut.

— Envers le ciel, naturellement, quand on est pieux. Tu es pieux?

Jacques regarda son oncle pour démêler si cet homme allait se moquer de lui. Il tourna vers lui son visage maigre, son front tout plissé d'angoisse et de zèle. Il dit :

— J'ai la foi. Je ne m'en cache point. Ne me dites pas que je suis un imbécile. Ah! non! ne me dites pas cela, vous...

— Mais non! quelle idée! Pour qui me prends-tu? — s'écria M. Aimé, effrayé à son tour de passer pour un maudit. — Je respecte beaucoup la religion en général et dans chacun en particulier. Tu as bien de la chance, voilà tout. Je le pense, et je le dis, mon garçon. Un imbécile?... Qu'est-ce que tu vas imaginer là!... Mais je reprends la question. A ton âge on n'a pas beaucoup de devoirs envers la société par exemple, sauf d'être soldat, de payer ses dettes. Oh! dis-moi, j'espère que tu n'en as pas fait! (mais Jacques secoua la tête)... et de se donner un métier passable. Cela réglé, on peut prendre la vie à la douce, et je voudrais bien avoir dix-neuf ans, comme toi.

Jacques le laissa parler et reprit, d'un air obstiné :

— Envers la société, je ne sais pas. Mais envers les personnes... une personne spécialement.

— Ah! tu as une poule et tu ne le disais pas!

M. Aimé Beaucamp s'arrêta, ragaillardi, se trouva en face de son neveu, et lui saisit le bras, à peine au-dessus du coude. Les rides du front s'étaient effacées, le visage s'était fermé et calmé à la fois.

— Ce n'est pas une poule, comme vous dites, mon oncle. C'est une femme honnête.

— Du monde?

— Oh! pas du tout.

— Et tu lui as fait un enfant?

— Mais, non, mon oncle, Dieu merci. Elle en a déjà deux, d'un mari indigne, qui l'a abandonnée dans la misère. Elle travaille. Elle mérite l'estime de n'importe qui. Vous n'avez pas de préjugés, vous, j'espère; c'est bien pourquoi je me suis adressé à vous. Un mot de plus et je ne vous dis plus rien, en vous demandant bien pardon de ces confidences... Oh! je sais comme je dois vous paraître ridicule. Je savais que vous aviez l'esprit large, mais vous êtes un bourgeois, comme les autres.

— Comme toi, dis donc! — répliqua M. Aimé.

Jacques secoua la tête, et bizarrement :

— Ah! j'ai bien réfléchi à tout cela, et je puis le dire : je ne suis pas un bourgeois, puisque je suis un chrétien.

— Et tes parents, dans quelle catégorie est-ce que tu les ranges? Je pense qu'ils te paraissent des chrétiens suffisants pour n'être pas des bourgeois?... Et puis, la question est simple — puisque tu n'oses pas aller leur raconter ce que tu me racontes ce soir, c'est évidemment parce que tu ne les trouves pas assez prolétaires. Ni assez sociaux, comme on dit, avec leurs œuvres, leurs catéchismes, leur Confédération fraternelle, et toute leur pieuse démocratie. Eh bien, veux-tu que je te dise, moi? je trouve la situation ainsi posée extrêmement cocasse...

— Je ne dirai plus rien, — murmura Jacques très sombre.

— Mais si, plus que jamais, mon petit vieux. — Maintenant il faut m'exposer toute l'histoire, ou sinon je ne puis te rendre service. Et j'ai grande envie de te rendre service, je t'assure. Parce que je te vois dans un joli pétrin.

Le jeune homme haussa les épaules. Mais l'autre ne lui lâchait point le bras.

— Allons, allons; il ne faut pas se buter. Tu aurais le plus grand tort de croire ton cas exceptionnel. Il s'appelle légion, et j'ai tort de parler de pétrin, car rien n'est plus facile que de s'en sortir. Si tu as absolument besoin d'argent pour liquider une affaire ennuyeuse, je me débrouillerai pour toi, bien que, par le temps qui court et la crise des affaires...

— Il ne s'agit pas de liquider, oncle Aimé; vous ne saisissez pas...

— Bien, je comprends à demi-mot. Tu es plus naïf encore que je ne croyais; et je commence à concevoir des inquiétudes. Mais, dis-moi, tu as des scrupules de conscience?

— Pas de scrupules, des certitudes. Je connais mon devoir.

Ce fut le tour de M. Beaucamp à hausser les épaules. Il commençait de trouver cet entretien agaçant, et il rétorqua :

— Alors, puisqu'il y a de hautes obligations en jeu, morales, religieuses, que sais-je? pourquoi t'adresses-tu à un mécréant comme moi, à un célibataire endurci, à un homme d'affaires sans entrailles, et non pas à ton père, habitué aux bonnes œuvres, et spécialiste de la réconciliation sociale? Tu as une Sainte-Famille, que diantre!

— C'est bon! — dit Jacques — j'y ai songé. J'y songe encore. Mais si je me suis ouvert devant vous, c'est croyant que vous concevez ma... comment dire? ma carrière autrement que papa; vous n'avez pas d'ambition particulière, pour moi, je pense, mon métier vous est égal. Vous connaissez du monde. Vous pourriez me trouver une place, et tant pis si vous ne voulez pas m'aider.

— T'aider à quoi?

— A remplir dès maintenant mes obligations.

— Tu m'avais dit au début que tu voulais être libre.

— C'est comme ça que disent les gens ordinaires. Mais pas la liberté de faire n'importe quoi. J'ai peut-être songé autrefois, quand j'étais jeune, quand j'avais dix-sept ans, oui, l'an dernier, à mener la vie de tout le monde; je me trompais, j'ai une autre vocation, et puis des liens, puisque vous m'obligez à revenir là-dessus.

— Et c'est le grand lien, le lien conjugal qui pend devant toi? — dit M. Aimé redevenu folâtre. — Tu t'es regardé dans une glace? tu as regardé ton acte de naissance? Tu as regardé ton porte-monnaie?

Il s'arrêta parce que Jacques, les paupières à demi baissées, fixait sur lui un regard pesant et triste — puis ce garçon laissa ses mains sortir encore une fois des poches de son pardessus gris, et les contempla qui se tordaient gauchement, qui esquissaient des gestes inutiles.

A ce moment ils avaient traversé l'avenue de l'Opéra, sans entendre le bruit, sans ciller devant les lumières; ils remon-

taient la rue Sainte-Anne, étroite et sombre; ils encombraient le trottoir. Des gens leur cédaient le pas, des femmes même avec des paquets, et bougonnaient contre ces deux flandrins absorbés dans leur conversation. Vaguement M. Aimé apercevait des ombres charmantes, des profils retroussés (comme il les aimait) sur des fourrures, et pensait à se retourner furtivement pour vérifier si des jambes ou des chevilles tenaient par derrière la promesse du devant. Mais il glissait à peine les yeux jusqu'à ces figurantes d'un soir parisien; il ressentait de la rancune contre le rôle sérieux qu'on lui faisait jouer.

Peu à peu le tumulte de la rue les envahissait de nouveau. A un carrefour, bousculés, séparés ou presque, ils eurent la sensation que leur débat était absurde, déplacé, dans un tel décor. Jacques avait cessé de parler depuis longtemps, et n'en retrouvait plus la force. M. Aimé sentit qu'il ne lui dirait plus rien. Alors il se planta encore devant lui, lui mit la main sur une de ses épaules carrées dont on sentait la maigreur débile, il s'efforça de le regarder en riant :

— Allons, mon vieux, ne prenons rien au tragique. Surtout ne va pas mettre la révolution rue Monge avec tes histoires saugrenues... mettons dangereuses. Attends au moins de monter en graine. Tu seras soldat, tu verras du pays, tu mûriras à ton tour. Tu jugeras plus sainement les choses.

— Vous ne me comprenez pas décidément, — lui répondit le jeune homme en le regardant bien en face.

Et il avait une sorte de buée sur les prunelles, peut-être un commencement de larmes. Mais cela valait mieux que de se mettre en colère...

— Je vous demande donc le secret jusqu'à nouvel ordre, puisque vous voulez bien me traiter en grand garçon et non comme un galopin dont on dénonce les frasques. Je regrette seulement que vous n'ayez pas pu venir à mon aide. J'aurais pris n'importe quel travail.

— En province? — coupa M. Aimé.

— Non. Nous ne pouvons pas aller nous installer en province. Question de métier.

Il avait dit ce « nous » avec grand sérieux. L'oncle faillit se remettre à interroger. Mais il se sentait las de débattre et ne voulait pas gâter sa soirée :

— Enfin, je te promets de penser à toi; je trouverai peut-être une place qui n'exige aucune compétence; quelque chose de pas brillant, en tout cas. Et si tu te présentes, si tu es agréé, tu feras bien de ne pas dire à ton père que j'y suis pour quelque chose. D'autant que, en vérité, je me serai occupé de toi avec l'enthousiasme d'un chien qu'on fouette... Je t'écrirai chez toi, ou te ferai écrire : on ne surveille pas tes lettres, je suppose? Je ne te garantis rien. Tu as recours à moi, je ne refuse pas de t'aider. Voilà tout. Je ne veux rien savoir d'autre. Libre à toi de faire les gaffes que tu voudras et de gâcher ta vie... Moi, j'ai trop aimé l'indépendance pour ne pas respecter celle des autres. Mais vraiment tu as une drôle d'idée de la tienne. Enfin, n'en parlons plus, mon petit vieux. Et viens dîner rue de Choiseul avec moi.

— Non! — dit Jacques brusquement. — Vous êtes bien gentil, mon oncle Aimé, et je vous remercie de tout cœur, mais je n'ai plus rien à vous dire; je resterais tout gêné devant vous. Et vous aussi. Nous aurions des tas de choses sur les lèvres. Il vaut mieux que je vous laisse tranquille. Vous repartez demain?

— A la première heure.

— Eh bien, pensez à moi, — répéta Jacques. — Et ne m'en veuillez pas.

— Ah! fichtre non! — dit M. Aimé. — Comment t'en vouloir, bougre d'âne?

Il était tout illuminé de joie. Au fond c'était parce que son neveu disparaissait, le laissant libre de réfléchir à ces nouveautés prodigieuses et comiques qu'il venait d'apprendre. Il aimait mieux ne le plus voir et se délecter de loin, à imaginer l'aventure qui fondait sur la Famille. Ah! il n'aurait garde, ce soir-là, de s'ennuyer tout seul!

On avait coutume de s'embrasser beaucoup chez les Beaucamp et leur cousinage. Les deux hommes se donnèrent l'accolade, et Jacques s'éloigna, géant dérisoire, parmi les passants confus. Sa tête blonde disparut presque aussitôt. M. Aimé ne le voyait plus, désorienté, reniflant un peu, se querellant avec ses grandes mains indociles, hésitant au bord des chaussées, ridant son front, et tout à fait dépeigné maintenant.

***

En trois minutes, il fut, lui, devant son restaurant habituel, orné de petits rideaux bleus et blancs; mais il l'avait dépassé déjà quand il remarqua cette erreur. A quoi il reconnut qu'il était très agité, bouleversé, riche d'émotions enfin, ce qui était l'essentiel... Il se demanda égoïstement s'il allait bien manger — mais si, il avait faim — et bien dormir; — ah! diable! il n'en avait guère envie. Il dîna à belles dents, non sans se regarder dans une glace au tain craqué, qui était en face de sa table, comme d'habitude.

Il s'y voyait jusqu'aux yeux, et quand il se tenait bien droit, jusqu'au menton. Il saluait avec un certain plaisir son image, ses gros sourcils noirs, son nævus, sa physionomie de malin, énergique. Les figures fugitives de Milou, de Viola, qui avaient pu l'admirer aussi, traversaient sa mémoire. Il se demandait où elles traînaillaient déjà, exhibant leurs bagues jumelles, parlant d'un type de province, mais remarquable et sans doute noble, qui les leur avait offertes... Ah! lui, il ne se laissait pas encombrer par les femmes, et s'il eût commencé jadis comme son neveu, où en serait-il maintenant? avec six enfants et une épouse obèse dans sa maison de Fletinghem, se faisant dorloter à moins de cinquante ans (beaucoup moins) comme un vieillard et surveillant son fils aîné qui pourrait faire des bêtises, comme Jacques, à qui il faudrait serrer la vis, qui se montrerait jeune à son tour, exprès pour marquer que le père ne l'est plus... Ah! non, quel destin! quel enterrement!

Il paya son addition à une serveuse assez gentille, mais l'air vanné, et qui n'était ni Rosette, ni Virginie d'antan. Il jeta, une fois levé, un coup d'œil sur la salle qu'il n'avait pas inspectée en entrant, tant il restait ému : il n'y avait que des gens sans intérêt, sans pittoresque, qui se nourrissaient pour vivre, un journal dressé sur leur carafe; pas de femmes. Un des gâteaux de carton, sur l'étagère, en forme de Saint-Honoré, avait perdu un de ses bastions de crème jaunie.

Sur le trottoir, M. Aimé consulta sa montre. Il était neuf heures dix. Alors il sourit, parce que cela lui rappelait un rite de son enfance. En été, chez la grand'mère, la coutume était de veiller un peu dans le jardin, sous une tonnelle, et de compter

les premières étoiles, soit qu'il y fût seul, soit que ses frères ou des cousins vinssent l'y voir en vacances. On se posait des devinettes, et la vieille madame Dansette secouait son chapelet dans sa poche, sans se mêler aux plaisirs. A neuf heures dix, sous un vieux tonneau rempli d'eau verte qui flanquait la tonnelle avec la lance d'arrosage, apparaissait un crapaud, le crapaud de madame Dansette. Aussitôt on se levait, et, que la lune montât ou non sur les toits, on rentrait en silence prendre les bougeoirs.

Depuis ce temps-là, il y avait parmi les enfants sages beaucoup de morts. Madame Dansette était morte. Le crapaud était mort, et les servitudes. Et subsistait, bien vivant, morbleu! M. Aimé Beaucamp qui se moquait de l'heure du crapaud. Il s'étira au bord du trottoir, fit tourner son parapluie dans sa main poilue.

IV

La maison Dansette avait un air de château, grâce à son fronton à pans qui couvrait les deux fenêtres du second étage au-dessus d'une façade imposante à dix ouvertures, dont une porte à perron de fonte et à baldaquin rouillé. Mais devant la façade régnait une pelouse boueuse, cernée de hêtres décharnés et de buis sur qui rejaillissait tout l'hiver la fange de la route. Car la route passait juste derrière la clôture, avec ses gros pavés en dos d'âne, ses bas-côtés pleins de flaques et d'ornières. On entendait les cris des cyclistes qui, à huit heures, roulaient vers les usines, et, le soir, rentraient des estaminets, leurs conversations entrecoupées, les saluts gaillards que les garçons envoyaient aux filles. La nuit, les phares des camions pénétraient jusqu'aux fenêtres comme un éclair soupçonneux, se voilaient en tournant et blanchissaient ensuite les troncs d'arbre, un par un, puis la première maison du village, affaissée devant son jardin, pareille à un silo de betteraves.

M. Aimé Beaucamp, lui, possédait un parc, ou les restes d'un parc. Autrefois il y avait connu un bassin rond, un portique avec balançoires et plusieurs agrès, enfin une butte plantée de cassis et de groseilliers, que les enfants nommaient pompeusement le labyrinthe. Les lieux avaient rapetissé à

mesure qu'il avait grandi, avaient perdu leur gaîté et leur couleur. Ils étaient à l'abandon, vieillis, dépeuplés. Il ne se souciait pas de les entretenir, pensant que l'amour d'un propriétaire pour son domaine est une manie sénile. Entre amis, il en parlait comme d'une bicoque, ou d'un pied-à-terre. Mais il souffrait qu'à Fletinghem on en fît des éloges, les mêmes depuis près de trente ans. On lui disait : « A votre place, j'aurais un tennis grillagé, je mettrais des tonnelles dans les petites allées; au temps de madame Dansette il y avait de beaux tilleuls qui faisaient comme une promenade circulaire. » Il répondait par un sourire désabusé. Et on pensait qu'un vieux garçon comme lui n'avait pas besoin, en effet, de tant d'agréments, et qu'il devait avoir beaucoup de bien, étant si économe.

Un moment, vers la trentaine, il avait cru convenable à son état d'afficher des soucis pratiques et artistiques. Il avait fait nettoyer l'ancien verger, qui s'étendait assez loin, sur l'autre face, et confinait à l'énorme mur d'une fabrique de tissus industriels. Cette paroi de briques était ornée d'une inscription à la chaux, sur l'espace de trois cents mètres et douze cheminées se haussaient par-dessus. La pluie avait tant pleuré sur ces bâtisses qu'on ne distinguait plus ce qui avait survécu à la guerre, aux bombardements et ce qu'on avait reconstruit depuis quelques années.

D'autres tuyaux hérissaient l'horizon, distilleries qui fumaient blanc, forges qui fumaient noir. Le matin, en hiver, quand les sirènes hurlaient en chœur dans la brume, on pouvait se croire au bord de la mer, ce canton populeux semblait courbé sous le vent glacial, ou sous la pluie tiède comme une dune déserte. Dans les champs qui subsistaient, la terre noire et spongieuse, foulée par tous les sabots des bestiaux, n'avait plus trace d'herbe. Des ruisseaux hésitants dormaient un peu partout, bordés de saules dont la souche trapue ne semblait pas devoir jamais reverdir. Quand on s'approchait du village, les fenêtres blanches bien fermées, presque au ras du sol, les étalages minuscules dans l'embrasure des croisées, les portes aux serrures de cuivre, jalousement astiquées, ne montraient rien des vies qui s'abritaient là. Le soir ramenait seul les ouvriers de l'usine, les enfants de l'école, allumait les vitres,

faisait éclater le chant saccadé des pianos mécaniques. Les maisons bourgeoises exhalaient quelques coassements de phonos. Et il y avait, par les nuits d'hiver les plus froides, des amoureux qui se donnaient rendez-vous, loin de la dernière lampe municipale, derrière la haie de buis de la maison Dansette, où M. Aimé Beaucamp bâillait en lisant ses illustrés polissons et fumant une pipe de tabac anglais.

Le matin, il allait de très bonne heure aux portes d'Armentières, aux filatures Sénécal-Roussez; sa voiture, à qui l'on n'avait jamais bâti un vrai garage, sortait à reculons de l'ancienne écurie, sur la cour dallée où jadis une Jeanne d'Arc de terre cuite se dressait au milieu d'une corbeille de géraniums. Dix minutes plus tard, il prenait l'air grave du grand voyageur et de l'homme d'affaires dans le bureau fort moderne, qui était réservé aux représentants. Il y avait là des fauteuils carrés en cuir fauve, des murs nus, des éclairages indirects, des classeurs acajou et nickel.

***

Ce jour-là, 4 mars, M. Aimé dut conduire sa voiture chez le garagiste Hennion pour faire reviser les freins. Il revint ensuite à pied. Le temps était sec, le froid vif. La nuit tardait à venir, pour la première fois de l'hiver, et le vent semblait battre de grandes ailes dans le ciel sonore. M. Aimé s'ennuyait; s'il avait eu sa voiture, il eût sûrement été passer la soirée à Lille, au café-concert. Dans huit jours, heureusement, il faudrait repartir en voyage; mais Paris serait encore boueux et triste; à certains moments il se disait : « Je suis un daim; si je flanquais ma démission au moins à Sénécal, je pourrais vendre ma bâtisse, quitter ce sale pays, et aller m'établir près de Marseille, à Cassis, par exemple, et traiter là-bas, sur place les affaires de savonneries pour Fouquenoy. Et à la rigueur, envoyer promener celui-là aussi. Après tout, je suis rentier, moi! libre de ma personne, si je voulais!... »

Mais il évoqua aussitôt le fantôme de la vieille madame Dansette, sa vénérée grand'mère, une maîtresse femme aux yeux gris; paralysée dans un fauteuil, mais sans cesse en train de régenter la destinée des autres. Elle avait légué son bien au

jeune Aimé, son préféré, pour y recevoir le plus souvent possible des neveux et nièces innombrables, et y élever lui-même une abondante postérité... Ce souvenir l'irritait et l'attendrissait tout ensemble.

Il comparait l'image qu'avait caressée la bonne dame en songeant à l'avenir, et la réalité : cette maison déserte, assiégée par la boue, visitée par personne; même pas recrépie : il s'y trouvait attaché par des liens plus forts que l'habitude, ceux de la paresse; et l'obscur désir de s'ennuyer assez, deux cents jours de l'an, pour goûter ensuite les plaisirs... Il avait eu souvent l'idée de vendre la baraque à son frère Georges; mais il trouvait cela un peu mufle, puisque Georges eût pu aussi bien en posséder une part. Et d'ailleurs, pas de doute : il envierait mortellement le propriétaire d'une maison où il avait joué, fait de la gymnastique, attendu le crapaud de neuf heures, et dont il était maître et seigneur depuis vingt ans, pour qui il avait tremblé pendant toute la guerre, à cause de ces Anglais, de ces Allemands, de ces Hindous, de ces Portugais qui avaient envahi tour à tour le pays. En somme, on ne se refait pas; M. Aimé tenait sans le savoir à son village, à son climat, à ses emplois indignes de lui. Puis une pensée subite dissipa tant de rêves. « Si j'allais m'installer dans le Midi, j'aurais l'air d'être en retraite, de chauffer mes rhumatismes. Je ressemblerais à un vieux... » Et aussitôt il réagit contre une conjecture si désagréable; il pressa le pas pour se réchauffer un peu et pour se démontrer qu'il était vif, alerte, jeune enfin.

Il se trouvait justement devant une boutique tenue par des Belges où l'étalage double montrait à gauche des tables à thé avec napperons à fleurs, un lit de cuivre, des divans et des fauteuils bourgeois, à droite trois modèles de cercueils bien cirés, dont l'un ouvert laissait voir un capiton douillet en soie blanche. Il haussa les épaules : quelle mode! quel pays! y avait-il donc des gens sans imagination? des gens qui pour un peu préféreraient leur confortable à leur existence? Au fond, c'était presque comique.

***

Il tapait du pied dans les ruelles, les oreilles rouges de froid, et surpris aux carrefours par un assaut du vent glacial, qui,

alors, lui coupait toute pensée. Il releva jusqu'au nez son col de fourrure, et tourna à gauche pour rentrer chez lui avant qu'il ne fît sombre. Il se trouva brusquement devant la plaine, qui dormait autour des dernières maisons; une étendue basse et morne, coupée çà et là par des reflets d'eau gelée, et où la tempête sous le ciel pur, terni déjà, se déchaînait jusqu'à la mer. Devant lui, il y avait une voie ferrée sans talus, derrière quelques fils de fer. Une rame de wagons aveugles, peints d'initiales blanches, achevait de rouler lentement vers le garage d'une usine. La locomotive siffla, mais son cri fut emporté aussitôt, avec une touffe de vapeur. Et à cinquante mètres parut le passage à niveau, une guérite noire, et sitôt après, au bout d'une rue qui s'allongeait jusque-là, le débit du père Deloos, reconnaissable à un perron de deux marches, et à des tonneaux posés près de la gueule du sous-sol. Personne de visible, point de lampes allumées à l'intérieur. Le froid solitaire semblait balayer le paysage, les champs et les ruelles.

M. Aimé n'aurait pu dire pourquoi il sauta sur le perron, et poussa la porte. Il vit une salle sombre, où un poêle rougeoyait. Une parole toute naturelle lui vint en baissant sa fourrure, et sans distinguer encore âme qui vive, il s'écria :

— De quoi attraper une congestion... Quel hiver! quel hiver! monsieur Deloos!

Aussitôt des ampoules brillèrent, et le cabaretier se leva d'une table où il causait avec deux hommes d'âge. Tout resplendissait de propreté; les cuivres du fourneau, les verres, les toiles cirées; mais il régnait une atmosphère aigrie par la bière.

— Ça, c'est un client! — reconnut Deloos avec satisfaction... — Et alors, monsieur Aimé, vous n'avez pas peur qu'on vous voie dans les estaminets? Je peux le dire, voilà un enfant du pays, un vrai! Qu'est-ce que vous prendrez?

— Une bistouille, — dit le bourgeois, avec l'accent le plus naturel. — Je suis entré ici, n'importe où, à cause du vent.

Les inconnus avaient bien compris, et dirent en flamand quelque chose de moins aimable que le maître des lieux. L'un d'eux était un bonhomme de cinquante ans, rouquin et hérissé, qui parlait à tue-tête :

— Une bistouille, ça ne fait point de tort à personne, pas même à un monsieur, — dit sa voix rauque.

Il s'approcha. De près il avait l'air un peu ivre. Il se présenta : — Je suis Cockempot, tu sais, Cockempot, l'inspecteur de ces appareils à jeux. Et lui, c'est mon copain, Minne, un qui faisait dans le tulle à Calais, et maintenant il vend des tricots sur les marchés et les foires, articles de premier choix, pure laine, spécialement pour les cyclistes.

— La mauvaise graine ne s'attache nulle part, — dit M. Deloos sentencieusement. — Mais si on n'avait que de la bonne graine pour clients, dans le métier de débitant, on ne nourrirait pas sa petite famille.

Le nouveau consommateur demanda alors :

— Et à propos, elle va comme vous voulez, la petite famille?

— A ma mode, — répondit le patron, qui versait du rhum d'un coup de poignet bien sec dans un verre de café fumant.— On ne peut pas se plaindre. Mon garçon cadet est toujours au petit séminaire; et ça ne m'étonnerait pas qu'il devienne moine, mais vrai moine, avec les pieds nus et une corde sur la jupe. Les deux petites étudient très bien chez les sœurs; et de ce côté-là, la mère et moi nous sommes tranquilles. Comme elles n'ont pas douze ans, il faudra bien trois ou quatre ans avant qu'elles se mettent à frayer des garçons. Le petit dernier, qui s'appelle Salomé, comme défunt mon père, mange encore sa bouillie. J'ai encore une berce à ne savoir qu'y mettre.

Les autres se tapèrent sur les cuisses et dirent :

— Il ne veut point dételer, ce vieux-là!

— Tiens, pourquoi? — rétorqua le père Deloos. — Vous n'avez point lu l'Évangile, vous? et regardez voir M. Beaucamp, on est tous ici dans les mêmes âges, et je l'ai vu en courte maronne quand j'étais, moi, à faire tourner des moulinets au vent; eh bien! croyez-vous qu'il soit à mettre aux orties?... Seulement, avec de l'instruction, on a plus vite du plomb dans la tête; et on se sent grand-père avant les autres. Voilà pourquoi je le respecte, moi, et je dis qu'il est de bon conseil.

M. Beaucamp sourit, et but son verre tout en agitant sa main gauche. Ensuite il regarda ces gens autour de lui : c'étaient des vieillards, ces prétendus contemporains. Minne tanné comme un vieux marin, avec des yeux qui clignaient, Cockempot mal rasé, sillonné de rides noires, voûté au sur-

plus; et le bon Deloos avec sa tête chauve de brave homme, sa moustache grise, édenté, couperosé, souriait encore à la vie qui l'avait fatigué, trahi...

Il demanda :

— On m'a dit que votre fille, l'aînée, est revenue par ici.

— Bertine, c'est vrai; elle était partie depuis une paire d'ans, mais dans ce Paris, ça use la jeunesse; alors elle se repose un peu chez nous. Je voudrais bien qu'elle trouve à se marier.

— Elle travaille dur?

— Je vous crois. Elle est mannequin, comme on appelle... C'est du magasinage; aussi on n'y met que des robustes filles.

— Naturellement, — dit M. Beaucamp.

A ce moment, la porte s'ouvrit, avec une bouffée de froid; et la mère Deloos entra, grosse femme coiffée d'un bonnet noir qui lui couvrait, comme une guimpe, la nuque et les épaules. Deux fillettes attifées aussi funèbrement se glissèrent après elle : l'une portait un grand pain, dont elle avait rongé le quignon, et, la bouche pleine, elle ne put saluer.

La présence d'un visiteur de marque parut affoler la patronne, qui tourna autour de la salle, secoua le poêle, et saisit un chiffon pour essuyer le comptoir. Elle dit à mi-voix :

— Quoi c'est qui l'amène par ici? Qu'est-ce qu'il y aurait bien de nouveau?

— Mais rien, — dit M. Beaucamp. — Je voulais saluer votre famille, et spécialement votre mademoiselle Bertine, qui est un peu de Paris, comme moi...

— Vous l'y avez vue? — demanda la mère avec un regard farouche.

Tout le monde éclata de rire. Le père plus fort que les autres, s'écria :

— Tu t'imagines que Paris, c'est comme la place de Fletinghem? mais c'est bien pire qu'à Lille, on ne se retrouve seulement pas. Voyez-vous, la femme, elle a été évacuée sur des petits pays pendant la guerre, en Normandie, et ce qu'elle a vu de plus grand, c'est Amiens et Serquigny — un pays dans l'Eure où on fabrique la chaussure : j'y ai travaillé trois ans, moi qui vous parle... mais ta fille, appelle-la un peu voir. Ou sans ça, elle va attraper un galop!

Les petites sautèrent dans un escalier; on entendit des fracas

de galoche, des portes claquées; l'assemblée se fit verser de nouveaux verres. Quand M. Beaucamp se retourna, il vit derrière lui une jeune femme aux bras nus, en sarrau, qui s'était glissée jusque-là sur des savates.

— Voilà notre Bertine, — dit M. Deloos. — La même que vous auriez pu voir téter, quand votre grand'mère est morte. Et puis vous avez été parti mobilisé... Au temps de madame Dansette, elle aurait eu sa médaille de baptême à la bonne dame, et un cadeau pour ses noces. Mais on n'est plus à l'ancien temps; ce n'est pas un reproche, quoi!

— Oh! — dit M. Beaucamp, — j'espère bien lui faire un petit cadeau quand elle viendra me voir avec votre gendre à venir.

Bertine secoua la tête sans répondre et essaya de sourire.

— C'est qu'elle ne veut pas rester par ici! — dit la mère avec dureté. — On ne s'y amuse pas assez, il faut croire.

— Allons, allons, — dit M. Aimé; — c'est bien d'aimer Paris aussi; car on peut y être aussi sérieux qu'ailleurs, et on y réussit brillamment.

Il regardait Bertine — elle avait la peau lustrée et savonnée, sans ombre de poudre; sa chevelure coupée toute raide, et quand elle riait on voyait des dents lourdes, jusqu'à des canines carrées qui lui donnaient un air bestial. Il détourna le regard, parce qu'elle le soutenait fort bien avec ses yeux noirs, brillants sur de fortes pommettes. Le contraste était singulier entre cette hardiesse trouble et cette figure paysanne.

— Vous ne vous ennuyez pas ici, mademoiselle? — fit-il aimablement.

— Oh! non, monsieur, — dit-elle, — j'aide au service, et quand j'ai du temps, je reste à coudre. Vous voyez, mon ouvrage est là près du châssis.

— A Paris, c'est plus dur? — reprit-il.

— C'est selon... — dit-elle, en le fixant toujours des yeux.

Elle savait bien qu'il avait remarqué sa gorge, sa poitrine, et elle campa sur ses hanches deux grandes mains aux ongles soignés, où brillait un faux diamant, de belle taille.

M. Aimé se retourna vers la table où Minne, Cockempot et les patrons s'étaient rassis; il dit en avalant sa salive :

— Vous savez, si la petite a besoin de mes relations, je lui rendrais volontiers service, quand elle sera retournée là-bas.

Le père Deloos roulait une cigarette et répondit :

— C'est de vos conseils qu'elle aurait besoin, cette enfant-là : moi, je n'ai confiance qu'à des gens du pays.

— Le pays des bons garçons et des belles filles, vingt milliards de noms! — s'écria Cockempot.

— Alors, c'est bientôt tout? — interrompit la cabaretière, d'un air morose. — Il vaudrait mieux que ces garçons, ils soient moins bons; et ces filles, moins belles. Le monde irait aussi droit.

Bertine remonta l'escalier en serrant son peignoir autour d'elle et M. Aimé détourna les yeux de ce corps. Cependant les petites s'installèrent autour du poêle, Cockempot commençait à démonter le premier appareil à sous : sous verre était peinte une forêt verte; la bille, mue par le déclic, devait regagner un terrier, à travers millle méandres; et ce jeu s'appelait Trou-lapin.

V

En rentrant ce soir-là, Georges Beaucamp trouva sa femme alitée. Il n'était que six heures et demie, il avait fait vite pour rentrer; quand il fut au logis, il comprit alors seulement que c'était un peu par inquiétude. La chambre d'Alice était dans l'ombre, mais une voix claire et courageuse le salua du fond de l'obscurité.

— Tu vois... je me suis couchée vers trois heures; ne t'alarme pas, mon pauvre Georges. Une simple fatigue... Parle-moi, fais du bruit sans crainte; mais je ne veux pas de lumière, il me semble que le noir me repose mieux...

Il entra, encore un peu haletant, sans ôter son pardessus. La chambre recevait les reflets de la rue Monge, d'où montaient une vibration continue, des grincements, des grognements d'autos; le cliquetis sec d'un cheval de fardier perçait lentement cette rumeur. Il s'approcha du grand lit de bois noir, que dominait un crucifix encadré de peluche; il distinguait sur la table de nuit des fioles et un livre ouvert; il en tâta le dos grenu et crut reconnaître une *Imitation* qui venait de la famille Cobrieux. Il pensa fugitivement : « Quand Alice est malade, elle ne prie qu'avec ses livres à elle... On vit ensemble, mais on souffre, on pense, chacun pour soi... »

Il embrassa le front de sa femme, et une main saisit la sienne, la serra très fort, comme pour s'accrocher à lui. Il s'irrita un peu, comme tous les bien portants; il dit :

— Tu vois ce que c'est de ne pas vouloir se soigner! Avoue maintenant que tu as un joli cafard. Dès demain, tu me feras le plaisir...

— Mais pas du tout, — répondit Alice avec un petit rire. — Je ne suis ni malade ni triste. Je me repose, voilà tout. Et pour me distraire, laisse ta porte ouverte et dépouille ton courrier comme si j'étais là. A voix haute, je t'en prie.

Il alla se rasseoir à sa table, déchira des bandes de journaux, puis coupa des enveloppes. Il annonçait : « Le Catalogue de la Coopérative d'achats Sainte-Germaine — le Bulletin de la Société Saint-Benoît Labre; — une demande de souscription pour la *Cantoria* — des ... des places à prix réduit pour le Théâtre Cluny — on joue du Feydeau, quelle idée! je déchire cela à cause de la bonne. Je mets à part les brochures des Grands Magasins, ou si tu veux que je te les apporte? Tiens, voilà aussi l'*Archiconfrérie des patronages* qui te convoque... Et puis l'Action sociale de la femme qui prépare son congrès. Mais c'est un déluge, aujourd'hui! les *Colonies* de Lourdes! et une circulaire du gérant qui demande si l'on participerait à l'établissement d'un ascenseur nouveau modèle. Au moins, voilà qui te serait utile. Je vais y réfléchir d'ici demain?... Mon Dieu, que de papiers!... Tu m'écoutes toujours?

— Et les lettres, il y en a beaucoup? — demanda la voix paisible.

— Cinq ou six. Attends que je les parcoure. Une pour toi. Je te la lirai tout haut, la dernière.

Il s'interrompit un moment, déchiffrant celle d'un sénateur catholique qui s'excusait de ne pouvoir présider une réunion de propagande; — celle d'un correspondant de Lucerne, qui demandait en français singulier, un bon imprimeur pour affiches; — celle d'un jeune homme de Poitiers, recommandé par un cousin, et qui avait besoin d'une place, comptable ou archiviste... Il ouvrit la dernière enveloppe, sans attention particulière, il lut ces mots « Chère Maman » avant d'avoir reconnu l'écriture de son fils.

Aussitôt il eut les oreilles en feu, et commença de respirer

avec force. Ses mains faisaient trembler le papier; il se força à les poser à plat sur la table, comme il faisait chaque fois qu'il subissait un assaut d'émotion ou de colère. Il eût même voulu détourner les yeux. Mais l'écriture le fascinait, ces caractères lourds et appliqués que Jacques traçait encore à son âge! il y avait même dans un coin une petite tache d'encre, mal grattée...

— Alors? — reprit Alice au loin. — Alors, pour moi?

Le père attendit quelques secondes et répondit d'un ton absent :

— Je m'étais trompé. Rien pour toi; ce n'était qu'un des catalogues.

Il froissa l'enveloppe, la mit dans sa poche, près de ses clefs; le papier coupable, il le cacha, plié dans son portefeuille. Il se sentait obligé à mentir, à parader, à rompre le silence. Il se leva, sifflota, revint à la chambre obscure :

— Au diable toutes les affaires du monde, si tu refuses de voir un médecin! Tu n'es vraiment pas sérieuse, Alice. Songe à nous, qui nous inquiétons...

— Vous? — dit-elle. — Qui donc, vous? il y en a au moins un qui ne s'inquiète guère...

Elle pensait, elle aussi, à son fils; et M. Beaucamp fut sur le point de tout crier. Mais il avait honte de la lettre cachée, et il était buté sur cette obstination que lui laissait la colère vaincue. Il se sentait assez fort sans sa femme; et il pensait aussi qu'on doit ménager les malades... Les paroles lui vinrent toutes seules :

— C'est ennuyeux, — reprit-il, — que je te trouve ainsi, car j'aurais voulu sortir ce soir : il faudrait que j'aille relancer moi-même le père Blanchon.

— Qui est-ce?

— Le sénateur, et il demeure à Auteuil, au bout du monde. J'aurais mieux fait de ne pas rentrer ici.

— Tu ne pouvais pas savoir, — dit Alice simplement. — Mais puisque je suis prévenue et que je ne puis aller à table, sors, mon pauvre Georges; sors; je serais toute triste, moi, de te savoir seul dans la salle à manger.

Il dit aussitôt :

— Eh bien! je repars dans dix minutes. Peut-être trouverai-je mon homme avant qu'il dîne. Si j'arrivais là-bas trop

tard, j'entrerais dans une brasserie; de toute façon, je serai rentré vers dix heures.

— Tu as droit à une choucroute, comme autrefois, — dit-elle, en souriant sans doute...

Elle faisait allusion à leurs premiers voyages, avant la naissance de Jacques, où il prétendait connaître toutes les marques de bières et de jambons. Ils avaient couru tant de villes, de restaurants, d'hôtels, de Bruges à Anvers, à Strasbourg, plein d'officiers à casquette bleue, de prêtres en soutanelle. Ils avaient pris l'habitude de s'agenouiller ensemble dans chaque église et de prier pour une vie paisible, une famille nombreuse... Georges Beaucamp vit passer, lui aussi, ces souvenirs, et, sur le moment, les trouva importuns, presque grossiers, parce qu'il avait de tout autres pensées en tête.

Il tourna les talons, laissant Alice au passé, et s'aperçut qu'il était entré dans son mensonge. La réalité, plus pénible encore, le ressaisit. Il alla trouver la bonne; justement, elle ouvrait la porte de l'escalier de service, charriant un seau de tôle fort bruyant.

— Je ne dîne pas ici, — dit-il. — Vous servirez madame sur son lit... Ah! dites-moi, est-ce que M. Jacques n'a pas laissé sur votre tableau de clés celle de sa chambre?

— Oh! non, — dit-elle, regardant son maître fixement. — Il l'emportait toujours, pensez donc!

— Mais nous devons en avoir une autre.

— Le petit logement n'en avait qu'une, — répondit la fille. — La concierge me l'a dit : mais monsieur a toujours gardé la clef du débarras; elle n'était pas à M. Jacques.

— Je sais, je sais, — dit-il avec sérieux. — Mais je ne vous demandais ça que pour le bon ordre.

— M. Jacques, alors, va revenir un de ces soirs? — demanda l'autre, d'un air sournois.

Il feignit de ne pas entendre et retourna dans le couloir étroit où il heurta le mur.

Sa colère faillit le reprendre, mais dirigée contre cette servante indiscrète qui descendait de ce pas causer avec la concierge et dire probablement : « En somme, ils sont juste deux patrons à habiter de quoi loger huit personnes. Ça n'est pas la peine d'avoir de la famille! Et le fils, on ne sait pas seule-

ment ce qu'il est devenu. Son école a averti qu'il n'avait plus remis les pieds au cours. Ainsi! » La grosse femme répondait : « Il ne s'embête sûrement pas, à son âge. Il était plutôt joli garçon. » Et de discuter sur les charmes respectifs du boucher, ou du jeune facteur, ou du fils Beaucamp qui, vous savez, à ce qu'on dit, n'a même pas pu finir ses études...

M. Beaucamp n'avait pas loué seulement l'appartement du cinquième, qui comptait six grandes pièces; depuis cinq ans il avait pu y adjoindre un logement de garçon, au septième, deux chambres et une cuisine un peu mansardées. C'est là qu'il avait relégué Jacques, depuis que les petites étaient en âge d'occuper une chambre, près de celle de leur mère, et qu'il fallait, à leur père aussi, un bureau communiquant au salon; il laissait à Alice le grand lit noir, les armoires familiales, les fenêtres sur la rue, se contentant, lui, d'une pièce sur la cour, froide, presque nue, d'où l'on entendait comme dans les murs le souffle de l'ascenseur. Les paperasses trop encombrantes étaient dans une des chambres du haut, réduite à l'état de grenier, et pourvue d'une entrée indépendante. Mais la targette, une serrure peut-être aussi, condamnaient la porte mitoyenne entre le royaume de Jacques et ce débarras.

En montant, M. Beaucamp maniait un peu fébrilement la clé qu'il venait d'isoler du trousseau; le tapis de l'escalier cessait audelà du sixième. Au dernier étage où s'alignaient dans un corridor carrelé des portes à numéros noirs, il faisait froid. Un coin de vitre manquait à une fenêtre; on sentait partout une odeur de savon fade et sucrée. Un robinet gouttait tristement sur un évier enfoncé dans la muraille un peu moisie, sous une ampoule nue. Il semblait qu'on pénétrât dans un autre monde, le monde du désordre et de la pauvreté.

En plein jour, jamais M. Beaucamp n'avait senti cette impression-là; il n'avait jamais associé l'image de son fils à la notion d'une classe sociale qui n'était pas la sienne; chose curieuse, la surprise presque inconsciente qui lui en vint, le trouva sans défense. En fourrageant dans la serrure, il s'entendait faire beaucoup de bruit, et il avait peur de sa juste sévérité comme d'une indiscrétion. Que venait-il visiter là, le père de famille, était-ce un fils coupable ou un fils exilé?...

Heureusement il fut tout de suite occupé de mille choses —

la poussière régnait dans la pièce où il entra, et où il reconnaissait, sans les voir, des piles de revues, des balais, deux portes arrachées au couloir douillet de l'appartement, une vieille table à toilette, des roues caoutchoutées qui avaient été celles de la voiture des petites. Il pensa machinalement : « Voilà des objets qui seraient mieux à la cave, ou chez le brocanteur. » Il secoua la porte close qui donnait sur la chambre de Jacques : elle résistait quand il poussait : elle s'ouvrait de son côté; et il s'aperçut que la targette était là aussi, à portée de sa main. Il la retira, il fallait déplacer des cartons à chapeau tout poudreux, des papiers qui faisaient barricade. Il enjamba, il vit venir à lui le battant, chargé d'une portière; des cannes qui y formaient panoplie tombèrent. Il pénétra dans la pièce close.

Là aussi pendait un Christ, au milieu d'un chapelet de bois cloué au mur de façon à imiter le monogramme de la Sainte Vierge; et, au-dessus du lit étroit, drapé de bleu, que Jacques avait occupé depuis l'enfance, simplement épinglées, des photographies de vacances; sur la cheminée des insignes de boy-scout en trophée; des haltères à ressort et un bateau réellement acheté à un pêcheur en Bretagne (Dieu! que ce jouet fut encombrant à transporter dans les trains!) couronnaient une petite armoire qui bâillait assez pour montrer son vide. D'habitude il y avait sous le lit deux valises, qui n'étaient plus là... La cuisine exiguë d'à côté transformée en cabinet de toilette, ne présentait que deux serviettes éparses et le tub de zinc éraflé, marbré de dépôts calcaires. Jacques avait emporté presque tous ses livres; il restait sur les rayons de sapin les bouquins scolaires, avachis, bavant leurs feuilles qui ne pouvaient servir à ses petites sœurs et dont il avait été le martyr, le bourreau. M. Beaucamp put constater aussi que la pendulette d'argent était toujours là, arrêtée, dans son écrin de galuchat — ç'avait été un cadeau de l'oncle Aimé, volontiers magnifique — et une petite médaille d'or, sertie sur onyx, au profil de Jeanne d'Arc. Il se souvenait que, l'achetant chez un orfèvre, lors de la première communion de Jacques, il avait dit au vendeur : « On dirait une République. » Le vendeur avait souri et répondu : « Ça dépend des préférences du client. »

M. Beaucamp fit claquer deux ou trois tiroirs vides, froissa quelques étoffes, et finalement il se reconnut dans la chambre calme d'un petit garçon sage. Il jeta encore les yeux autour de lui, comme inquiet de se trouver là, à la faveur d'un mensonge, devant une faute qui, maintenant avouée, semblait se cacher encore, ne montrer aucun indice... Il s'assit lourdement sur le lit; l'inspection n'avait pas duré une minute. Au plafond, un fil tendu par Jacques, pour servir d'antenne de radio, aboutissait à une petite boîte noire, qui rattachait seul ce réduit au monde extérieur. Le père eut l'idée de l'arracher, de le briser, mais il ne se leva point : ses mains avaient commencé un autre geste, et il ne leur résista pas... car elles tiraient de sa poche la lettre; un papier quadrillé, fort misérable, qu'il déplia de nouveau, où il fut forcé de lire encore :

Chère Maman,

Je sais que je te causerai beaucoup de peine, mais je t'assure que je suis obligé de vous quitter pour de bon. Je t'expliquerai seulement plus tard pourquoi je fais cela par devoir. (Ici une phrase barrée d'un gribouillis) *parce que je suis devenu un homme et je reste un honnête homme; mais j'ai à réparer des fautes graves qui m'obligent de consacrer ma vie à une personne que vous ne connaissez pas et qui est déjà très malheureuse dans la vie* (le père tiqua sur cette répétition de mots comme s'il l'eût trouvée dans un rapport). *En un mot, je vais travailler, loin de vous; j'ai d'ailleurs trouvé un emploi de nuit, qui me permettra de continuer des études. Pour le moment ne me cherchez pas à l'École Roze où je ne viens plus depuis avant-hier.*

Je n'ai pas besoin d'argent, mais je sens que vous pouvez prier pour moi et pour ceux qui m'intéressent. Il y a trop de choses qui vous feraient du chagrin, et qui pourtant n'ont rien pour faire rougir. Je ne vois personne qui pourrait me comprendre; et si je vous préviens, c'est surtout pour vous empêcher de croire qu'il m'est arrivé malheur.

Je t'écris à toi parce que papa comprendrait peut-être encore moins que toi; et pourtant son métier devrait l'amener à comprendre, mais il a des préjugés, forcément, dans le milieu où vous êtes, qui pourtant ne sont pas ordonnés par l'Évangile, et que je

trouve condamnables parce que j'ai acquis de l'expérience, même si vous ne le croyez pas. Ne me méprisez pas avant de savoir; puisque vous ne saurez que plus tard quand vous ne me mépriserez plus (quelle bêtise? quelle prétention?)

Je vous embrasse tous bien fort ainsi que Huguette et Jeannette. J'ai beaucoup réfléchi, il vaut mieux que je ne t'écrive pas d'ici longtemps. Mais si jamais quelque chose de grave arrivait, tu pourrais, toi, m'adresser une lettre à M. Vigouroux, 61, boulevard Garibaldi, Paris, XVe. Surtout, ne dis pas l'adresse à papa.

Ton fils qui t'aime toujours et qui déplore d'être séparé de toi, mais il le faut.

JACQUES

Avec son écriture gauche, son style hésitant, et surtout son mystère, cette lettre renflamma l'irritation de M. Beaucamp. En somme il l'avait dérobée; il se trouvait courroucé d'être obligé par ce garnement de cacher quelque chose à Alice. Un vague remords se mêlait en lui au souci du chef de famille, et de l'homme très occupé qui recevait une nouvelle affaire sur les bras. En s'analysant, il n'eût pas trouvé de honte proprement dite; mais une curiosité avide, féroce, une rage sourde contre le secret stupide où s'enfermait son fils, et qu'il fallait absolument percer.

Il haussa les épaules; et à ce moment, il se dit : « Si Jacques avait fait des bêtises ordinaires, comme n'importe quel idiot de son âge, je serais moins scandalisé. »

Il avait l'âme triste et une grande horreur pour les pharisiens, pour les nobles prétextes du vice. La situation lui paraissait claire : une fille séduite, un chantage exercé sur le petit, ou, au pis aller, un scrupule saugrenu qui s'est éveillé tout seul, moral, social, que sais-je? Si je pouvais discuter avec lui, je ne dis même pas l'endoctriner, je lui montrerais vite qu'il est un sot... Il relut « ceux qui m'intéressent »... qu'est-ce que cela signifie? Toute une famille sur les bras, les parents geignards et cupides d'une gourgandine de faubourg, et chez Jacques, les lumières de l'apostolat, le désir d'opérer un relèvement, une résurrection, comme dit l'autre? Nous ne sommes tout de même pas en Russie, au temps des vertueux moujiks et des princes coupables! Est-ce que ce petit imbécile allait

enseigner l'Évangile, comme il dit, à son père, qui avait douze œuvres à diriger pratiquement, et cinquante à suivre, en France, en Suisse, en Belgique, à l'étranger, qui avait étudié le droit, l'économie politique, que M. de Mun avait embrassé devant l'archevêque, en 1912, — qui avait reçu la cravate de Grégoire le Grand, sans parler de décorations plus guerrières, qui avait commandé une batterie, élevé une famille, renseigné des industriels sur le peuple, et des gens du peuple, des vrais, sur les sentiments et les obligations des riches, qui gérait, homme modeste, un budget de deux ou trois millions, — qui avait une sainte pour femme, et une parentèle innombrable où jamais infamie ne s'était glissée? C'est à Georges Beaucamp que ce gamin de vingt ans, ce mauvais élève osait parler ainsi au nom de l'expérience de la vie?

Il tira sa montre. Sept heures et quart déjà! L'activité le reprit; il se sentit plus fort, plus calme que dans ces méditations stériles. Il retapa le lit bleu, repassa la porte, referma soigneusement la targette, remit les paquets poussiéreux; se trouva enfin sur le palier éventé.

Il descendit à pas de loup, ne voulant pas montrer à Alice qu'il eût tardé à ce point. La porte de son appartement, Dieu merci, était restée entr'ouverte. Il se rhabilla pour sortir et mania ses clés avec précaution...

Avant d'avoir réfléchi, il se trouva devant un chauffeur moustachu qu'il avait hélé, à qui il disait « boulevard Garibaldi » et puis assis sur des coussins rêches, secoué parmi des lumières et des bruits de ferraille.

Il se demanda pendant tout le trajet : « Faut-il informer Alice? » il pesait le pour et le contre, son respect humain, la maladie de sa femme, l'honneur qu'il aurait de tout arranger seul, et d'autre part une situation si compliquée, si paradoxale même, la difficulté de prêcher seul son enfant s'il le rencontrait, enfin un sentiment de faiblesse qui lui venait de sa cachotterie même... Mais rencontrer Jacques? y arriverait-il? qu'était-ce que le sieur Vigouroux?

Il imaginait très bien sous ce nom un Gascon noiraud, ivrogne, ou un Auvergnat, un terrassier à ceinture rouge, le père goguenard de la donzelle... et il sentait déjà une répulsion

d'homme du Nord pour cet individu. Il se voyait avec lui, offrant de l'argent avec persiflage, devant une mégère en peignoir et de la marmaille effrontée. Et l'autre qui répondait : « Faudrait voir à ne pas nous mépriser, tout de même... » Parce qu'il aurait peur, comme Jacques, d'être méprisé... Ah! il fallait avant tout être calme. Il adressa une prière mentale, un recours informulé à Dieu; mais en même temps, il avait le sens d'une vague inconvenance; car chacun en ce monde, il le savait bien, réclame pour son parti la même sainteté; il ne croyait plus, à son âge, que Dieu encourageât la faiblesse.

Le taxi ralentissait, le chauffeur cherchant à distinguer le numéro. M. Beaucamp pensa soudain qu'il aurait honte de débarquer en si noble équipage devant une maison de pauvres. Le quartier devenait en effet populeux et encombré. Sous les arcades du métro grouillait une foule noire et sale; des chanteurs, des camelots présidaient des cercles de badauds, où des filles en cheveux, des soldats à éperons mettaient seuls un peu de couleur et de pittoresque. Des tramways frôlaient le trottoir en tintant; force Arabes en casquette flânaient devant des guinguettes pleines de buée et de fumée.

Et, après avoir quitté sa voiture, M. Beaucamp avançait dans cette cohue étrangère en sentant battre son cœur. Il n'avait pas imaginé si affreux. Il suivait de l'œil les maisons, désordonnées, inégales, les chantiers, les hôtels borgnes, les garages. Tantôt leur file bombait en avant, tantôt se creusait vers un alignement futur. Des quincailliers et des marchands de vieilles bicyclettes poussaient des éventaires encombrants çà et là. Des jeunes gens sifflaient pour s'appeler, traversaient la chaussée, retraversaient, se poursuivaient de bourrades, devant un poste de police niché, lui, sous une grande maison neuve, près d'une clinique dentaire où l'on voyait sur le verre dépoli s'agiter des bouts de silhouettes fugitives.

Par surprise, le 61 était un immeuble convenable, mais immense, et construit vers 1910 dans une espèce de carton-pâte qui avait notablement terni. M. Beaucamp recula pour l'inspecter, rassuré, mais plus intrigué encore. On voyait en bas se superposer les mêmes fenêtres, les mêmes petits balcons, les mêmes lustres peinturlurés; des familles à peu près

semblables se groupaient autour des soupières, ou fermaient les jalousies à cause des rames de métro qui passaient devant leur vie intime. Un gros homme en robe de chambre violette lisait son journal; au-dessus de lui, des enfants ressassaient des leçons; plus haut, un couple écoutait béatement son phono qui, à cette heure-là, le saluait du même disque que la veille. Et comme il faisait doux pour un 13 mars, toute cette vie se montrait à nu.

M. Beaucamp revint à la porte; il vit entrer devant lui des gens assez bien vêtus, chargés de pain ou de sacs noirs; visiblement des ménages de petits employés. Il n'eut pas le temps de construire une nouvelle hypothèse, car il rencontra dans le corridor le concierge en savates, tête nue, un homme grisonnant à face militaire.

— Monsieur Vigouroux, s'il vous plaît?

— Vigouroux? dit l'autre. Ça n'est pas ici.

— Voyons, je viens de recevoir son adresse.

— Ça n'a jamais été ici, et j'y suis, moi, depuis la guerre.

M. Beaucamp, un peu désarçonné, recourut à la politesse excessive qui lui servait dans ces cas-là :

— Mais, — reprit-il, — c'est peut-être un pensionnaire, chez un de vos locataires? Vous n'avez pas de meublés? ou s'il se fait simplement adresser ses lettres ici?

Le portier secoua la tête d'un air digne et le regarda avec suspicion.

— Connais pas, je vous dis. Vous avez une fausse adresse. Que voulez-vous que j'y fasse, moi?

— Pour des tas de raisons, l'adresse ne peut pas être fausse.

— Ça, c'est raide? — répliqua l'homme avec un regard furieux. — Puisque je vous le dis, moi!... Attendez un peu.

Il se précipita, en roulant des épaules, jusqu'à sa loge et cria :

— Marcelle, il y en a un qui prétend que nous avons un nommé Vigouroux dans l'immeuble. Dis-lui voir si tu as connu ce nom-là.

Une voix répondit :

— Vigouroux, ce n'est pas un nom de la maison. Mais il peut toujours aller voir au petit restaurant, chez Alvignac.

Il y vient du monde de toutes sortes, ils ont quelquefois chez eux de la famille de province. On ne peut pas connaître tous ces gens-là.

— Vous voyez, — reprit l'homme dédaigneusement. — Nous autres, on n'a rien à faire avec le bistro.

M. Beaucamp remercia et sortit, chassé de l'univers bourgeois. Sur le trottoir, il remarqua enfin que la maison fort longue abritait en effet une sorte de débit, protégé par trois lauriers en caisse. C'était au coin de l'impasse qui s'ouvrait sur le boulevard, mal pavée, et conduisant à une scierie dont les verrières bleues brillaient encore.

Il abaissa bravement le bec de cane. La salle était plus grande que ne le promettait la devanture; assez propre, avec de la sciure par terre, un percolateur étincelant sur le comptoir, des placards classiques vantant des apéritifs, un patron massif et crêpu qui, portant comme foulard un torchon écru, remplissait des bouteilles. Il parut soudain difficile d'aller questionner cet homme; mieux valait s'asseoir. M. Beaucamp se glissa derrière une table couverte de papier blanc; auprès de lui, des gens fort ternes achevaient de dîner, une femme seule, discrète comme une vieille fille, qui lisait son journal en chipotant dans une assiette de poupée : deux individus taciturnes, dont l'un avait gardé son chapeau. Plus loin, dans un angle rentrant de la pièce, des voix jeunes, méridionales, jacassaient sans fracas excessif.

Son entrée passa presque inaperçue. Il y avait deux serveuses, l'une aux cheveux gris, rougeaude et reniflante; l'autre jeune, brune aux cheveux ondés, vint à la table, tendit la carte d'une main forte où son énorme alliance dorée attirait le regard. Il demanda un potage, un carafon, et pendant qu'elle s'éloignait, il essuyait son pauvre couvert d'étain; en pensant : « Si j'avais un journal dans ma poche, je prendrais un air moins emprunté! »

La serveuse se retourna; il la regardait aller et venir sans désagrément. Elle était vive, un peu trapue; le tablier blanc et une serviette où elle se serrait le corps moulaient son ventre et sa poitrine de façon peu décente; mais elle avait l'air sérieux et courageux. De près, de gros sourcils et des joues un peu paysannes.

Il ne savait comment engager la conversation. A propos du bœuf gros sel, il dit pourtant :

— Excellent. Fameux. J'ai un ami qui était habitué ici, et qui m'a indiqué la maison...

Il ajouta par prudence : « Il y a un peu plus d'un an qu'il venait tous les jours. Vous n'étiez pas là encore, mademoiselle... madame; je veux dire? »

— Moi, non, — dit-elle d'une voix éraillée et lasse. — Mais la boîte est recommandée, tout au vrai beurre. Et après, qu'est-ce que je vous sers?

L'heure, sur une horloge de tôle peinte, passait avec une lenteur désespérante. Un client s'en alla, saluant le patron. Deux ouvriers entrèrent et s'accoudèrent au zinc dans des poses dégagées, vaniteuses, jetant parfois des regards vers les dîneurs paisibles, qui ne les regardaient pas. Quand la serveuse brune passa près d'eux, un de ces garçons la pinça et cria : « Salut, belle Jeanne! » Elle feignit de le gifler; ils rirent; elle faisait la moue, et alors ses yeux noisette louchaient un peu, donnant à ses traits rudes une douceur plaisante.

M. Beaucamp s'astreignit à manger lentement; il demanda une tasse de café qui sentait le fer, et il prit l'air épanoui d'un homme qui a fait un repas excellent. Il commanda même un verre de liqueur; et pendant que la fille le lui servait, en tirant un peu la langue, il prit une liberté toute naturelle :

— Beaucoup de clients, ce soir, madame?

Elle attendit, pour répondre, d'avoir tourné adroitement le goulot de sa bouteille : « Comme ça, dit-elle. Mais c'est surtout le matin qu'on travaille. Il y a les types de la scierie, des mécanos du garage, et puis le secrétaire du commissariat, vous savez, et puis des jeunes gens de l'École d'Électricité. »

— L'École Roze?

— Bien sûr. Mais, — poursuivit-elle gentiment, — tout ça ne donne les pourboires qu'avec une fourche. Et ce qu'il y a de pire là-dedans, c'est les chauffeurs de taxi, on ne croirait pas, un m'a refilé ce matin un jeton de téléphone, qu'il avait volé je ne sais où. Je lui ai dit : « Est-ce que c'est pour donner à la quête? ou vous croyez que je vais jouer aux haricots? »

Elle riait, de sa bouche épaisse, de ses gros sourcils touffus, qui se fronçaient aisément. Georges Beaucamp voyait le duvet

de sa peau, ses dents fraîches, et ces petits plis qu'un visage de travailleuse portait déjà. Elle paraissait vingt-huit ou trente ans, mais elle ressemblait parfois à une fillette fatiguée, une fillette campagnarde. Elle avait çà et là des intonations du Midi, à peine perceptibles.

Il reprit : « Le patron, là-bas, c'est M. Alvignac lui-même? »

— Non, — dit-elle, — c'est Meyrignac, son beau-frère. Les vrais sont partis pour une noce, dans leur pays.

— Tiens, — prononça-t-il enfin, — je croyais, d'après mon copain, qu'il s'appelait Vigouroux.

— Comment? — s'écria-t-elle, — mais c'est mon nom, et ne suis pas leur parente, ah! Dieu non!

M. Beaucamp rougit cette fois, et il se hâta de dire :

— Madame, apportez-moi encore un petit verre, s'il vous plaît. Et trinquez avec moi.

Il avait une peur terrible qu'elle lui demandât de s'expliquer — d'où savez-vous comment je me nomme? qui est-ce qui vous a parlé de moi? Mais elle volait déjà vers le comptoir, distraite et rieuse, et elle revenait disant : « Bref, c'est la nouba ce soir! Je ne bois jamais de ces affaires-là, mais je vous remercie quand même. »

Il réclama l'addition pour ne pas lui laisser le temps de réfléchir; elle jeta des chiffres sur un carnet taché qui pendait à sa ceinture; il poussa vers elle un pourboire si énorme qu'elle hésitait à le prendre. Elle regardait son client avec méfiance, finalement elle empocha sans souffler mot.

Il ne se levait pas; il demanda d'un air dégagé :

— Comment s'appelle votre collègue?

— La vieille? — dit-elle — c'est la mère Nayral; mais d'habitude elle n'est que plongeuse; et elle me repasse mes couteaux; parce que j'en ai assez de m'abîmer les mains.

— C'est drôle, — improvisa M. Beaucamp, — que vous n'ayez pas connu mon ami qui venait autrefois; un grand à petite moustache grise, un inspecteur d'assurances. Et lui il se rappelait tout le monde ici.

— Ah! — dit-elle, — il me faudrait trop de mémoire : je me souviens des malhonnêtes, et des aussi gens bien; mais pour le reste... j'ai mon crâne qui fuit un peu, voyez-vous.

Elle souriait, tout à fait apprivoisée, et il n'avait plus peur

des questions de cette pauvre femme, ni de son regard tendre et fou, ni de cette rudesse innocente, un peu animale qu'il avait découverte. Il la regarda franchement, et il songeait à Jacques approchant de la créature qui était là, l'appelant Jeanne, comme les ouvriers du comptoir, baisant cette joue sans maquillage, tenant de ses mains ces mains rougeaudes; il y songeait avec beaucoup de déplaisir, avec une colère sourde, mais sans dégoût. C'était plutôt une espèce de sympathie jalouse; et sachant son devoir envers son fils, contre cette femme, il n'était pas très fier de son devoir.

Il pensait en se levant :

« Elle n'a pas l'air de ce que je croyais; elle n'acceptera peut-être pas d'argent; il faudrait que je pusse lui rendre discrètement service ... plus tard. » Il avait pitié d'elle, parce qu'il était bon de nature et de profession; et parce que depuis longtemps il n'avait pas respiré une telle atmosphère, grossière et douce.

Il ne se trouvait plus si dépaysé qu'en entrant; il ne remarquait plus l'odeur de cuisine, de vin aigre, la buée de tabac, les tables du fond et leur marbre fêlé, le gros Meyrignac qui, le derrière en l'air, faisait des comptes en suçant son crayon, la vieille Nayral qui buvait un verre derrière un attendrissant petit buffet Henri II où des pommes, des oranges, des compotiers et des boîtes de biscuits dressaient un glorieux étalage. Peut-être n'y avait-il pas de méchants et de vicieux parmi ces simples.

Jeanne Vigouroux l'aida à remettre son pardessus, et quand elle se trouva devant lui, ouvrant la porte avec quelque servilité, elle dit en baissant les yeux.

— Je vous remercie bien tout de même, pour mes gosses.

— Vous avez plusieurs enfants, madame?

— Deux, — fit-elle, le visage tout éclairé; et de l'avant-bras, parce qu'elle sentait ses mains un peu sales, elle releva ses rudes cheveux sur son front. Ils étaient souples, mais si épais qu'ils gardaient un air sauvage.

— ... Et, — demanda-t-il, — vous n'êtes pas trop mécontente du métier?

— J'en ai vu de plus dures, — répondit-elle simplement. — Ah! oui, j'ai travaillé un peu dans tout.

— Eh bien! — dit-il sans trop réfléchir, — si jamais vous avez besoin d'un emploi, adressez-vous... de ma part... non; venez me trouver au nouveau siège de la *Confédération fraternelle*, boulevard Saint-Marcel, 40, un bâtiment neuf.

Il allait donner sa carte, mais il s'arrêta à temps et rougit encore de peur... Il était trop tard pour reculer « : Je vais vous écrire l'adresse. Vous demanderiez personnellement le Secrétaire général. Si vous voulez, on vous convoquera. »

— Mais, — dit-elle, — c'est que je ne peux faire aucune course que le matin avant dix heures... Car je viens ici pour le nettoyage. D'ailleurs faut pas parler si fort.

Il la salua; elle le salua, et, lui parti, sangla son corps dans la serviette blanche. La mère Nayral lui dit :

— Encore un client à qui tu as tapé dans l'œil; il faut croire.

Jeanne déchirait la nappe sale et répondait :

— Vieille taupe! il ne m'a seulement pas fait un seul boniment. Je crois que c'est un monsieur de l'Assistance. S'il y en a un bon, pourquoi pas? il y a assez de chameaux chez eux.

Et elle souriait, le regard dans le vague.

***

M. Beaucamp rentra chez lui, à pied, fort désemparé, et sans pouvoir suivre une seule réflexion. Il avait recouvré sa personne ordinaire, dès qu'il avait dépassé la rue de Sèvres. Tout lui semblait incroyable, sa démarche, son enquête, et le résultat plus encore. Il aurait juré facilement que rien de tout ceci n'avait eu lieu. Mais dans sa poche, il avait la lettre de Jacques, et l'émoi que causait en lui ce bout de papier ne se rattachait plus du tout aux impressions suivantes. Il se rabattait sur la conviction d'avoir mené le jeu habilement; il n'était plus ni furieux ni triste. Pourtant il aurait voulu sentir la joie de faire le bien, et elle lui était refusée.

Il songeait sans respect humain, à ce qu'il avait pu connaître dans sa vie du péché et de la honte; il n'avait pas, à ce propos, beaucoup de souvenirs. Pendant la guerre, des beuveries abjectes et ridicules, et des parties plus infâmes encore où il avait assisté, sarcastique, dédaigneux, bien froid d'ailleurs,

devant des camarades qui se moquaient de lui, et l'appelaient le capitaine-sacristain.

Il s'était marié pur, à vingt-trois ans, après quatre ans de fiançailles; il se souvenait seulement qu'étudiant à la Faculté catholique de Lille, il avait embrassé des filles d'atelier, leur avait pris la taille; c'étaient des gamines effrontées qu'on voyait le dimanche soir dans les rues et qui se faisaient payer de la bière, et s'échappaient en piaillant, au bras de jeunes ouvriers; l'une d'elles s'appelait Paulette, et elle habitait à Roubaix. Il l'avait raccompagnée deux ou trois soirs, dans le tramway. Elle avait eu vite assez de lui, et lui assez d'elle. Au service militaire qu'il avait fait à Cambrai, il n'avait vu que de loin la débauche crapuleuse, l'ivrognerie sale des canonniers qui rentraient des maisons à lanterne, en traînant le sabre et les éperons sur leurs basanes. Lui, il allait à un patronage le dimanche, où il aidait un jeune abbé à organiser des jeux et des sports pour les enfants du faubourg. Grâce à Alice, il avait toujours connu le bonheur paisible du corps et de la conscience et grâce à sa profession, il savait que le vice est un frère jumeau du malheur.

Il était d'un milieu où l'on détestait les bégueules, où l'on blaguait les puritains; mais où l'on se sentait mieux protégé par cette attitude que ceux qui n'ont pas pitié de la misère humaine. Alice avait eu une bonne enceinte, et l'avait soignée, dotée, établie. Elle avait passé des mois dans un dispensaire créé par les usines Roussez contre les maladies vénériennes. Elle avait surpris et révélé des cas atroces de prostitution, d'inceste, même dans les familles qu'elle soignait; elle savait que des enfants naissent incapables de vivre, indignes de vivre, et gages de fautes qu'on ne peut même pas réparer. Elle parlait de tout cela avec simplicité; jamais elle n'avait pensé que toute la honte de l'espèce ou de la classe pèse sur un seul être; elle savait que certains pèchent, que certains prient, que les uns ne sont pas des monstres, que les autres ne sont pas des élus pour si peu...

Qu'eût-elle pensé de Jacques son enfant, et d'une Jeanne Vigouroux? Lui-même, il ne savait que penser de son fils, et de la femme qu'il avait surprise; il n'oserait certes rien en dire à Alice : à mesure qu'il approchait de chez lui, il reprenait

conscience d'un malheur ridicule qui fondait sur leur sérénité; il se disait : « Je serai adroit, je serai fort. Il faut l'être! » Mais là se bornait son amour-propre. Tout naturellement, il comptait que les circonstances seraient braves et habiles à sa place.

Quand il fut de retour dans sa maison calme et sombre, il n'était que dix heures, comme il l'avait annoncé. Il croyait de moins en moins au boulevard Garibaldi, aux gens qu'il y avait vus, à ses propres gestes, à ses propres paroles.

Il entra aussi discrètement qu'il était sorti. Il se glissa jusqu'à la chambre d'Alice où il vit de la lumière — une lampe de chevet. Aussitôt, il prit courage; il se donna un ordre : « Je vais tout lui dire. Et elle décidera. »

Mais, un peu à l'écart, sous la clarté orange, repliée sur son bras, Alice dormait; il regarda avec respect, avec tendresse sa nuque blonde, une main hélas, vieillie et veineuse qui pendait. Sur la table de nuit, le livre grenu était resté ouvert. Ce n'était pas l'Imitation, comme il avait cru, mais un Nouveau Testament, à qui elle avait fait faire la même reliure qu'à ses livres de jeune fille. Il offrait, sous l'abat-jour de tulle rose, un texte de saint Paul. Georges Beaucamp se pencha et parcourut : « *Je vous ai écrit de ne pas avoir de relations avec les impudiques... Est-ce à moi de juger ceux du dehors?... C'est Dieu qui les juge...* »

Il feuilleta, avec un peu de superstition, passa des pages... « *Oui, vous êtes enfants de la lumière et fils du jour; nous ne sommes pas de la nuit... comme le reste des hommes. Ne dormons donc point, mais veillons, et édifiez-vous les uns les autres.* »

Il se recueillit un instant, en recevant ce conseil, et il éteignit la lampe, plongeant Alice et lui dans les ténèbres, pour dormir innocents, loin des coupables qui veillaient.

VI

A cinq heures du matin, il faisait encore nuit noire, mais dans les rues mornes de Grenelle des frémissements de vie se propageaient déjà. Certains bistros remontaient leur rideau de fer, et à l'appel de ce cri rauque, des maraîchers qui revenaient déjà des Halles, accroupis dans leur voiture vide, sentaient

l'envie de casser la croûte et de boire un verre de café au rhum. Des tâcherons arabes, sortis d'on ne sait où, commençaient à traîner sur les trottoirs; des coups de sifflets et des bâillements passaient à l'heure exacte où des gens sans état-civil remontaient des bals musette de la rue Frémicourt, après avoir joué aux cartes dans des sous-sols inconnus. Une équipe de manœuvres se rendait en chantonnant, en martelant le bitume, vers une gare de marchandises; les camionneurs allaient au fond d'une cour harnacher leur cheval ou débâcher leur radiateur. Sur le quai de Javel, c'étaient des Russes qui, les yeux un peu plus bridés par l'insomnie, s'appuyaient aux comptoirs, bredouillant, chuchotant d'un air sournois, et on ne savait pas s'ils allaient commencer le travail ou se coucher enfin.

A la brasserie Chapron, les portes de fer roulaient avec un bruit sourd; Jacques se levait de sa chaise, dans le cagibi des tableaux électriques; il abaissait deux ou trois manettes où une étincelle fusait; il allait jusqu'aux marches qui donnaient accès à la chambre carrelée où, enfoncés à demi dans le sol, les tambours des moteurs vibraient doucement. Puis il ouvrait la fenêtre du couloir sur la cour. Le copain Rousseau arrivait tout juste, souriant et victorieux, lui disait : « Rien de neuf? » Il lui passait sa cotte bleue (car ils n'en avaient qu'une pour deux), Rousseau lui donnait les dix francs promis, et Jacques s'en allait, suivi de l'œil par le concierge.

Depuis que la brasserie Chapron avait subi un commencement d'incendie, la garde nocturne était en principe sévère pour les électriciens, mais on pouvait se faire remplacer, et Rousseau y était bien obligé, car il avait des amours, flatteuses à l'en croire, peut-être même avantageuses pour sa bourse. Une boulangère, dont le mari mettait la main à la pâte, l'honorait de ses faveurs. Et il avait été bien content que le grand Beaucamp, qu'il considérait d'ailleurs comme une nouille, et qu'il surnommait Fil de fer, eût besoin de gagner un peu d'argent, même en passant la nuit. Lui, il estimait que sa carrière ne se ferait pas dans le travail; il espérait plus tard monter une boutique de n'importe quoi, d'appareils de T. S. F., de vélos ou de babioles pour femmes. Il avait le plus grand mépris, fils de mécanicien, pour les types qui vendent

leur peine, leur huile de bras ou leur cerveau. Il avait fait six mois à l'École Roze, juste assez pour se dire ingénieur, aux petites qu'il rencontrait sur les bancs du Palais des Sports. Il allait être obligé de tirer un an de service à Versailles, et il disait volontiers : « Après, ce sera fini de bricoler. Vous ne me reverrez pas dans ce quartier de miteux et de pue-la-sueur. »

Le concierge de la brasserie avait demandé ce qu'était le remplaçant; il avait répondu : « Un fils de famille ruiné, qui a besoin de galette pour continuer ses études. » Et cela avait très bien fait dans le tableau; d'autant plus que Jacques amenait des livres pour la nuit : un Manuel de conduite des moteurs asynchrones triphasés, et des cahiers de cours beaucoup plus imposants. La première équipe de jour arrivait en place à huit heures et ne le rencontrait pas : il était dehors à six heures, écoutait le friselis liquide que la fabrique exhalait toute la nuit, sentait l'odeur aigre qui émanait des germoirs et des caves, et se trouvait dans la petite rue Cauchy, sous les murs d'un pauvre cimetière égaré là, prisonnier des usines d'alentour.

Depuis son enfance, Jacques avait pris l'habitude de réciter un *ave*, chaque fois qu'il croisait un enterrement, ou qu'il pensait à un mort. C'était un rite intime, secret, que lui imposait la peur plutôt que la dévotion. Il l'observait encore devant la muraille funèbre qu'il longeait de réverbère en réverbère; ensuite il récitait sa prière du matin, essayant de fixer son esprit par le mouvement de ses lèvres machinales; mais il sentait sa tête lourde d'insomnie, son corps énervé, sensible au froid, au vent, aux frottements de l'étoffe. Il se faisait violence pour ne point songer à Rousseau, à une vieille balayeuse qui poussait les papiers dans le ruisseau, ni surtout à Jeanne qui devait l'attendre en dormant, la figure crispée sur un vague sourire assez semblable à une moue douloureuse et ses cheveux noirs en désordre... Il n'avait aucune inquiétude de conscience, parce qu'il venait d'accomplir un devoir, de fournir un travail, de gagner un peu d'argent.

Dans les vitres de devantures encore sombres, il voyait sa maigre personne, son pardessus devenu informe, à force d'être serré autour de lui, et surtout sa casquette. Il était fier de porter une casquette, dans ce quartier où ne paraissaient pas

de chapeaux. Il n'avait plus jamais honte de ses grosses mains, ni de la lenteur d'esprit qu'autrefois on lui reprochait, que tous les yeux, les sourires, les répliques lui dénonçaient sans cesse : les paroles les plus tendres de sa mère, les plus graves de son père, les gentillesses de ses petites sœurs, avaient toujours pour lui une nuance de pitié, de dédain.

Et, mon Dieu! comme il avait pu souffrir jadis au collège Saint-Michel, à Amiens, puis à Paris, lorsqu'il fallait fournir des devoirs, grossoyer des narrations sur des sujets qui n'intéressent que les journalistes ou les romanciers, des versions plus inintelligibles que les mots croisés et les plaisanteries inconvenantes... Il aimait lire les ouvrages pour enfants, les récits d'aventures morales, ou même les livres de piété. A quinze ans, il avait gardé sa bibliothèque de bébé comme les jeunes filles conservent leurs poupées sans nez et sans mains. Une Vie du curé d'Ars l'avait beaucoup frappé, parce que ce saint n'avait jamais pu apprendre le latin au séminaire...

Il aimait aussi beaucoup les anecdotes tristes et vraies, les histoires de martyrs ou de victimes de la Révolution, toutes celles où l'on est maltraité par des méchants et des impies, ruiné, réduit en esclavage, sauvé par le malheur de l'ignominie de la vie. Il s'était épris aussi des héros sans famille, des enfants perdus ou adoptés, qui avaient la chance de vivre avec de pauvres musiciens ambulants, ou d'épouser la fille du garde-chasse, qui a des tresses blondes, un corsage de velours vert et qui fait la bouillie de sa basse-cour. Il ne mettait dans ces rêves aucun romanesque à rebours; il regrettait sincèrement d'appartenir à ce monde où l'on est forcé de commander aux autres, de s'imposer par l'intelligence, le bagout, les études, où règne toujours, sous l'apparence de mille vertus solides, l'infamie obscure de la richesse.

Et maintenant, il était timide avec les petites gens, qui ont, eux, le culte de la violence, le respect des gestes brutaux et des mots grossiers. Il ne se sentait pas très à l'aise, depuis qu'il les connaissait, qu'il vivait avec eux. Mais il jouissait d'un plaisir bien doux, celui de n'être pas remarqué. Nul ne vous demande de comptes, nul ne s'occupe si vous rompez votre pain, ou si vous le coupez, si vous parlez avec correction et élégance, ni même si vous réussissez dans la vie. On est perdu

dans une foule vêtue comme vous, coiffée comme vous. D'ailleurs elle est beaucoup plus nombreuse que l'autre; elle est insouciante, elle n'est indiscrète que lorsqu'on est vraiment très à plaindre, ou à secourir. Elle est bonne, n'ayant pas appris à exercer sur elle-même sa méfiance, sa jalousie. Mais, en dépit de tout cela, il avait peur d'elle, un peu comme les naufragés, sur les livres d'étrennes, qui ont été recueillis par des sauvages et qui croient toujours que ces sauveurs les mangeront.

D'abord une seule chose n'était pas permise dans ce nouveau monde, c'était ce que l'ancien appelait la vertu, bref la pureté. A l'École Roze, et même au collège Saint-Michel, les camarades ne cessaient de la bafouer, à présent ils ne la connaissaient même plus. On parlait avec gloire des choses infâmes, avec joie des choses tristes. On se moquait des filles naïves aussi bien que des prostituées. On se vantait de séduire, d'abandonner, de voler la tendresse aux unes, l'argent aux autres. On ne respectait ni l'enfance ni la vieillesse, qui, en effet, s'il fallait tout croire, avaient les mêmes vices... Des pauvres gens en somme, ces gens pauvres qui ne concevaient qu'un seul bonheur et qui n'en avaient pas appris d'autres... Jeanne, elle-même (c'était horrible à dire) aimait les histoires salées, répétait le soir avec complaisance celles qu'elle avait apprises le jour; mais peut-être qu'elle ne faisait ainsi que pour se convaincre de la misère de ce monde, dont elle avait assez souffert. Ah! non, elle était à part, celle-là, et délicate, et douce et triste... Il se répétait volontiers, quand il était seul : « Je la respecte! » C'était une façon, chez lui, de se dire qu'il l'aimait. Oui, autrement qu'on n'aime d'habitude. Et une façon de se faire absoudre, lorsqu'il sentait un vague remords remuer au fond de lui...

Jadis, il craignait beaucoup l'approche des femmes; il ne savait pas causer brillamment, ni tenir sa place dans un thé, ou même dans une réunion de cousines. Il trouvait toutes ces personnes trop hardies et trop coquettes, chargées d'une espèce d'opprobre et de malfaisance, que d'ailleurs les saints, les prêtres, les confesseurs ne cessaient de dénoncer. En vacances, au bord de la mer, comment n'être pas gêné par l'impudeur, la joie animale que marquaient la moindre fillette en maillot, la

dame la plus honorée alanguie derrière son ombrelle? On eût dit que le soleil les rendait à leur vraie nature, et qu'elles n'étaient que faites pour pécher, toutes, toutes en somme, les bonnes avec leur voix farouche ou leur grâce pointue, les mères de famille épanouies dans la chair, les jeunes filles, sportives ou flirteuses qui rendaient à leur corps un culte dévot. Jusqu'à Huguette et Jeannette, les pauvres petites; elles cherchaient des caresses comme les jeunes chats; elles raffolaient de leur frère parce que c'était un camarade, un bon garçon, un amuseur, mais parce que c'était un homme enfin...

Et la preuve de cette malédiction qui pesait sur le sexe dangereux, c'est que madame Beaucamp semblait avoir renié tout ce qui lui est propre. Elle menait la vie d'une personne d'œuvres plutôt que d'une mère. Elle ne s'intéressait pas à la cuisine et à la toilette, elle lisait les mêmes livres que son mari, recevait des revues austères, philosophiques; elle était abonnée aux *Études carmélitaines* où Jacques avait jeté les yeux et n'avait pas plus compris qu'à du chinois. Par toutes ses paroles, par tous ses gestes, elle montrait à ses enfants que la vie est une chose terrible, mélancolique, une pénitence à supporter. Elle était bonne par devoir, enjouée avec application.

Si justement elle n'avait point paru une sainte impeccable, il eût rêvé de se confier à elle, de se jeter à ses pieds. Il lui eût exposé son tempérament, sa faiblesse; elle l'eût consolé, encouragé et certainement aurait fait de lui un autre homme, fier de soi; elle aurait tourné ses confusions en orgueil; qui sait si elle ne l'eût pas conduit au séminaire? l'oncle Pierre, celui qui avait été asphyxié, avait bien été un jésuite, et un héros... Mais lui, Jacques, il ne se sentait pas de courage surhumain, ni aucune vocation. A l'idée de causer avec sa mère de ces choses qu'on peut à peine exprimer dans sa conscience, il avait encore des sueurs froides. Un seul regard de madame Beaucamp, de ses yeux gris, où la noblesse de l'âme, la rectitude absolue, n'auraient pu céder qu'au dédain, et c'était fait du repos... Quant au père, un violent, sans cesse préoccupé de hautes affaires, serviteur de la société chrétienne... Il ne pouvait être question d'abaisser son attention sur le cas d'un garçon qui n'avait jamais pu dépasser la classe de seconde et qui n'aurait pu lire un seul livre de la bibliothèque.

Il venait beaucoup de prêtres chez les Beaucamp, et ils restaient parfois à déjeuner : des prêtres d'œuvres, bref des espèces d'hommes politiques, les uns chargés de dossiers, parlant de Dom Sturzo ou de feu l'abbé Lemire, revenant de Bavière ou d'Amérique, maniant des chiffres; les autres, des intellectuels, pleins d'esprit et de moqueries, aussi brillants en conversation que des femmes, et devant qui on rougissait de n'être pas bachelier. Aussi bien cela n'est pas une tare quand, à vingt ans, on est lancé dans les affaires et qu'on a une petite auto à soi; mais quelle figure faire lorsqu'on a dans le monde ni objet de vanité ni vanité sans objet?

Lorsque son fils avait eu quinze ans, M. Beaucamp l'avait engagé à fréquenter un patronage de Charonne où des missionnaires de la Salette évangélisaient et distrayaient les enfants et les apprentis. On y avait besoin de moniteurs pour les jeux et de bons exemples pour la piété et la morale. Jacques venait tous les jeudis et tous les dimanches parmi ce petit peuple qui sentait si fort la crasse et la lustrine. En été, on le promenait sur les pelouses de Vincennes, ou par le train, jusque dans les bois de Limeil où poussent la bruyère et la fougère sur des clairières sablonneuses. On chantait à tue-tête des chœurs puérils, on cueillait des bouquets pour les taudis du dix-neuvième arrondissement. A la mauvaise saison, on faisait de la gymnastique dans la cour du patronage qui ressemblait trop à une cour d'école, avec son portique noir et ses buis ternis par les fumées du quartier, — on organisait des séances dites récréatives dans la salle vitrée qui ressemblait trop à un atelier, et pour cause, c'était le local d'une mégisserie qui avait fait de mauvaises affaires.

L'agréable, c'était de se mêler à de tout petits gosses qui vous marquaient une tendresse bruyante, une gratitude de chiens apprivoisés; mais l'horrible, c'était de se mesurer avec des adolescents de son âge, qui travaillaient déjà, vous appelaient Monsieur, et se cachaient loin de vous pour fumer ou parler argot. Il leur serrait les mains sur le trottoir mais, une fois éloignés, ils prenaient une allure de jeunes poisses et sifflaient des vilains airs en pleine rue. Ils le saluaient avec une humilité ironique ou bien affectaient de le traiter en camarade, avec une grossièreté sournoise, vengeresse. Il n'était pas de

chez eux. Il était le délégué d'un pouvoir lointain, d'une société hostile. Que diraient-ils maintenant, s'ils le rencontraient en casquette, roulé dans un pardessus avachi, en plein Grenelle? ils fraterniseraient avec lui, mais non sans plaisir peut-être. Et ils diraient tout bas : Il n'a pas de veine, ce petit mec-là, ça lui fait les pieds... » Parce que personne ne se console avec le malheur des autres.

Ce serait un malentendu de plus. Car jamais il n'oserait leur expliquer qu'il était venu là tout exprès, encore moins par l'effet de quelles circonstances. De deux choses l'une : ou bien la chose leur paraîtrait toute naturelle, parce qu'ils se moquaient bien de la hiérarchie des classes; ou bien elle leur semblerait une maladresse risible; pis encore, une fantaisie... Ah! quelle humiliation, quelle douleur de n'être jamais compris! Est-ce qu'on ne peut pas se faire naturaliser dans un faubourg lointain comme dans un peuple étranger?...

Les femmes du moins ne s'embarrassent pas de difficultés et de routines. Jeanne ne lui avait jamais demandé à quelle famille au juste il appartenait, si son père était riche, s'il était juif, protestant ou catholique, — elle qui racontait si volontiers toutes ses histoires, ses déceptions, ses malheurs.

Pourtant, c'est avec elle seule qu'il n'était plus timide; c'est auprès d'elle qu'il se sentait courageux. Obscurément il sentait bien qu'elle l'avait rendu homme, ou plutôt qu'elle lui avait permis enfin d'être une âme adulte dans un corps qui l'était depuis longtemps. Avant elle, il était gêné de sa taille, de sa force maladroite, et, bien entendu, de ses sens. Il avait honte de lui-même. Il n'était rien dans la société; il n'avait de devoirs qu'envers des maîtres, des examinateurs, des parents assez semblables à Dieu. A force de refouler des pensées impures, qui sans cesse reparaissaient, à rêver parfois qu'il était presque seul à nourrir des scrupules chrétiens dans un monde où ils étaient morts, il en arrivait à se mépriser — n'était-ce pas une tare, une infirmité, une malédiction qui pesait sur lui? Chez les autres, peut-être que ces désirs étaient innocents; chez lui, ils étaient coupables. Quel miracle il avait donc fallu pour que sa conscience fût en règle avec la loi, malgré ce qu'on nomme le péché?

A ce sujet, il n'avait pas de remords, sinon fugitifs et faciles à dissiper. Il accusait d'abord ces vingt années où on l'avait élevé comme un privilégié, un ennemi du peuple, bien qu'il fût fait pour la vie simple et les sentiments naturels. Dieu lui semblait n'avoir légiféré que pour ces hommes-là, qui trouvent moyen de penser, de parler; ceux-là peuvent devenir des rebelles ou des corrompus, mais non pas les bonnes gens. Il avait observé et jugé la pauvre Jeanne; elle n'avait ombre de perversité; si cette créature-là devait être perdue, qui donc serait sauvé?

Elle ne savait rien, elle n'avait jamais ouvert un catéchisme, elle avait été mariée civilement et ses gosses n'avaient pas été baptisés. Mais elle avait d'instinct le goût de la paix morale, de la fidélité; elle gardait une grande pudeur, comme un attribut de la santé physique. Est-ce cela vraiment qu'on appelait une maîtresse? avec les images de corruption, de débauche ou de frivolité qui s'attachaient à ce mot, et qui faisait ricaner, à la boîte, quand on expliquait Corneille ou Racine... Non, c'était une épouse, l'épouse élue et unique de Jacques Beaucamp. Il se disait : « J'ai six ans de moins qu'elle, mais je ne l'ai pas détournée de ses devoirs; nous nous sommes choisis librement. En vivant comme nous faisons, nous nous engageons devant Dieu. Nous sommes moralement le couple légitime, je fais vœu de ne jamais la quitter et de lui consacrer mon existence. »

Il le lui disait parfois; alors elle l'embrassait avec force, sans répondre, soit parce qu'elle était incapable de penser vraiment à l'avenir, soit qu'elle fût émue, sans y croire, de cette éclatante naïveté. Eh bien! le temps passerait, et la convaincrait; il n'y avait pas un mois qu'ils avaient fait connaissance; pas huit jours qu'ils vivaient ensemble...

Mais tous les jours en quittant la rue Cauchy, le corps moite de l'insomnie et la bouche amère, dans le froid aigri du petit matin qui lui semblait purifier ses yeux lourds, il roulait les mêmes pensées et se répétait le même vœu. Il récitait, avec les lèvres, un *pater* et cinq *ave* où l'obligeait depuis son enfance la Confrérie du Scapulaire dont il faisait partie. Après le petit cimetière, qui prolongeait d'un *ave* cette prière, il longeait des dépôts de démolitions, où de vieux cadres de

portes et de fenêtres, des grilles hors service, des balustres rouillés s'entassaient jusque sur le trottoir. Un laitier déchargeait ses bouteilles, toujours au même coin devant une boutique blanche que déverrouillait à peine une grosse fille rousse et échevelée. Par la rue de Javel, il atteignait la place Félix-Faure; là se dressait une église morne où une grêle sonnette, deux cierges frileux veillaient seuls dans une petite chapelle latérale. Jacques poussait les tambours de cuir et arrachait sa casquette, pour la première et dernière fois de la journée; car on vivait coiffé, dans ce quartier populaire, coiffé chez soi, au restaurant, au cinéma, et on se saluait d'un geste de l'index. Dieu seul le voyait tête nue, et sans respect humain.

A cette heure-là, il y avait quatre ou cinq vieilles femmes sur les chaises, des ménagères en chignon, en fichu tricoté et dont une couvrait d'un mouchoir sa chevelure, la chevelure maudite d'Ève. Le prêtre n'avait pas de servant, et faisait tous les répons, tous les gestes, soupirait bruyamment, car il était asthmatique. Jacques n'avançait jamais jusque dans cet étroit sanctuaire; il restait au bas de la nef, pendant qu'un sacristain balayait de colonne en colonne, dans l'obscurité presque totale : une seule ampoule brillait sous la chaire entre deux piliers.

Il s'agissait alors de se recueillir, ou plutôt de se reprendre en présence du devoir : Jacques était là, seul pécheur, mais seul croyant peut-être, pour se prouver qu'il restait digne de pardon. Il venait expliquer là ce qui ne se pouvait expliquer devant les hommes. Certes, à ce moment-là, Jeanne ne se doutait pas qu'il faisait cette station étrange dans un lieu où nul n'a idée de pénétrer; et pourtant il était question d'elle dans le monologue confus que Jacques prononçait entre un tronc et un bénitier. Un plaidoyer? même pas. Il n'était plus en présence du monde, et il se savait content de soi; mais il pensait que sur terre il y avait des êtres qui le jugeaient mal, le honnissaient, le maudissaient sans doute. Il se disait alors : « Qu'importe? je ne les aime pas, puisqu'ils ne savent pas m'aimer, puisqu'ils ne m'ont jamais compris... »

Mais il imaginait brusquement sa mère au lit, un corps souffrant et une âme inquiète, perdue là-bas, rue Monge, dans un appartement bourgeois, au milieu d'un monde si étranger,

presque inconcevable. Et son père prenant seul son petit déjeuner sous les yeux de la servante mal réveillée, en parcourant son journal, un journal que personne ne lisait à Grenelle. Alors un mouvement de révolte, une rancune concertée naissait en lui, et pourtant il avait les larmes aux yeux; il se sentait plus seul et misérable qu'il ne se l'avouait d'ordinaire, il n'avait presque plus conscience de la liberté qu'il avait conquise; il apprenait dans cette église déserte que ce que l'on conquiert pèse toujours moins que ce qu'on abandonne.

Heureusement, quand il sortait, le réel s'emparait de lui. Rien ne lui prouvait plus que d'autres choses avaient existé pour lui que ces ruelles boueuses, ces bars encombrés, ces hommes en chandail, qui marchaient en roulant des épaules, ces gamins qui galopaient entre les poubelles sonores, cette ville déjà lasse au réveil sous un ciel qu'elle interrogeait sans espoir, bâillant et toussant, et qu'elle insultait : « Cochon de temps! — encore la flotte!... On n'aura pas de printemps, nom de Dieu! » Lui-même il se surprenait à chantonner un refrain qui courait de bouche en bouche et qu'on attrapait comme une contagion. Il lui venait aux lèvres des formules vagues et amères, qui exprimaient seulement le quant-à-soi des malheureux : « Ah! Mince alors!... Qu'est-ce qu'il veut, celui-là!... Faudrait pas charrier... » et comme il était bousculé, roulé, usé déjà par la foule maussade, il avait pris le même air grognon, la même voix de gorge, la même façon de regarder en coin ou de hocher la tête.

Il suivait la rue du Commerce, tournait deux fois à gauche, et se trouvait dans une petite impasse grossièrement pavée. Là se cachait une cour presque campagnarde, entre deux maisonnettes à un étage, noires de suie, coiffées de travers, et qui semblaient oubliées derrière les hauts immeubles et les ateliers d'alentour. Il montait des marches obscures, où déjà son pied ne butait plus; il sentait une odeur de café, et bien qu'il fût en avance, il trouvait Jeanne debout.

Elle lui disait : « Mon tout petit! » et avant de l'embrasser, elle relevait du coude ses cheveux épais, et se mettait à sourire. Pour ce sourire courageux, pour la tendresse de ses yeux qui brillaient franchement sous de gros sourcils, cela valait la peine de vivre.

Elle le déchaussait; elle le dévêtait, disant chaque matin : « Ce que j'ai déjà les mains sales! » Elle lui faisait boire quelque chose de chaud, et elle demandait : « C'est mauvais, hein?... Oh! je sais bien que je ne fais jamais rien de fameux! »

Une horloge de zinc dodinait bruyamment sous un almanach d'épicier; elle marquait déjà sept heures. Dans soixante minutes, Jeanne serait obligée de partir. Alors elle ouvrait la fenêtre sur le matin aigre, tapait des couvertures, refaisait le lit chaud où elle avait dormi en boule, tenant l'oreiller dans ses bras. Pendant ce travail, elle regardait tendrement Jacques qui ne savait rien lui dire, et qui était assis pesamment, comme tous les gens qui reviennent de l'usine.

Elle ne devait reparaître qu'à quatre heures du soir, et lui, il avait le droit de se reposer jusque-là. Ensuite ils se quittaient encore à six heures, et quand elle était là, à dix heures et demie, parfois plus tard, il fallait qu'il songeât à aller prendre sa garde à la brasserie. Huit jours avant, Jeanne avait dit : « A ton âge, le service de nuit, ça use le tempérament. Tu ne pourras pas tenir. » Mais ç'avait été la condition de la liberté. Et quand Rousseau n'aurait plus envie de se faire remplacer, il faudrait encore accepter n'importe quoi.

L'oncle Aimé lui avait envoyé cinq cents francs, qui étaient presque intacts, avec ce mot : « Fais des bêtises, mais pas de sottises ». A ce moment l'oncle Aimé ignorait que son neveu eût quitté la rue Monge; la lettre avait été envoyée à l'École Roze, la veille du jour où Jacques avait quitté cet établissement. Le mandat avait pu être touché facilement dans le quartier même. Mais oserait-on instruire l'oncle Aimé de ce qui avait suivi?

Jusque-là cette vie épuisante et anormale présentait quelques avantages. C'était comme si Jacques eût disparu de Paris; ses anciens camarades ne le rencontraient même pas dans les rues, et personne à l'École d'électricité n'allait s'enquérir; M. Beaucamp père avait été avisé que son fils ne venait plus au cours ni aux travaux pratiques, et cet homme honorable n'avait pas répondu. On était habitué à vivre chacun pour soi, et à laisser les gens courir leur chance; d'autant que les élèves de la boîte venaient d'origines fort diverses, ne formaient pas un milieu; la plupart étaient de familles très modestes, quel-

ques-uns déjà employés ou qu'un embauchage arrachait soudain aux études. Les surveillants étaient en général de vieux officiers retraités, qui ne tenaient qu'au salut dans les couloirs et au respect des consignes : ne pas fumer hors des jardins, ne pas former de monômes en sortant; ne pas se faire attendre à la porte par des fillettes trop effrontées.

Le seul danger eût été de retourner au restaurant Alvignac, car il y venait encore des camarades. Mais surtout à midi, où justement il fallait dormir. Jeanne lui laissait un repas tout prêt à réchauffer dans une marmite en terre émaillée, et des margotins pour allumer un peu de feu. Il n'y avait à la maison ni électricité, ni gaz; simplement un robinet sur le palier, dans une niche suintante où l'on devait approcher une bougie à la main.

Quand elle s'apprêtait à sortir, il tombait de sommeil; elle aurait voulu le border dans son lit, mais il mettait sa gloire a rester debout jusqu'à ce qu'elle eût disparu. Elle enfonçait un chapeau de drap rouge sur sa crinière, elle enfilait un manteau de peluche noire, assez râpé aux manches. Quand il l'embrassait trop hardiment, ses yeux chaviraient, et elle lui serrait les mains en lui froissant les doigts, elle s'arrachait de lui.

Quelquefois ils cédaient l'un à l'autre, même à ce moment-là, mais elle allait d'abord fermer le rideau pour rendre la chambre à l'obscurité nocturne, et jamais elle ne disait alors ces mots de tendresse, ces mots rustiques et maternels dont elle le caressait d'habitude. Elle était facile avec lui, mais sans aucune hardiesse. Elle pensait au fond que, puisque l'homme est ainsi, il faut payer tribut. D'ailleurs, livrée sans déplaisir à cette petite habitude, elle avait imposé à Jacques une prudence constante. Dans le fond de la chambre, un petit lit de fer subsistait : c'est là que couchaient autrefois les enfants, avant d'être en nourrice. En ce temps-là, il y avait aussi le mari, qui à présent, roulait Dieu sait où...

Un mois avant, elle était encore toute triste, et Jacques l'avait bien remarquée, cette serveuse qu'on appelait Madame, et qui haussait les épaules quand on criait trop fort des grivoiseries. Les copains qui déjeunaient chez Alvignac, et qui y

avaient leur rond de serviette, faisaient tout haut des commentaires sur sa mine, sur son teint, sur l'éclat ou la fatigue de ses yeux. Lui, il ne prêtait guère attention à elle; et puis un beau jour il s'aperçut que de la regarder, cela lui causait une douleur indéfinissable, quelque chose comme une étreinte à la poitrine.

Dans les rues, il voyait des femmes qui lui ressemblaient, qu'il était prêt à saluer, mais qui n'étaient pas elle. Lorsqu'il devait retourner, à midi, dans la salle où elle circulait, serrée, moulée dans ses loques blanches, il recevait la même sensation d'angoisse. Il n'avait plus aucun appétit devant elle, plus de salive, plus de souffle; surtout quand elle venait tout près avec ses yeux chauds, le duvet de ses lèvres épaisses; tous les attributs de cette santé dangereuse, de cette béatitude physique que montrent les femmes lui paraissaient moins impudiques que d'ordinaire. Mais leur vue faisait peser sur lui une oppression vraiment intolérable, où entrait une espèce de dégoût pour cette personne de chair, plus charnelle que lui; il vivait dans une torpeur lourde, il sentait que tout son corps était enchaîné, accablé; et qu'il eût fallu un seul geste, un seul acte pour le libérer, lui rendre la légéreté de la vie... Mais c'était une sensation diffuse, une fièvre engourdie, une obsession sans objet précis.

Heureusement, il ne parlait jamais beaucoup, et on ne faisait aucun cas de ses paroles ou de ses silences. Il s'arrangeait pour voir Jeanne le premier en entrant, le dernier en sortant; il avait, pour ainsi dire, appris par cœur, tous les détails qu'il pouvait retenir d'elle; les mots infimes, les inflexions de voix, l'accent limpide et chantant qu'elle prenait parfois, les demi-sourires, les moues, les mouvements d'yeux ou de nuque, sa façon de tenir les mains sur ses larges hanches, de renifler doucement quand elle accusait un peu de fatigue, de lever la tête quand un client l'appelait à voix trop discrète ou trop impérative, ses froncements de sourcils quand elle retenait des noms de plats, ou qu'elle mouillait le crayon piqué dans sa dure poitrine, pour griffonner sur le calepin qui ballait à sa ceinture. Toutes choses que les autres ne voyaient pas, et qu'ils n'auraient su décrire, tandis que lui, qui s'en repaissait, luttait avec énergie, avec désespoir pour en garder le souvenir.

Dès qu'il était seul avec ces images, il était incapable de les fixer, de les rassembler surtout; et cependant elles l'assiégeaient, le séparaient du monde visible. Il aurait voulu de loin se forger une personne à observer, à juger, à aimer ou à détester; il ne pouvait pas. Mais dès qu'elle était revenue sous ses yeux, elle s'imposait de nouveau à lui, non plus comme une femme étrangère, mais comme un être où il résidait déjà, qui lui avait arraché sa propre vie. Aussi ne se demanda-t-il jamais si c'était là de l'amour ou même du désir. Il n'avait en tête aucun romanesque, et d'ailleurs très peu de lectures. Il souffrait comme une bête, et pour le guérir, il fallut que le hasard s'en mêlât.

ANDRÉ THÉRIVE

(*A suivre.*)

FRANCE ET ALLEMAGNE

L'article du baron de Rheinbaben sur les relations franco-allemandes que nous avons publié le 15 juin a soulevé parmi nos lecteurs et dans la presse une vive curiosité. Désireux de mettre en regard de cet exposé des vues allemandes quelques opinions françaises, nous avons demandé à notre collaborateur M. Georges Suarez de bien vouloir questionner diverses personnalités politiques de notre pays. Indépendamment des interviews qu'on trouvera dans cette livraison et dans celle du 15 juillet, on doit faire état d'une lettre de M. André Tardieu à qui nous avions communiqué l'article du baron de Rheinbaben :

« La mémoire de l'auteur le sert mal.

» Il est bien vrai que la maladie, qui m'a immobilisé à la fin d'avril 1932 et m'a interdit d'aller voter le 1er mai, m'avait empêché de rencontrer à Genève, la semaine précédente, mes collègues Stimson, MacDonald, Grandi et Brüning.

» Il est, par contre, complètement inexact que mon absence ait empêché un accord et il n'est pas moins inexact qu'un tel accord eût été soigneusement préparé.

» Au surplus, jamais, ni du côté anglais, ni du côté italien, ni du côté américain, je n'ai été, dans les jours suivants, aucunement sollicité d'accepter des propositions allemandes, que le baron Rheinbaben s'abstient d'ailleurs de préciser.

» Cela revient à dire que MM. Stimson, MacDonald et Grandi ont jugé, moi absent, que les idées exposées par M. Brüning n'étaient susceptibles d'aucune suite. »

ANDRÉ TARDIEU

On appréciera l'importance essentielle de cette rectification. (N. D. L. R.)

M. HENRY BÉRENGER

M. Henry Bérenger, président de la Commission des affaires étrangères du Sénat, est de ces hommes qui ne contraignent pas les événements, qui élèvent la mesure dans la politique à la hauteur d'un art. Son aspect physique annonce tout cela : il est raffiné dans son attitude, étonné et curieux par son regard tout bleu, courtois par son accueil et prudent par son geste. Il sait donner à beaucoup de gens la curiosité de ce qu'il pense par la discrétion de ses manières et la distinction de sa silhouette. Il parle comme il marche, sans faire de bruit. Mais personne n'est surpris des répliques passionnées qui lui échappent. Sa parole est lente, mais son visage pétri d'intelligence ajoute à la phrase ce qui lui manque. Il ne fait pas de gestes, mais son clair regard n'en souligne que mieux sa pensée.

— Que pensez-vous, monsieur le Président, de l'article de M. de Rheinbaben?

— Avec la modération qui est celle de son caractère et la maîtrise qu'il tient de sa clairvoyance, autant que de son expérience, M. le ministre de Rheinbaben a su faire comprendre aux Français quels étaient les objectifs de la politique allemande d'après-guerre.

» Ce n'était certes pas une œuvre facile! Il y a, depuis toujours, entre Français et Allemands une si mauvaise mitoyenneté qu'on se demande parfois s'il sera jamais possible de l'améliorer.

» Le Rhin est un fossé moins profond que la mésintelligence entre la France et l'Allemagne. De quoi est faite cette mésintelligence? Peut-être surtout d'un manque d'intelligence. Peut-être, aussi, de natures physiologiquement et mentalement imperméables l'une à l'autre. Peut-être, enfin, d'un désir trop souvent déçu, parce qu'insuffisamment contrôlé, de se compléter l'une par l'autre sans avoir pris la précaution de se bien connaître l'une l'autre.

— La France et l'Allemagne ne souffrent-elles pas davantage d'un conflit psychologique que des réalités?

— « Avant que nous lier, il nous faut mieux connaître » a dit Molière. C'est ce qui m'a souvent fait dire et écrire qu'entre l'Allemagne et nous, il ne peut être question d'un *rapprochement*, mais d'un *arrangement*.

» Va pour l'arrangement! — répond M. de Rheinbaben. Cet excellent diplomate n'est pas de ces Allemands qui, comme le rédacteur, d'ailleurs bien intentionné, du *Westdeutscher Beobachter* du 5 juin dernier, ont trouvé dans mon propos une certaine absence de « courtoisie ». La vraie courtoisie n'est-elle pas d'abord la sincérité dans les conversations destinées à clore des malentendus? D'ailleurs ce rédacteur conclut, comme M. de Rheinbaben, qu'un « arrangement » sera peut-être plus facile à obtenir qu'un « rapprochement », parce qu'on commencera ainsi par les choses les plus simples et que cette modération créera « l'atmosphère nécessaire au règlement des questions difficiles.

— Reste à savoir sur quoi pourrait se faire un arrangement franco-allemand de cette nature?

— Remarquons d'abord que le Reichsführer Hitler, qui est, comme il l'a lui-même rappelé, « le député de 38 millions d'Allemands », vient de réitérer en leur nom, pour la quatrième fois depuis sa prise de pouvoir, qu'*aucune question territoriale ne se pose plus entre la France et l'Allemagne depuis le plébiscite de la Sarre* et que le Reich n'entend revendiquer la possession ni de l'Alsace ni de la Lorraine, pas plus d'ailleurs que d'aucune autre parcelle de terrain où flotte le drapeau français.

» Voilà donc une question capitale réglée entre la France et l'Allemagne, non seulement par le Traité de Versailles, mais surtout par la déclaration réitérée du chef qualifié de l'Allemagne ainsi que de ses principaux ministres.

— Donc, vous admettez, monsieur le Président, la bonne foi de M. Hitler?

— Je ne suis pas de ceux qui sous-estiment la spontanéité, la bonne foi, la bonne volonté d'une déclaration aussi solennelle. Elle constitue un véritable engagement diplomatique. Je pense même, comme M. Hitler l'a dit, que cet engagement a plus d'autorité que la signature d'un traité subi de plus ou moins bon gré. Et j'estime que la France ne doit pas seule-

ment « prendre acte » d'un geste semblable de l'Allemagne, mais en apprécier favorablement l'initiative conciliatrice.

— Certains veulent absolument opposer *Mein Kampf* à cette attitude pacifique de M. Hitler?

— Il y a eu *Mein Kampf*, en effet. Je le sais mieux que personne, puisque je l'ai dit publiquement moi-même par deux fois, en 1933 et en 1934, à la tribune du Sénat français. Mais, depuis ce temps, l'auteur de *Mein Kampf* a fait savoir à l'univers entier qu'il abandonnait cette partie de son œuvre de jeunesse et qu'il faisait à la France l'offre définitive d'une réconciliation générale.

» Il ne me paraît pas possible de refuser cette offre. Puisqu'elle ne met en cause aucun territoire, aucune frontière, sur quoi donc peut-elle porter?

» Venant après le Discours-programme du Reischsführer Hitler au Reichstag le 21 mai dernier, l'article de M. de Rheinbaben, certainement autorisé, nous l'indique.

» L'Allemagne veut pouvoir disposer d'une force militaire, maritime et aérienne qui soit digne de la grande puissance de 65 millions d'habitants qu'elle reste au cœur de l'Europe. Elle se plaint que la Conférence de Genève l'ait lanternée sur ce point, essentiel pour sa sécurité et pour sa dignité. Elle a réarmé parce qu'elle n'a pu faire autrement. Elle demande que son réarmement soit reconnu et que cette question cesse de faire obstacle à une bonne entente franco-allemande.

— La question étant ainsi posée, comment envisagez-vous la solution?

— Je ne crois pas que personne en France, ni même en Europe, à part l'Allemagne, puisse accepter l'argumentation par laquelle M. de Rheinbaben, après le Reichsführer, essaie de justifier le réarmement unilatéral consécutif au brusque départ de la Société des Nations. J'admets que cette argumentation soit de bonne foi, qu'elle contienne même certains griefs compréhensibles, mais je ne la trouve pas concluante.

» A quoi servent d'ailleurs ces polémiques, après coup? Elles ressortissent à l'histoire plus qu'à l'action. En quoi peuvent-elles aider à l'arrangement désiré? Ce dont l'Europe a besoin, ce n'est pas de récriminations, c'est de collaborations.

» Un fait existe : l'Allemagne a réarmé et l'Europe ne lui a

pas fait la guerre pour l'en empêcher. Encore moins la ferait-elle aujourd'hui. Mieux vaut donc réaliser un arrangement militaire, maritime et aérien qui soit honorable pour chaque puissance et qui permette la collaboration de toutes.

— Sur quoi peut porter cette collaboration?

— Le Reichsführer affirme qu'elle doit porter avant tout sur la paix. Il est en cela d'accord avec tous les gouvernements de la France. Ce qu'il y a de nouveau dans les déclarations de M. Hitler, reprises par M. de Rheinbaben, c'est que pour l'Allemagne la base de la paix est dans l'application du Traité de Locarno, étendu au problème aérien comme aux autres. « Le traité de Locarno, proclame M. Hitler, est le seul traité réciproque de sécurité qui soit clair et vraiment précieux en Europe. » Mais aussitôt le Reichsführer manifeste sa crainte que le Protocole annexé au pacte franco-soviétique n'ait porté atteinte au traité de Locarno. Cette crainte est vaine : l'entente ne sera pas difficile à établir là-dessus entre l'Allemagne et la France.

» La paix, ajoute Hitler, doit être occidentale : « Quiconque élève en Europe le brandon de la guerre ne peut vouloir que le chaos. Quant à nous, nous vivons avec la conviction ferme que notre temps verra *non pas la ruine de l'Occident, mais bien sa résurrection.* Que l'Allemagne puisse apporter à cette grande œuvre une contribution impérissable, c'est là notre fier espoir et notre foi inébranlable. »

» Résurrection de l'Occident! Quel Français ne se féliciterait d'une adhésion comme celle de l'Allemagne à ce qui est le programme d'action historique de la France?

» Cependant, attention! Une pareille résurrection occidentale ne peut être dirigée contre l'Orient européen. Elle doit être faite en concordance avec le monde slave et non à son détriment. La France, et, sans doute aussi, l'Italie et l'Angleterre n'accepteraient pas que l'équilibre danubien, balkanique, oriental fût remis en cause par un arrangement avec l'Allemagne.

— Quelle opinion avez-vous, M. le Président, sur le commentaire de M. de Rheinbaben, concernant les pactes?

— Le Reichsführer et M. de Rheinbaben, fidèles héritier de la tradition bismarckienne, s'élèvent contre les pactes multilatéraux d'assistance mutuelle. Ils y voient des enchevêtre-

ments pernicieux de responsabilités. Sur ce point, la France peut causer, car il s'agit plutôt de procédures que de réalités. Rien de décisif n'est encore signé; rien qui empêche l'Allemagne de tenir sa place dans une conversation efficace.

» De même pour les conventions de non-immixtion réciproque dans les affaires intérieures de chaque État. L'entente doit pouvoir s'établir sur des bases raisonnables, acceptables pour un chacun.

— Si ces arrangements diplomatiques peuvent être faits entre la France et l'Allemagne, pourquoi ne les fait-on pas? Qu'attendent MM. Laval et Hitler pour passer des approches à la rencontre?

— Peut-être attendent-ils quelque chose de plus positif, je veux dire la substance d'une véritable collaboration européenne.

» Elle ne peut cependant porter que sur des simplifications économiques de transports, de production, de consommation, d'échanges commerciaux et industriels, de tarifs douaniers, de contingentements. Les autarchies ont fait leurs preuves d'impuissance et même de malfaisance. Le *Berliner Tageblatt* remarquait l'autre jour avec justesse que l'Europe n'a pas besoin « d'une concurrence effrénée, mais d'une collaboration méthodique ». Il ne s'agit nullement d'affaiblir l'indépendance politique et militaire de chaque État, mais d'associer toutes ces indépendances en un faisceau d'activités qui se conjuguent au lieu de se combattre.

— La France et l'Allemagne sont-elles incapables de se hausser à un pareil effort?

— M. de Rheinbaben ne le pense pas, puisqu'il écrit dans son article : « Les grandes transformations qui s'opèrent sur les autres continents obligent de plus en plus la vieille Europe à s'unir politiquement et à rassembler ses forces pour se relever économiquement... L'Europe et le monde ont certainement et doivent à jamais avoir assez de place pour les deux pays, France et Allemagne... Toute guerre européenne serait fatale aux deux nations, même si elle se déroulait en dehors de leurs frontières. Si les deux peuples sont décidés à maintenir la paix dans toute l'Europe, la paix sera effectivement maintenue dans l'Europe entière. »

» Judicieuses paroles, qui commentent à propos l'appel de paix positive lancé par le Reichsführer à la France et à l'Europe le 21 mai dernier! Il ne saurait s'agir ici de priorité, mais seulement de compréhension. Aussi suis-je autorisé à rappeler les conclusions du toast qu'au nom des « Amis de la France » je portais publiquement au propriétaire du *Times*, M. John Walter, le 26 février dernier : « Ou l'Europe s'unira ou elle déclinera. Elle a déjà trop perdu de son sang et de sa substance dans la dernière guerre pour pouvoir la recommencer aujourd'hui sans menace d'une déchéance définitive. D'autres systèmes de puissances se sont levés sur la planète, en Extrême-Orient ou en Extrême-Occident, auxquels reviendraient fatalement les leviers de commande si l'Europe les laissait choir dans des luttes fratricides achevées en suicide. »

» J'invitais alors à une discipline commune les mouvements du latinisme, du germanisme, du slavisme et même de l'anglo-saxonnisme.

» A cette discipline la France est prête : l'Allemagne l'est-elle?

» Si oui, qu'elles se le disent! Que chacune consolide son indépendance, son économie, son dynamisme! Qu'elles ne recherchent pas une guerre sans issue ni une paix paresseuse, mais *un arrangement qui soit un dynamisme*, acceptable de tous parce que profitable à tous.

M. DE JOUVENEL

M. de Jouvenel tient d'une main les épreuves de l'article de M. de Rheinbaben.

— Pourquoi revient-il sur le passé? C'est sans intérêt.

Nous nous asseyons. M. Henry de Jouvenel, grand journaliste, connaît les nécessités du journalisme. Alerte, le geste ample, avec un sourire narquois au coin des lèvres, il apparaît comme un homme peu pressé, qui ne se disperse pas, et qui consacre sa belle intelligence à maintenir de la suite dans les idées. Il est de ceux qui dominent les opinions sans abandonner les principes. Il traverse les groupes et les milieux sans se confondre jamais. Il loue les uns, critique les autres sans qu'il

soit permis de douter de son impartialité. Il est simple, hardi et original. Il possède l'art des formules, et fait de la politique avec hygiène, c'est-à-dire avec le souci de ne pas ravaler les grands problèmes qui commandent le monde au niveau des ambitions personnelles.

— Tout le monde a commis des fautes, — déclare M. de Jouvenel. — Stresemann a manqué de courage vis-à-vis de son opinion publique et nous, vis-à-vis de la nôtre. Pour ma part, j'ai rencontré une fois M. de Rheinbaben à Genève. Il fut un négociateur loyal et se comporta en bon Allemand. C'était après la signature des accords de Locarno. J'ai le souvenir qu'il avait apporté des propositions auxquelles notre gouvernement n'a pas donné suite, ou plus exactement, il n'y a pas eu de négociation conduite...

— Pourquoi?

— Ah! pourquoi? Parce que, par exemple, M. Stresemann ne donnait pas à notre opinion publique l'impression d'une très grande sincérité. La politique intérieure, dans les deux pays, a déformé toutes les tentatives de paix. Elle a joué un rôle effroyable dans les rapports des peuples. La paix internationale est la principale victime de la politique intérieure.

— Que pensez-vous de l'interprétation que M. de Rheinbaben donne à la politique actuelle de la France?

— Il se trompe sur nos intentions. Il n'y a pas, de notre part, le moindre désir d'encercler l'Allemagne. Même M. Barthou, dont je n'ai jamais approuvé la politique, n'avait pas cette intention, mais je reconnais, par ailleurs, que la note du 17 avril, qui, assure-t-on, lui fut imposée par les efforts conjugués de MM. Herriot et Tardieu, fut une catastrophe. On ne pouvait avec plus de sûreté commettre la seule faute qu'il ne fallait pas commettre.

— Est-ce que l'Allemagne peut déduire de notre politique une volonté d'encerclement?

— Il faut d'abord savoir s'il y a opposition entre l'organisation de la sécurité collective, telle que la France la conçoit, et la thèse de M. Hitler de paix imposée par la volonté franco-allemande. L'Allemagne peut en effet imaginer que la paix collective s'organise contre elle. Nous semblons attendre que toutes les pièces de l'échiquier soient rassemblées ou accor-

dées pour l'inviter à y pénétrer. Tant que l'adhésion allemande n'aura pas été accordée au système général de paix, l'Allemagne sera en droit de croire qu'elle est l'objet de manœuvres d'isolement ou d'encerclement.

— Est-ce que cette méthode d'organisation collective ne présente pas des dangers? Par exemple, les soupçons que l'Allemagne nourrit contre le système, ne sont-ils pas de nature à fausser complètement sa politique?

— La France et l'Angleterre croient à l'efficacité d'une organisation internationale de la paix. L'une et l'autre considèrent qu'un système collectif représente dans la sécurité des peuples, un stade nouveau, un progrès important. Dans une certaine mesure, je m'explique très bien la méfiance de l'Allemagne à l'égard des peuples qui, autour d'elle, participent à des pactes. Mais cette méfiance, si l'on peut dire, est en quelque sorte d'ordre chronologique. Elle ne peut qu'interpréter le fait accompli. Au reste, ce n'est pas la question. Je suis entièrement d'accord avec M. de Rheinbaben quand il écrit que le statut des relations franco-allemandes et l'aménagement des contacts de bon voisinage entre les deux peuples sont une question de *courage*. Il suffirait qu'un président du Conseil veuille cette entente pour qu'elle se fasse. Ça ne s'improvise pas sans doute, mais le vouloir, c'est déjà le réaliser. Chaque retard que l'on apporte à la négociation, la rend plus difficile, plus délicate. Je ne crois pas du tout que la seconde méthode préconisée par M. de Rheinbaben soit la bonne. Il dit « négocier tout de suite où attendre que l'atmosphère soit meilleure! » Il faut négocier tout de suite et ne pas attendre surtout que l'atmosphère devienne meilleure parce qu'il y a autant de chances pour qu'elle devienne pire. Mais il ne faut pas amuser le tapis. Il faut qu'une bonne fois, nous allions au fond des choses...

— C'est-à-dire...

— C'est-à-dire, par exemple, qu'on arrive à résoudre le problème des armements. Nous avons rendu inévitable l'attitude de l'Allemagne par notre refus de négocier avec elle. Le développement des armements terrestres est une sottise pour tous les peuples. La solution était dans l'internationalisation de l'aviation que j'ai proposée en 1928 et qui fut

fragmentairement reprise quatre ans plus tard par les cabinets Laval et Tardieu. Il fallait reconnaître que l'égalité des aviations des grandes puissances européennes était à la base de toute organisation internationale de la sécurité. Je mets en fait que si l'on avait reconnu cette égalité à l'Allemagne — on devait en reconnaître le principe quatre ans plus tard, en 1932 — elle se fût montrée moins exigeante pour ses armements terrestres.

— Nous ne pourrons pas indéfiniment martingaler les délais de séjour à la caserne et les crédits militaires. Que se passera-t-il au bout de tout cela?

— C'est difficile à dire, et surtout ce n'est pas gai. Nous vivons à une époque où l'Europe industrielle crève de la nécessité de renouveler perpétuellement son industrie, de sorte qu'elle ne peut jamais amortir ses frais. Les peuples ne peuvent pas davantage payer les prix des armements que le capitalisme ne peut payer les prix des progrès des armements. C'est pourquoi il ne suffit pas que nous ayons la volonté d'un arrangement. Il faut aussi une méthode, mais il faut la déterminer tout de suite. La négociation directe, certainement oui; le tête à tête, certainement non.

— Quelle distinction faites-vous entre les deux procédés?

— J'avoue que mes souhaits ont l'air d'être contradictoires. Cependant, non. Je veux dire qu'il est impossible d'arriver à une négociation s'il n'y a pas de conversations. Mais si cette conversation est secrète, le rapprochement franco-allemand ne se fera jamais parce que tous les peuples deviendront inquiets. Il faut bien se rendre compte de ceci : l'Europe a deux sujets d'inquiétude également grands : 1° l'inimitié franco-allemande; 2° le rapprochement franco-allemand. Cela tient en grande partie à la manière dont l'Allemagne a présenté le rapprochement franco-allemand. Elle l'a présenté comme un partage d'hégémonie. Nous, Français, nous ne voulons pas d'hégémonie parce que c'est contraire à nos traditions et à nos principes. Nous ne voulons pas plus de notre hégémonie que de celle des autres. Il ne nous plaît pas que l'Angleterre s'assure l'hégémonie de la négociation, ni l'Allemagne, ni la Russie l'hégémonie de la force. Au fond, il y a un sentiment chez nous d'égalitarisme qui se manifestait déjà dans la poli-

tique de Richelieu et dans la notion de l'équilibre européen. Il faut que nous négociions avec l'Allemagne, mais il faut aussi que ces négociations rassurent. Donc, je suis partisan des conversations directes, mais immédiatement portées à la connaissance de la Grande-Bretagne, de l'Italie, de la Russie et des États-Unis.

— Pourtant, l'Angleterre n'a pas de ces attentions délicates envers la France. Elle vient de signer avec l'Allemagne des accords navals, mais elle ne nous a prévenus que lorsque tout a été fini.

— L'Angleterre a tort. Son système est mauvais. Pourquoi parle-t-on toujours du manque de loyauté de l'Angleterre à l'égard des autres peuples? Parce qu'elle donne cette impression non pas par duplicité, mais par absence de logique. La question qui se pose, et dont les Anglais ne semblent pas apprécier l'importance, est celle de savoir si le manque de logique n'est pas, en réalité, un manque de loyauté de l'Angleterre, non pas à l'égard des autres peuples, mais d'elle-même, de son esprit et de son histoire. Elle s'accommode peut-être un peu trop aisément de son absence de logique. Si elle cherchait bien, elle s'apercevrait que c'est à cet état d'esprit qu'elle doit sa réputation d'hypocrisie. En vivant au jour le jour, en disant *oui* ou *non* selon l'événement ou la circonstance, on se soumet à tout, même à la catastrophe. La logique, si elle ne permet pas de diriger les événements, permet de les prévoir et d'en corriger les effets. L'Angleterre, par sa psychologie politique, se met régulièrement dans son tort. Je ne veux pas que la France s'y mette. Nous sommes en liaison avec l'Angleterre, la Russie et l'Italie. Nous ne pouvons pas naturellement inviter tous ces pays à une première conversation. Mais il faut que la négociation s'achève à la Société des Nations.

— En somme, c'est toujours le principe du pacte à quatre.

— Exactement, sauf qu'avec la Russie, nous sommes maintenant cinq au lieu d'être quatre. La Russie ne pouvait pas rester indéfiniment hors du circuit. Elle l'a compris. Pourquoi l'Allemagne ne le comprendrait-elle pas? Elle fait obligatoirement partie de la Société des Nations. Elle n'a, pas plus que la France, le moyen et le droit de se soustraire à la coopération de l'Europe en faveur de la paix.

— Les entretiens que M. Laval a eus, à Varsovie, lors des funérailles de Pilsudski, avec le général Gœring, entrent-ils dans la méthode que vous préconisez?

— Je n'hésite pas à approuver la conversation de M. Laval avec le général Gœring. Mais j'espère qu'elle a été portée à la connaissance des pays intéressés. Sinon, le résultat le plus évident de cette entrevue serait d'inquiéter la Russie et l'Italie. On m'a assuré du reste que, de ces deux côtés, l'inquiétude existait. Il faut faire la paix avec l'Allemagne, mais il ne faut pas, au prix de la paix avec l'Allemagne, compromettre la paix avec les autres peuples!

M. GEORGES SCAPINI

M. Georges Scapini n'est pas seulement un héros de la guerre; il est aussi un exemple dans la paix. La surhumaine volonté dont il a témoigné pour rétablir l'équilibre dans ses moyens physiques, cruellement diminués, pour reconquérir, par le développement de ses facultés spirituelles, la lumière que la guerre lui avait enlevée, est le plus bel exemple de la grandeur morale qu'une âme bien trempée peut tirer de son propre malheur. Peut-être, reconnaîtra-t-on à M. Scapini le droit de parler de l'Allemagne et de la France, de détester la guerre, et d'avoir une opinion sur nos méthodes de paix. Il serait vraiment trop simple que ceux qui n'ont jamais vu l'Allemand dans les tranchées, au bout d'un fusil, s'arrogent le privilège exclusif d'attiser une querelle, qu'ils font, le moment venu, régler par des foules dont ils s'excluent. C'est un peu le spectacle qui nous est offert aujourd'hui, dans la politique et dans la presse.

Il y a des techniciens pour tout. Les anciens combattants et les héros de la guerre ne semblent-ils pas tout désignés pour être les techniciens de la paix? Qui, mieux qu'eux, saurait éviter les horreurs qu'ils ont connues? On sait qu'après M. Jean Goy, M. Scapini a été reçu à Berlin par le chancelier Hitler. L'interview que l'on va lire, est un aperçu fragmentaire des impressions qu'il a rapportées de Berlin et surtout des méditations qu'une longue et précaire paix lui a inspirées :

— M. de Rheinbaben, — me dit M. Scapini, — fait le procès du passé, examine le présent, et envisage l'avenir. Je ne retiendrai de son article que ce qui concerne l'avenir.

— Pourtant, que pensez-vous du « Væ victis! » par lequel il juge l'attitude de la France vis-à-vis de l'Allemagne depuis la guerre?

— Je considère pour ma part la discussion sur ce point comme stérile. Il plaît à l'Allemagne, M. de Rheinbaben traduit ce sentiment, de considérer comme agression injustifiée notamment l'affaire de la Ruhr. Pourquoi en revenir aux considérations d'ordre juridique qui nous autorisaient à prendre des sanctions contre un débiteur défaillant, lequel, manifestement, ne tenait pas à s'acquitter?

» Le Traité de Versailles, quelle qu'ait été par ailleurs l'absurdité de la majeure partie de ses clauses, était d'inspiration très différente de la traditionnelle loi des vainqueurs. Il visait à un but tout autre : il tendait au règlement équitable, sans principe d'enrichissement pour les Alliés. Le système envisagé était celui de la réparation du dommage causé, en quoi il se différenciait essentiellement du Traité de Francfort qui fixait le tribut sans justification à payer par le vaincu et la consécration de la victoire par l'annexion définitive des provinces d'Alsace et de Lorraine.

» Si le traité de Versailles avait été du même esprit que celui de Francfort, l'occupation temporaire de la Rhénanie eût été une annexion pure et simple.

» L'*agression* contre la Ruhr!... vraiment non! Nous ne nous sommes résolus à cet extrême qu'après avoir épuisé sans résultat tous les recours amiables et le procédé est très différent de celui employé en 1871 par l'Allemagne, qui, elle, avait occupé une grande partie de nos territoires pour se garantir le paiement des cinq milliards-or qu'elle réclamait.

» Mais les discussions sur ces divers points du passé, les arguments juridiques ou de fait, ne convaincront ni les uns ni les autres. Quel que soit leur intérêt philosophique ou leur ampleur, ils ne feront pas avancer la solution du problème capital des relations franco-allemandes dans le présent et dans l'avenir.

— Que pensez-vous de la tentative de M. de Rheinbaben

pour justifier juridiquement le réarmement allemand consacré par la décision du chancelier du 16 mars 1935?

— Je ne pense pas que ce soit là un bon terrain de discussion non plus que la controverse puisse et doive mener à une conclusion positive.

» L'argutie juridique ne vaut que pour autant qu'une juridiction est d'une part compétente, d'autre part armée pour dire le droit et sanctionner sa décision. Tel ne paraît pas être le cas si j'en juge sur les faits. Mais le problème reste ce qu'il est. Or, il est plus haut et politique.

» Qu'en mars 1934 des propositions émanant de l'Allemagne aient été transmises à la France par l'intermédiaire de l'Angleterre, cela est indiscutable. Que l'Italie y ait été favorable, cela est indéniable. Que la France, dans sa note du 17 avril, ait repoussé ces propositions, c'est un fait.

» Je considère pour ma part que la note du 17 avril fut une erreur majeure et j'aurais accepté la proposition allemande qui portait à trois cent mille hommes l'effectif maximum de l'armée du Reich. L'important, dans un accord de cette espèce, c'est la conception politique qui l'inspire, plutôt que dans la technique des chiffres avancés par l'une ou l'autre des parties.

— Comment l'appliquez-vous?

— Je vous livre mon raisonnement :

» La solution du problème de la paix, dans l'ordre universel, est le but idéal. Les possibilités humaines examinées à la lumière des faits fixent le cadre plus étroit des réalisations utiles.

» La Société des Nations a tenté le règlement universel; je n'entreprends pas de refaire son historique. L'affaire des armes de Hirtenberg, le conflit sino-japonais, le conflit du Chaco en marquent les étapes. La Société des Nations conserve son indiscutable utilité; mais ses facultés de réalisation sur le plan choisi par elle sont à échéance lointaine et imprécise. L'ordre en Europe occidentale serait déjà une sérieuse garantie donnée à la civilisation quant au maintien de la paix mondiale.

— N'est-il pas lié aux rapports franco-allemands?

— Il est de fait que la nature des rapports franco-allemands commande l'ordre ou le désordre occidental. Le problème a

trois aspects : psychologique, technique (militaire et économique), politique.

» La France d'aujourd'hui ne peut pas, psychologiquement, faire table rase du passé. Ses expériences sont trop récentes et trop cruelles.

» La France pense que la guerre représente « la catastrophe ». Ce sentiment la porte à oser une politique de confiance, cependant que sa mémoire et son histoire la retiennent et lui interdisent de s'engager trop avant dans cette voie. Cet état d'esprit explique bien des mouvements de notre politique qui apparaissent contradictoires ou même hostiles à un grand nombre d'Allemands et pourtant il est essentiel, il est vital de trouver une solution au sein même des données du problème.

» La proposition allemande de mars 1934 paraissait en fournir l'occasion. L'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Italie, liées par un accord de limitation d'armements, cela présentait à mes yeux l'avantage d'être l'amorce d'une unité de vues politiques en Europe occidentale. C'était l'esprit du Pacte à Quatre dont M. de Jouvenel avait parfaitement compris qu'il pouvait être le terrain de réalisations heureuses pour l'Europe.

» L'aspect technique de l'accord n'avait pour moi qu'une importance de second ordre. Il offrait cet avantage indiscutable de débarrasser le problème des rapports franco-allemands de ses impondérables : confiance ou pas confiance.

» En effet, deux hypothèses pouvaient être envisagées :

» 1° L'Allemagne respectait l'obligation qu'elle avait contractée et dans ce cas on m'accordera que l'atmosphère de l'Europe occidentale s'en trouvait considérablement allégée;

» 2° L'Allemagne ne respectait pas l'engagement souscrit, et, dans ce cas, par sa faute, elle eût été en présence d'une unité franco-italo-anglaise à l'occasion d'un accord neuf prévoyant l'éventualité du manquement de l'un des signataires et liant les autres pour des sanctions prévues.

» Il suffit de comparer la situation du présent avec celle qu'aurait créée l'accord de limitation pour apprécier la valeur respective des deux politiques.

— Êtes-vous d'accord avec M. de Rheinbaben quand il soutient que la décision du 10 mars 1935 dérivait directement de la note française du 17 avril 1934?

— Non; je ne suis pas d'accord avec lui.

» Je m'efforce de commenter avec la plus entière bonne foi, sans préjugés, sans parti pris, et en restant strictement objectif.

» Le 3 février 1935, le Gouvernement Flandin, d'accord avec l'Angleterre et l'Italie, faisait une déclaration et publiait un communiqué qui replaçaient, au moins dans l'esprit si ce n'est exactement dans la lettre, la politique française dans la situation où elle se trouvait avant la remise de la note du 17 avril 1935. Les pourparlers s'engagaient immédiatement pour la réunion d'une Conférence à Stresa. L'opinion publique française acceptait dans son ensemble le principe de la parité. Quelques jours avant la tenue de la Conférence de Stresa, le 16 mars, la décision allemande remet tout en question et réveille brutalement la méfiance psychologique française.

» M. de Rheinbaben soutient aujourd'hui que l'Allemagne redoutait un nouveau marchandage sur les chiffres et que l'on n'accordât pas satisfaction au principe de la parité. Il est facile de répondre qu'il suffisait à l'Allemagne de quelques jours de patience pour connaître la valeur de ses appréhensions et que sa position eût été autrement forte si, par aventure, ce qu'elle craignait s'étant réalisé, elle eût pris à ce moment les mesures qu'elle a décrétées le 16 mars.

— Mais, explication pour explication, ne pourrait-on pas soutenir avec plus de vraisemblance que les circonstances de la politique intérieure allemande sur lesquelles la note du 17 avril n'avait pas été sans réagir, avaient déterminé la naissance de facteurs différents de ceux qui avaient permis la proposition allemande de 1934?

— Sans doute, et le Gouvernement allemand, à ce moment, a pu craindre que les participants à la Conférence de Stresa ne le missent en présence de ses propositions de mars 1934 qui ne cadraient plus avec l'évolution de sa politique intérieure et pour échapper à cette éventualité il lui fallait mettre le monde en face d'un chiffre d'effectifs différent de celui avancé en mars 1934.

» Il ne semble pas utile d'approfondir la discussion sur ce point, non plus que sur les autres d'ailleurs, qui tendent à établir des responsabilités. Je répète que le procès du passé

offre peut-être un intérêt historique, mais que le présent et l'avenir sont d'une étude infiniment plus utile.

— Estimez-vous que les déclarations de M. de Rheinbaben sur le pacifisme de son pays répondent à la réalité?

— M. de Rheinbaben conclut en effet que son pays a un besoin urgent d'une paix stable. Il affirme que la France et l'Allemagne peuvent la garantir; il affirme que l'Europe, pour vivre, devant l'évolution extérieure du monde, est dans la nécessité de mettre ses forces en commun, qu'elles soient politiques ou bien économiques. Cela est vrai.

» J'ajoute encore que la caractéristique essentielle de l'évolution économique moderne, c'est qu'après avoir été, pendant tout le XIXe siècle, sur une position offensive de conquête des marchés, l'Europe se trouve depuis la guerre mondiale dans une position économique défensive; elle est vulnérable sur bien des points.

— Et l'avenir? Comment vous apparaît-il après tant d'erreurs commises?

— M. de Rheinbaben tente de dégager les grandes lignes des possibilités futures. Il se réfère au discours du chancelier et résume les propositions qu'il divise en quatre groupes :

1° Armements;

2° Système des pactes collectifs;

3° Société des Nations;

4° Révision pacifique.

» Sans analyser le détail de ces conceptions, je reconnais volontiers que la majorité d'entre elles constitue au moins des terrains de négociations et qu'il serait absurde de les repousser en bloc.

» Je confesse n'attacher que peu de prix aux interdictions de bombardement ou autres méthodes d'humanisation de la guerre selon les vues de la Croix-Rouge genevoise. Je crois que, la guerre étant la négation de toutes lois humaines, il est inopérant de légiférer sur elle.

» Les discussions sur les effectifs, le nombre et le calibre des canons m'apparaissent comme sans issue et, dans tous les problèmes de limitation, le facteur potentiel de guerre dominera tous les autres et il est inappréciable.

» Un accord technique me semble inefficace s'il n'est que

strictement technique. Il offre le seul avantage, — et qui n'est pas négligeable, — de gêner le développement de la course aux armements par l'introduction d'un contrôle.

» Ce qui est intéressant, c'est la conception politique qui présiderait à l'accord. Les chiffres sont pour moi, je l'avoue, presque secondaires, ainsi que je l'ai exposé dans la seconde partie de ce commentaire, traitant de la note du 17 avril.

» Un accord de cette nature revivifierait la conception occidentale du Pacte à Quatre. Cette première étape franchie, rien n'interdirait d'intégrer l'accord dans le cadre plus vaste de la Société des Nations.

» Je crois le pacte de limitation à quatre puissances essentiel et conditionnant la détente des relations franco-allemandes; pour le surplus, le problème de fond restera, en ce qui concerne l'Allemagne, de nourrir 65 millions d'habitants; il est insoluble dans la conjoncture européenne actuelle; il n'en serait plus de même après la conclusion d'un pacte de limitation et la question vitale de la réorganisation économique de l'Europe pourrait alors être discutée utilement.

» Je ne pense pas qu'il y ait en Europe de solution locale à la crise économique qui constitue le fond du mal. Le problème sera résolu globalement et sous un angle européen, ou bien chaque nation se condamnera à l'asphyxie individuellement.

» Il me semble que cette situation nouvelle doit être vue avec des yeux neufs. Sans méconnaître les enseignements de l'Histoire, je crois qu'il serait dangereux et stérile de se laisser uniquement hypnotiser par eux.

» En un mot, il ne faut pas refuser la conversation, ni perdre de vue que la Paix ne se fait pas qu'avec ses amis, mais aussi avec ses ennemis. »

GEORGES SUAREZ

LE CARDINAL DE RICHELIEU ET LA SORBONNE

Le mot de « Sorbonne » s'applique au XVIIe siècle à plusieurs institutions assez distinctes que l'on a toujours plus ou moins confondues sous ce vocable : d'abord un collège, avec ses boursiers, analogue à la cinquantaine d'autres collèges que compte en ce temps l'Université de Paris; il a été fondé sous Saint Louis par Robert de Sorbon qui a voulu qu'on y enseignât la théologie; le jour où l'Université se développant, sa Faculté de théologie a cherché un gîte, elle s'est tout naturellement installée dans le collège de Robert de Sorbon où l'on s'occupait du même ordre d'études et on l'a appelée aussi « la Sorbonne ». Robert de Sorbon avait eu l'idée d'une sorte de « Société des amis » de son collège en groupant dans une association dite « la maison et société de Sorbonne » des bacheliers et docteurs en théologie qui en sortaient et cette association, qui avait une constitution, des assemblées, et a pris part de façon active, souvent tumultueuse, aux grandes controverses religieuses des siècles, en même temps que la Faculté et à côté d'elle, on l'a aussi appelée « la Sorbonne ». Nous verrons dans un instant un quatrième groupement portant le même nom. Un jour où, au Parlement de Paris, au XVIIe siècle, un avocat nommé Dumas prenait la qualité de « docteur de la maison et société de Sorbonne », le Premier Président de Harlay le relevait vertement en lui disant « Monsieur, la Cour ne connaît point de docteur de la maison

de Sorbonne : la Sorbonne n'est qu'un collège dont le principal est un boursier. Dites, docteur en théologie de la Faculté de Paris et boursier de Sorbonne ».

LA VIEILLE SORBONNE AVANT RICHELIEU

Lorsque Richelieu vient faire ses études à Paris, les bâtiments de la Sorbonne sont encore les vieilles constructions du Moyen Age. Robert de Sorbon, chanoine de Notre-Dame, chapelain et confesseur de Louis IX, a obtenu vers 1251 du saint roi une maison sise rue actuelle de la Sorbonne qu'en ce temps on appelle irrévérencieusement « la rue Coupe gueule ». Le Roi l'a autorisé à fermer cette rue aux deux bouts par deux portes, et Robert de Sorbon a élevé ses constructions du côté est de la rue sur les terrains que lui a donnés le Roi ou qu'il a achetés. La rue a pris alors son nom de rue de la Sorbonne.

D'après les anciens plans, nous pouvons reconstituer la disposition des lieux dans cette ancienne Sorbonne telle qu'elle est encore au début du règne de Louis XIII.

Sur la rue se trouve un long bâtiment noirâtre, vétuste, qui a une porte cochère en plein cintre, donnant accès à une cour intérieure rectangulaire. A gauche de cette porte, sous la voûte, en entrant, est une salle de réception pour les hôtes éminents : on l'appelle la « salle grise ». Au delà est le parloir, à l'intersection du bâtiment et de l'aile qui revient en équerre au nord dans la cour, la cuisine; aux étages de ce bâtiment sur la rue sont 36 logements où habitent des docteurs de la Société de Sorbonne.

L'aile, en équerre, au nord contient au rez-de-chaussée le réfectoire, aux étages supérieurs les salles d'enseignement, « les écoles intérieures ».

Le bâtiment de l'autre côté de la cour, parallèle à celui de la rue, présente, à gauche, joignant l'aile du nord, la grande salle des actes de la Sorbonne, l'*aula major*, qui tient toute la hauteur de l'édifice, vaste pièce rectangulaire qu'on appelle aussi la « salle des disputes ». C'est là que se réunissent les assemblées et se soutiennent les thèses. A la suite de l'*aula*

major, vers le midi, est la petite salle des actes, l'*aula minor*. Cette *aula minor* est la salle des délibérations intérieures; puis vient la sacristie et, à l'étage au-dessus, la bibliothèque, cette bibliothèque, déjà célèbre au XIVe siècle, dont on disait même qu'elle était la plus belle de France!

Vers le midi, la cour intérieure de la Sorbonne est bornée par la chapelle qui traverse la cour et a son entrée directement sur la rue. Les anciennes gravures permettent de constater que cette chapelle, qui n'a qu'une nef, avec un comble aigu surmonté de la fine flèche d'un petit clocher, est du XIIIe siècle. Une porte à arc en tiers-point y donne accès au-dessus de laquelle sont deux fenêtres également à arcs en tiers-point que couronne, dans le mur du pignon, un oculus. Deux petites tourelles flanquent cette façade qui n'est pas sans élégance.

Puis, enfin, vers le midi encore, adossés à la chapelle dont nous parlons et allant jusqu'à la rue des Poirées qui se dirige vers la rue Saint-Jacques perpendiculairement au collège Louis-le-Grand, donc sur l'emplacement de l'église actuelle de la Sorbonne, sont un jardin et un autre collège dit de Calvi qui va jouer un rôle dans les constructions de Richelieu. C'est Robert de Sorbon qui l'a aussi fondé, ce collège, pour des écoles élémentaires, l'envahissement de sa maison par la Faculté de théologie lui imposant l'obligation de trouver ailleurs d'autres locaux.

Car c'est dès le XIIIe siècle que les maîtres de la Faculté de théologie de l'Université de Paris se sont installés dans les bâtiments de Robert de Sorbon. Ils occupaient également le collège de Navarre. On aurait pu les appeler aussi « la Navarre », on les a d'ailleurs appelés « les navarristes »; mais l'expression de « Messieurs de Sorbonne » a prévalu.

On sait la réputation fameuse qu'a eue à travers les siècles cette illustre Faculté de théologie de la Sorbonne, « l'unique académie du christianisme », disait un contemporain de Louis XIII, « où se rendent, écrivait un docteur du même temps, par chaque année, de tous les endroits du royaume et des provinces étrangères, un concours merveilleux et une affluence extrême des jeunes hommes parmi lesquels il s'en trouve un grand nombre de très haute condition pour venir puiser dans

la pureté de cette source les instructions chrétiennes et solides qui peuvent les rendre capables des plus grandes charges et des disputes les plus relevées de l'Église et de l'État ».

Sous Henri IV et Louis XIII six professeurs enseignent à plus de 400 étudiants, nous dit un personnage qui a joué un rôle important en ce temps, E. Richer. Rappelons, afin de nous rendre compte de ce qui va se produire avec Richelieu, que le premier grade que l'étudiant peut « impétrer » est celui de bachelier. Il l'obtient après deux épreuves chacune de quatre heures, devant quatre docteurs; puis, après, vient une thèse dite *tentative* devant dix juges qui votent dans une boîte. Richelieu, comme évêque de Luçon, aura une dispense des deux premières épreuves et ne fera que la *tentative*, avec, pour sujet de thèse, ce titre piquant : *quis erit similis mihi?* — « Qui sera semblable à moi? »

Après le baccalauréat, la licence, qui exige deux ans de préparation. Puis il y a trois actes à subir : le grand ordinaire, le petit ordinaire, la sorbonnique; ensuite trois autres : la vespérie, l'aulique, la résompte, et l'on est docteur! La sorbonnique est la plus grave : elle dure douze ou quatorze heures, dit du Boulay. Elle se passe dans l'*aula major* avec solennité. Le candidat porte une robe rouge et se met devant une petite table surélevée où il soutient sa thèse en présence d'un public imposant s'il appartient lui-même à une illustre famille. Richelieu, au lieu de la robe rouge, portera son rochet et son camail. De 1600 à 1618, la Sorbonne a reçu une moyenne de 34 à 35 licenciés par an et on comptera, en 1682, 753 docteurs de Sorbonne vivants.

Ceux de ces docteurs qui habitent Paris et ne sont pas des réguliers, c'est-à-dire des moines ou des religieux, mais des chanoines, grands maîtres de collège, bénéficiers de tous genres, forment une sorte de compagnie qui s'assemble tous les mois afin de discuter des affaires de leur corporation et de surveiller surtout la pureté des doctrines, c'est le quatrième groupement dont nous parlions plus haut. Ainsi que l'a dit Ch. Thurot, cette assemblée est « comme une académie à côté de la Faculté ». La Faculté, elle — (qui a un syndic, syndic qui, à la longue, sert de pouvoir exécutif à l'assemblée en question des docteurs, lui propose des mesures à discuter,

assure l'application des décisions) — se mêle naturellement à la réunion et l'ensemble forme « la Sorbonne », cet aréopage redoutable qui compte les théologiens les plus savants, les plus rigoureux. On les appelle tous « Messieurs de la Sorbonne ». Ils représentent à peu près le tiers de l'ensemble des docteurs sortis de la Faculté de Paris et ils tiennent à demeurer en dehors de l'Université. Qualifiés par le pape Urbain VIII dans une lettre à son nonce Bolognetti du 1er avril 1634 de *non solo capo dell' Universita di Parigi, ma, in un certo modo, oracolo di tutta la Francia,* ils tranchent sur les idées nouvelles, jugent, condamnent, en vertu d'antiques usages confirmés par des édits royaux. Dans son imposante *Collectio judiciorum de novis erroribus,* publiée en trois volumes en 1736, le savant docteur Duplessis d'Argentré a relevé que, du moyen âge au XVIIIe siècle, la Sorbonne a prononcé un millier de condamnations! Grave et terrible autorité! Un témoin, auteur d'un *Journal historique des assemblées de Sorbonne,* écrira, d'ailleurs, pour donner une idée de ce que sont les réunions agitées de ce tribunal : « Rien n'est plus libre que ces assemblées : on fait ce qu'on veut, on se promène, on change de place, on cause, on rit, on s'injurie, on se bat à la façon des polissons de basse classe! » Plus philosophiquement Casaubon visitant un jour l'*aula major* et entendant le guide annoncer : « Oui, Messieurs, voilà une salle où il y a quatre cents ans qu'on dispute! » demandera avec curiosité : « Ah! Et qu'a-t-on décidé?... »

Parmi ces docteurs figurent, bien entendu, ceux qui font partie de la « Maison et Société de Sorbonne », constituées par Robert de Sorbon. Celui-ci a créé deux classes dans cette société : les hôtes et les sociétaires, *hospites* et *socii.* Les hôtes sont les étudiants qui préparent les examens : une fois reçus, ils s'en vont. Les sociétaires, eux, sont des docteurs, voire même de simples bacheliers, tous égaux, du reste. Un étudiant qui a été reçu de « l'hospitalité » de la Sorbonne, peut ne pas être admis à la Société entre autres si ses opinions théologiques inquiètent le moins du monde ses confrères.

Trente-six de ces docteurs, avons-nous dit, sont logés à la Sorbonne, privilège rare, précieux avantage qu'on obtient difficilement! La Maison de Sorbonne a à sa tête un « prieur », élu pour un an au 1er janvier, et un « senieur », sorte de

doyen d'âge plus stable. Ce « senieur », aidé d'un conseil, conduit, préside la table au réfectoire, dit le *Benedicite*. Le prieur, lui, préside les assemblées, écrit au nom de la Société, signe pour elle. On dit : « le prieur de ces Messieurs » et les actes notariés portent : « Messieurs les prieur, docteurs et bacheliers de la Maison et Société de Sorbonne. » Enfin en dehors et au-dessus du prieur, du senieur et de tous les docteurs se trouve un personnage auquel on donne le titre de « proviseur » et qui est considéré comme un protecteur lointain et puissant, susceptible d'aider, en cas de besoin, la Société, d'apaiser les conflits, d'intervenir pour les affaires graves. Ce terme de « proviseur », pris dans le sens latin de « pourvoir, avoir soin, veiller à la sûreté », est une expression adoptée depuis longtemps dans l'Université de Paris pour désigner le premier supérieur de ce genre de quelque collège ou société. Il ne s'est pas généralisé. Il y a un proviseur à la Sorbonne, un au collège d'Harcourt, un autre à celui de Navarre. C'est pour la Sorbonne que cette expression a eu quelque fortune. Richelieu, on le sait, va être nommé proviseur de Sorbonne.

Le nombre des sociétaires de la Maison de Sorbonne — 140 au xve siècle, 170 environ au xviiie — paraît osciller entre ces deux chiffres. Leurs assemblées réunies au son de la cloche se tiennent dans la sacristie. Le prieur assisté de quatre anciens met en délibération les propositions. Le senieur donne son avis le premier et la majorité décide.

Pour les trente-six qui sont logés, Robert de Sorbon a fixé un règlement qui dure toujours sous Louis XIII. Chacun de ces privilégiés a sa chambre, son mobilier, ses effets numérotés. Il reçoit qui il veut. Il ne peut avoir plus de deux domestiques personnels et encore ceux-ci ne doivent-ils pas porter de livrée. Les avantages de la maison sont appréciables : on a à sa disposition l'église, le jardin, une bibliothèque, un salon chauffé l'hiver, des domestiques communs. Les repas se prennent dans le réfectoire où l'on se rend au son de la cloche. On peut inviter un ami, mais on paie son écot.

Toutes ces indications étaient utiles afin d'expliquer, utilisant des documents nouveaux, ce qui va se passer entre Richelieu et la Sorbonne.

RICHELIEU A LA SORBONNE

Amené à Paris vers sa dixième année par son oncle Amador de la Porte pour y faire ses études, le futur cardinal a été mis au collège de Navarre dont ses oncles et son père ont jadis suivi les cours. Il n'est pas question pour lui encore de l'état ecclésiastique; il est élevé en gentilhomme. De là il ira à l'académie de Pluvinel. Mais lorsque la décision de son frère Alphonse de se faire chartreux laisse vacant l'évêché de Luçon et que c'est à lui que doit revenir le siège (il a dix-sept ans) il se met à l'étude de la théologie, se rend à la Sorbonne, travaille en vue des grades. Avant qu'il les ait, en 1606, il se trouve nommé évêque de Luçon, Henri IV ayant demandé pour lui une faveur spéciale à Rome, car il n'a pas l'âge canonique. Alors il sollicite de la Faculté de théologie la dispense du temps requis pour avoir ses grades : on la lui accorde. Nous avons dit qu'il n'a soutenu que la thèse dite *tentative* pour être bachelier. En 1607 il court à Rome se faire sacrer évêque. Lorsqu'il passera la *sorbonnique*, il sera autorisé, nous l'avons dit aussi, à se mettre en camail et en rochet au lieu de porter la robe rouge des autres candidats. Le voilà docteur!

Il se prend de goût pour la Sorbonne! Cette même année 1607, il demande à « la maison et société » de le recevoir comme hôte et sociétaire, *hospes et socius*. La Société l'accueille avec empressement, à cause, dit-elle, de son caractère épiscopal, *habita ratione ejus dignitatis episcopalis*. De joie, Richelieu fondera une chaire royale nouvelle dans l'illustre maison. Le temps passe. En 1622 le cardinal de Retz proviseur étant mort, Richelieu décide de tenter d'avoir sa succession. Quel prestige et quel titre eu égard à la célébrité du corps dont il deviendrait en quelque sorte le chef! Mais il y a des compétiteurs. Richelieu, par son frère le chartreux Dom Alphonse, obtient qu'un docteur de Sorbonne, M. Scarron, mette en avant sa candidature, la prône ardemment et travaille à la faire triompher. M. Scarron lui écrit le 1er septembre 1622 que ses efforts aboutissent : « Le bon Dom Alphonse, votre frère, lui dit-il, vous témoignera de quel pied j'ai marché dans l'affaire, laquelle, Dieu merci, réussit selon votre désir et

contentement... Je n'ai pas voulu que vous sussiez par autre que par moi les discours et jugements faits favorablement pour vous et parmi nous, en nos chambres et entre les gens d'honneur... Vos amis et vos serviteurs présagent et espèrent que cette charge de proviseur sera encore en votre personne possédée par un troisième cardinal, successeurs l'un de l'autre. » Malgré des concurrents assez dangereux qui intriguent et se multiplient, au point, nous dit Scipion Dupleix, que l'un d'eux a offert à la Sorbonne 10 000 écus s'il était élu, Richelieu qui n'est pas à Paris — il se trouve à Pougues avec Marie de Médicis, — est tout de même nommé par l'assemblée, proviseur de Sorbonne le 29 août, à la majorité des voix. Suivant l'usage, le 2 septembre, une seconde assemblée composée des « députés et plus illustres personnages tant de l'Église de Paris que de l'Université » est convoquée pour approuver ou non cette nomination. Un orateur désigné par la Sorbonne explique les raisons qui ont motivé le choix de Richelieu : « Sa rare vertu et sa piété », dit-il, « son zèle envers l'Église et la foi catholique, son obéissance envers le Saint-Siège apostolique, ses conseils toujours portés au service du Roi et bien de son Estat » et l'assemblée approuve l'élection.

Le 4 septembre le « senieur » de la Sorbonne, M. de Moguenant, écrit à Richelieu pour lui annoncer la nouvelle. Il le supplie d'accepter sa nomination. Il lui rappelle qu'il a bien voulu « leur faire l'honneur » de « s'enrôler » dans leur société, qu'il leur a toujours témoigné « amitié et bonne affection », entre autres, en fondant chez eux une chaire royale, « de votre pure bienveillance et franche volonté, sans en être sollicité de personne ». Qu'il continue donc à leur manifester « cette bonne volonté » en agréant, — au lieu de rester « leur confrère très honorable que vous avez été jusqu'à présent », — de devenir « directement notre bon père, notre puissant patron et sage proviseur, ce que nous désirons ardemment et de quoi nous vous supplions très humblement, poussé à ce, comme nous croyons, du seul mouvement du Saint Esprit ». Le « senieur », qui sans doute ignore ou feint d'ignorer le rôle de M. Scarron, ajoute : « Tous, d'un commun accord, sans être requis de personne, et vous absent, eu égard seulement à vos mérites et au bien de notre maison, nous vous avons choisi

et élu notre proviseur, patron et père en notre assemblée du 29 août... Vous seriez seul, monsieur, qui blâmeriez notre élection si vous ne l'agreyez. »

Coïncidence curieuse : c'est le lendemain de la date de cette lettre, 5 septembre, à Rome, que Richelieu, après de longues années d'attente, est enfin nommé cardinal. Il ne l'apprendra que quelques jours après, dans une auberge de la Pacaudière, près de Roanne, sur la route de Lyon. Un de ses ennemis assure qu'il tenait à si haut prix son élection de proviseur de la Sorbonne « qu'il aurait témoigné en avoir reçu plus de joie que de celle de sa promotion au cardinalat! » Aubery prétend que Richelieu a répété cette affirmation à la Sorbonne.

Richelieu répond au « senieur », de Moulins, le 16 septembre par une belle lettre en latin comme il sait en écrire. Il accepte volontiers, dit-il, sa nomination, *libens suscipio.* Il attribue à Dieu l'insigne honneur que lui fait une maison si célèbre dans l'Église catholique et le monde chrétien. Il était loin d'y penser, affirme-t-il; et il termine : « *Valete patres ornatissimi!* »

Nommé proviseur et prenant son rôle très au sérieux, il va s'appliquer à rendre à la Sorbonne tous les services qu'elle est en droit d'attendre de lui. Il y a des professeurs royaux de théologie au collège de Cambrai : il les fait transférer à la Sorbonne afin d'augmenter le corps enseignant de celle-ci. La Faculté se trouve mêlée à des querelles retentissantes relatives aux questions brûlantes du temps, par exemple celle de la suprématie du pape sur le roi de France : ce sont les affaires de Ed. Richer, ancien syndic de la Faculté de théologie, Sanctarel, Garasse, Testefort. La Sorbonne, ferme soutien des idées gallicanes, fulmine contre les thèses des adversaires qu'elle appelle « des propositions hérétiques, erronées, scandaleuses, téméraires, à cause des passages de l'Écriture Sainte mal cités, corrompus ». Le nonce, indigné, s'adresse à Richelieu afin qu'il intervienne pour arrêter cette tempête, encore plus scandaleuse, et où joue un rôle important certain docteur trop ardent nommé M. Filesac, que le représentant du pape sait être l'ami du cardinal. « Est-ce ainsi, écrit le nonce à Richelieu, qu'on prétend donner le coup mortel au Saint-Siège dans un temps où le proviseur de la Sorbonne est un cardinal de Richelieu? Et c'est un M. Filesac, ouvertement connu pour

la créature de sa seigneurie illustrissime, qui a le front de s'en faire le promoteur sans crainte de nuire à la réputation du cardinal? » Il voudrait que Richelieu fît taire la Sorbonne. Mais Richelieu ne peut pas obtenir un pareil résultat en présence de l'excitation extrême des esprits. Il essaie, pour l'affaire Richer, de convoquer les partisans de celui-ci et de leur faire signer des déclarations sauvant les apparences; il ne réussit pas. En 1629 il finira par avoir une sorte de rétractation de l'ancien syndic de la Faculté. Tâche ingrate! Les colères, les violences des luttes sont trop irrémissibles! Il y renonce, laissant au Parlement et au roi le soin de faire cesser la querelle. Ce n'est pas de ce côté qu'il pourra trouver à illustrer son provisorat dans l'histoire de la séculaire maison. Il faut s'y prendre autrement. C'est alors qu'il conçoit l'idée de reconstruire la vieille Sorbonne sur un plan magnifique et à la place des bâtiments délabrés de Robert de Sorbon d'élever un monument superbe, digne d'elle et de lui!

LA RECONSTRUCTION DE LA SORBONNE

De façon générale, Richelieu a toujours été attentif à encourager de ses deniers le développement de l'enseignement ecclésiastique dans le royaume. Il n'a ménagé son appui à aucun des personnages du temps qui ont attaché leur nom à la création et à la multiplication, par exemple, des séminaires. Il a donné à saint Vincent de Paul pour sa maison des Bons Enfants, à Bourdoise, de l'Oratoire, pour celles de saint Magloire, de Rouen, de Toulouse; à Jean Eudes pour son établissement de Caen; à M. Olier. Que ne devait-il faire pour la Sorbonne où l'enseignement théologique qui y était donné se trouvait être presque exclusif, puisqu'il n'était pas encore organisé suffisamment dans les séminaires au point que Vincent de Paul projetait de supprimer chez lui la chaire de scolastique sous prétexte qu'il était plus aisé d'en suivre les cours à la Sorbonne ou à Navarre!

La reconstruction de la Sorbonne était d'ailleurs une nécessité. L'édifice, vieux et minable, n'était qu'une ruine. Insuffisant pour le nombre que l'on voulait voir croître des étudiants,

mal entretenu, par économie et insuffisance de ressources, il offrait un ensemble lépreux et caduc.

C'est dans les premiers mois de 1626 que Richelieu fit connaître à « ces Messieurs » son projet de reconstruire leur maison. Par une belle lettre datée du 22 juin de cette même année, ces Messieurs s'empressèrent de le remercier profondément de sa libérale pensée : « Monseigneur, lui disaient-ils, nous ne vous pouvons représenter la réjouissance et l'aplaudissement universel de toute votre Sorbonne voyant le dessein du bâtiment que vous prétendez faire en faveur d'icelle. Si quelqu'un s'est étonné de la beauté d'icelui et d'une si brave structure vraiment royale, s'attachant à la simplicité de nos ancêtres, il lui est répondu qu'il ne faut pas avoir égard à la satisfaction du philosophe qui se contente de peu de libéralités d'Alexandre pour le tirer de la nécessité, mais qu'il faut considérer que la magnificence d'Alexandre doit être digne de lui et correspondre à la grandeur de son courage. Cet ouvrage, Monseigneur, est digne de vous auquel non seulement les Français et les étrangers, pour le présent, mais aussi toute la postérité y puissent recognoistre le bonheur et la faveur singulière que cette maison a reçue du ciel, de vous avoir pour proviseur, patron et singulier bienfaiteur, en un mot, second fondateur... » En réalité, comme on peut le soupçonner à travers les lignes légèrement embarrassées et même à double sens de cette lettre, la première impression qu'éprouvaient ces Messieurs devant le projet qu'on leur présentait n'était pas précisément très favorable. Ils n'apercevaient dans cette idée que le souci de leur proviseur de chercher sa propre gloire par des constructions à grand effet plutôt que leur intérêt véritable. Au milieu assurément des destructions nécessaires et des travaux inévitablement très longs qu'il faudrait endurer, ils allaient être troublés dans leurs habitudes paisibles. On allait déranger leur existence régulière. Un factum qui sera imprimé plus tard expliquera clairement leurs alarmes. « Les prieur, docteurs et bacheliers de cette maison, y sera-t-il dit, se seroient contentés des précieuses ruines qui n'estoient pas moins des vestiges d'une simplicité chrétienne que d'une antiquité vénérable... Leur église ancienne, située au milieu de leur maison, leur estoit un lieu très commode pour la célébration des saints

mystères et pour la révérence du divin service. Si le soin de leur santé les obligeait de prendre l'air pour se rafraîchir après le travail, ils se fussent contentés du petit jardin qui estoit dans leur enclos! »

Surtout ce qui les inquiétait, c'était que leurs revenus, médiocres, ne seraient pas à la hauteur des grands édifices qu'on voulait leur offrir : ils ne pourraient les entretenir qu'en prenant sur la part, déjà trop minime, qui revenait à chacun d'eux, individuellement, et leur situation respective se trouverait ainsi fatalement menacée.

Les revenus de la Sorbonne, en effet, ne s'élevaient, sous le règne de Louis XIII, d'après un chiffre de 1633, qu'à 63 000 livres. Ils étaient surtout constitués par le produit de loyer de maisons qu'à travers les âges on avait données à ces Messieurs autour de leur demeure; rue des Maçons, de la Sorbonne, des Cordeliers, des Poirées, du cloître Saint-Benoît, sans parler d'immeubles rue Saint-Jacques. Il y avait, en plus, d'après un inventaire de 1610, des cens et rentes ailleurs, sur des bois, vignes, chasses, puis des fondations d'obits. Au moment de la Révolution, en 1792, les revenus ne seront montés qu'à 78 000 livres. Or ces Messieurs estimaient ces revenus insuffisants. Ils se jugeaient « pauvres ». Leurs adversaires, dans des libelles, leur demanderont en ricanant comment on peut être pauvre quand on a « presque six rues entières de maisons qui sont les meilleures et les mieux bâties qu'il y ait dans Paris ». Mais en fait ces maisons étaient vieilles; il avait fallu en reconstruire quelques-unes. La Sorbonne en avait eu six rue Saint-Jacques, en face du collège Louis-le-Grand et rue des Poirées qui rapportaient 2 320 livres. Elle avait été obligée de les démolir pour en bâtir à la place trois qui rapportaient sans doute 3 210 livres : l'Image Sainte-Ursule, l'Image Saint-Louis, l'Image Notre-Dame : seulement il avait fallu emprunter pour les refaire. De même, rue des Maçons, elle avait quatre immeubles loués 3 350 livres, à la place desquels elle avait édifié huit maisons qui donnaient 4 500 livres, toujours avec des emprunts.

Alors, devant les vastes projets de Richelieu, les savants docteurs émus gémissaient. Tels, comme le prieur, M. du Val, rappelant que dans des actes du moyen âge on trouvait appliquée

à la Sorbonne l'expression de *congregatio pauperum*, constatait qu'on ne pourrait plus, après la construction du palais envisagé, parler de « cette pauvre Sorbonne »! D'autres, ouvertement, blâmaient. Cette reconstruction, disaient-ils, « répugnait à l'humilité sincère et tout à fait évangélique aussi bien qu'à la doctrine dont ils faisaient profession ». A propos de circonstances particulières ils expliquaient, en insistant, les dangers de misère que courait la Sorbonne. D'ici vingt ans, disaient-ils, il faudrait encore rebâtir d'autres maisons. Leurs prédécesseurs avaient eu la mauvaise idée, au lieu de faire les frais de certaines réfections de ces demeures, d'en donner le soin à des locataires, en leur laissant pour la peine, l'immeuble à vie. Ces reconstructions faites trop économiquement, sans conscience, sans soin, ne tenaient plus : il y avait lieu de les reprendre. Et incidemment on répétait au cardinal que les bâtiments immenses qu'il allait élever « seraient à grand entretien, ce qui augmenterait encore la crainte de la compagnie de tomber à l'avenir dans la pauvreté... La compagnie s'était conservée un grand temps en sa pureté jusqu'ici et quoique sa maison fût vieille et demeurât caduque, elle avait toujours conservé sa vigueur et sa vertu dans sa caducité et dans la vieillesse de ses bâtiments ». Qu'on la laissât telle qu'elle était!

Richelieu, tout de même un peu touché de ces observations, aurait eu un instant la pensée, d'après Scipion Dupleix, d'accroître alors les revenus de la Sorbonne. Mais, résultat des divergences fatales d'opinions toujours contradictoires dans une assemblée humaine et de la rigueur des principes plus forte que tout chez des doctrinaires convaincus, il en aurait été dissuadé « par l'avis même de quelques-uns des mieux sensés docteurs de Sorbonne qui lui auraient fait comprendre que leur honnête pauvreté était plus utile à la conservation de leur maison que l'opulence et les richesses ». Le cardinal se bornera, ironiquement peut-être, à fonder à la Sorbonne une nouvelle chaire pour la controverse. Il ne s'arrêtait pas davantage aux protestations des ennemis antigallicans de la Sorbonne, voire même d'un certain cardinal romain, qui déclaraient « être marris qu'un tel bâtiment fût affecté à des schismatiques! »

Néanmoins, afin de tenir compte des plaintes exprimées et surtout de ne point trop troubler les habitudes de ses confrères, Richelieu, qui avait choisi pour architecte Jacques Lemercier, lui avait recommandé de faire un plan, de belle ordonnance, certes, mais qui reproduirait le plus possible la disposition générale des lieux antérieurs, de manière à ne pas changer la vie des docteurs. Il y aurait donc sur la rue de la Sorbonne un grand bâtiment avec une porte cintrée. En entrant par cette porte, se trouverait à gauche le parloir, puis la cuisine; dans les étages supérieurs du même bâtiment, sur la rue, serait exactement le même nombre de logements pour les sociétaires, trente-six; dans l'aile de la cour, à gauche, le réfectoire au rez-de-chaussée, les salles de cours au-dessus; dans le bâtiment du fond parallèle à celui de la rue, l'*aula major*, à gauche; à la suite, entre deux escaliers, l'*aula minor*, puis la sacristie et au-dessus la bibliothèque. Pour l'église seule, Richelieu donnerait pleine liberté à Lemercier. Cette église devrait fermer au midi la cour de la Sorbonne agrandie, allant plus loin que l'ancienne chapelle, de manière à notablement accroître la cour intérieure. L'architecte, ici, pourrait concevoir grand. On ne lui reprocherait pas d'avoir vu trop magnifiquement pour « le temple du Seigneur ». Ces Messieurs de Sorbonne avaient un jardin : il faudrait le leur reconstituer de l'autre côté de l'église projetée : on achèterait à cet effet les terrains nécessaires.

Tous les plans étaient prêts dans les premiers mois de 1626. La lettre de remerciement des docteurs du 22 juin que nous avons donnée plus haut peut faire supposer qu'on les leur avait même soumis sans doute à ce moment. Alors surgirent de nouvelles réclamations!

L'exécution du plan entraînait la démolition des anciens bâtiments de la Sorbonne, y compris celui de la vieille nef du XIIIe siècle que nos docteurs ne voyaient pas disparaître sans mélancolie. Seulement l'édification de la nouvelle église si vaste, débordant au midi, allait atteindre la rue des Poirées en bordure de laquelle elle se trouverait et occasionner dès lors le rasement du collège de Calvi. Grave affaire! « Son collège d'humanités! » La Sorbonne en était toute troublée! Elle envoya une délégation à Richelieu. Il était nécessaire, expliqua-

t-on au cardinal, qu'il remplaçât, au moins ailleurs, ce collège qui ne trouvait pas sa place dans la nouvelle Sorbonne Richelieu finira par consentir. Il décidera d'acheter dans le voisinage de la Sorbonne des maisons sur l'emplacement desquelles serait édifié ce nouveau collège qu'on réclamait et qui porterait même le nom de « Collège de Richelieu ». L'estimation de ces maisons à acquérir allait donner un total de 700 000 livres. Mais, à sa mort, Richelieu n'avait encore rien réalisé. Il mentionnera cette opération à exécuter dans son testament au milieu de ses autres volontés.

Il fallait, en attendant, procéder à l'acquisition des immeubles et des jardins nécessaires pour exécuter le plan de Lemercier, y compris, au delà de la rue des Poirées, le clos qu'il y avait lieu d'aménager pour les promenades et les divertissements de ces Messieurs. On se mit à l'œuvre. Nous avons le détail des opérations. Seize maisons ou parties de jardins étaient à acquérir rues des Poirées, Saint-Jacques, des Cordiers, des Maçons. On devait acheter entre autres les bâtiments d'un vieux collège dit le collège des Dix-huit, au delà de la rue des Poirées. Puis Richelieu décida de commencer la construction.

LES BATIMENTS DES DOCTEURS ET DE LA SALLE DES DISPUTES

Le 30 juillet 1626, il passait marché avec l'entrepreneur Jean Autissier, « juré du Roi ès œuvres de maçonnerie ». Ce marché, publié par O. Gréard dans son livre *Nos adieux à la vieille Sorbonne*, était signé devant Me Guerreau, notaire, par M. Pierre de Sainctot représentant le cardinal. Il y était dit que « M. le cardinal ayant reconnu les périls imminents, vieillesse et caducité qui menaçaient de ruine l'ancien collège de Sorbonne et désirant libéralement pourvoir à une œuvre si nécessaire au public, voulait, à cet effet, faire construire et édifier à neuf ledit collège pour n'en laisser déchoir la mémoire ». Et le document décrivait le bâtiment que « le dit Autissier » aurait à construire à savoir : 6 grands corps de logis, chacun de 15 toises de long sur 22 pieds de large, à 3 étages carrés : entre ces 6 corps, 2 pavillons de 4 étages; la « grande salle des disputes », l'*aula major*, toujours au coin nord-est de la cour, devant présenter 15 toises de long sur

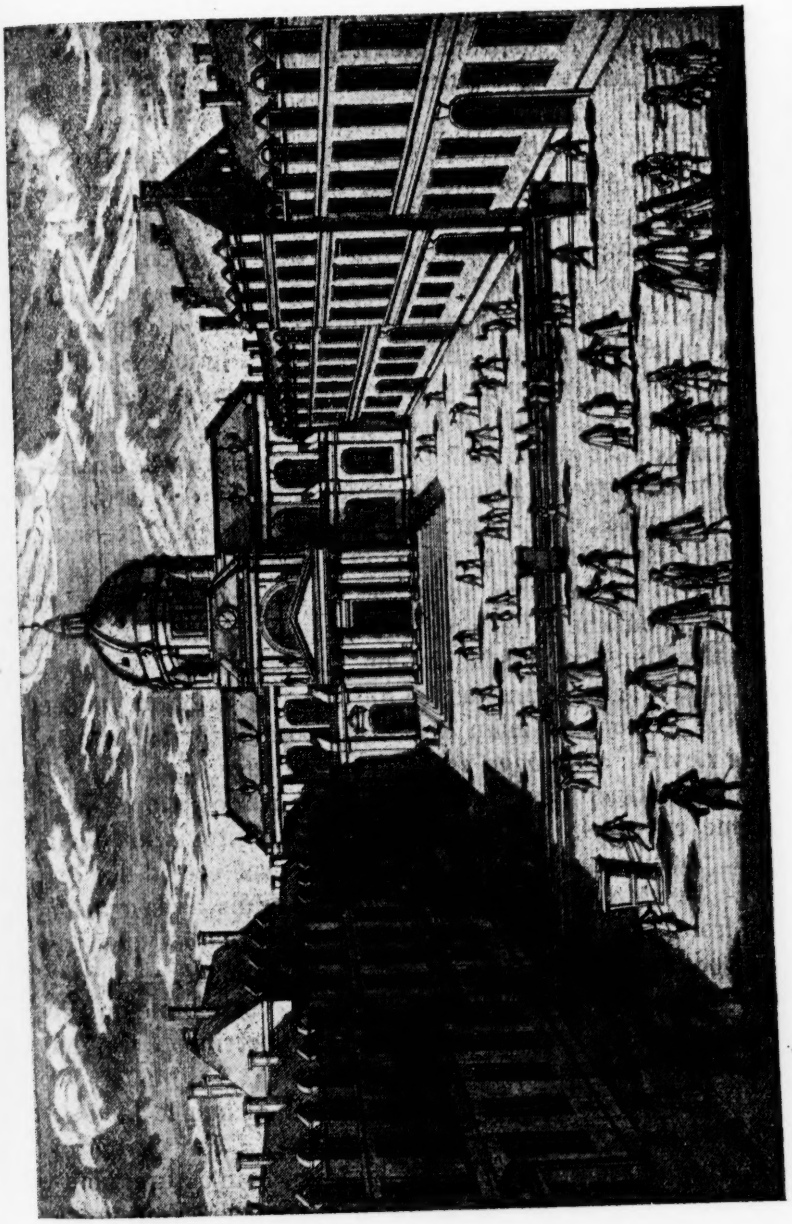
20 de large; la « librairie », la bibliothèque, se trouverait à la place où elle était dans l'ancienne construction; il y aurait 8 escaliers, 2 puits, une fosse commune. L'église n'était encore qu'indiquée. « A l'effet de quoi, achevait le document, le dit Autissier sera tenu de faire démolir et abattre de fond en comble le vieux bâtiment. » Le prix de la construction était fixé au chiffre de 12 livres la toise.

La résistance qu'avaient manifestée au début Messieurs de Sorbonne a-t-elle pris au dernier moment une allure agressive? On le croirait s'il est vrai, ce que dit un adversaire de Richelieu, que le cardinal aurait été obligé de faire commencer les démolitions de nuit, secrètement, sous la surveillance d'un de ses confidents, M. d'Étampes de Valençay, évêque de Chartres, afin d'éviter des incidents fâcheux.

Il était prévu que la construction coûterait 2 millions de livres. Bien qu'Aubery assure que Richelieu va suivre cette construction « avec passion », en fait, les travaux, faute d'argent, ne marcheront la première année qu'avec lenteur. En 1626 le cardinal ne paraît pas avoir donné, par son domestique Desbournais, à Sainctot qui paie, plus de 12 000 livres. Pour 1627 Malherbe parle de 100 000 écus, 300 000 livres que Richelieu consacrerait à la Sorbonne. Le 18 mars M. de Harlay de Champvallon, archevêque de Rouen, vient en effet avec quelque solennité poser la première pierre de la « grande salle des disputes » en présence du prieur, M. Samuel Martineau, de 19 sociétaires et d'un public nombreux. Il a demandé cette faveur à Richelieu qui se trouve à ce moment au siège de La Rochelle. Mais hélas! les circonstances ne se prêtent pas, à cette heure, aux dépenses qui ne sont pas indispensables. Le siège de la Rochelle absorbe tous les fonds dont le Roi et son ministre peuvent disposer. A Sainctot, qui réclame, Richelieu répond, enfin, le 6 décembre en lui envoyant péniblement une assignation de 100 000 livres : « J'ai bien des dépenses sur les bras, lui dit-il, j'ai autant d'envie de continuer sans intermission à édifier cette maison de la Sorbonne comme à contribuer si peu que je pourrai pour ruiner les fortifications de la Rochelle. »

Néanmoins peu à peu l'œuvre sort de terre, s'élève. A mesure qu'ils la voient ces Messieurs sentent s'atténuer en eux les

mauvaises dispositions dont ils avaient fait preuve au début. Ils se surprennent même à suivre avec intérêt les constructions. Ils écrivent à Richelieu le 30 juin 1628, sous la signature du prieur Lemaître et du senieur Filesac à propos de ce qu'ils appellent maintenant « ce dessein incomparable » qui « prend naissance » : « Le progrès de cet édifice si heureusement avancé fait voir aux yeux de Paris, voire de toute la France, que votre saint et généreux projet s'effectue aussi magnifiquement que la grandeur de votre courage, non pareil avec notre condition, pouvoit le requérir. L'on voit, pour ce présent, la plus belle et signalée partie de ce bâtiment parfaite et accomplie de tout point, de laquelle le seul aspect invite tous les jours le peuple de Paris de le venir considérer avec grande affluence et cette importunité nous est très agréable. Nous y voyons des étrangers de diverses nations et religions contempler avec admiration cette structure. Ils en auront encore plus de sujet venant aux sorbonniques lesquelles nous espérons commencer le premier vendredi du mois de juillet prochain dans notre grande salle. » Ainsi c'est en juillet 1628 que l'*aula major* dont nous avons la représentation figurée sur une curieuse gravure ancienne, est déjà assez avancée pour qu'on puisse l'utiliser et y procéder aux exercices académiques. L'humeur de nos Messieurs devant la belle ordonnance du nouveau bâtiment et le succès qu'il obtient auprès des foules est même à ce point adoucie que, dans la même lettre du 30 juin 1628, ils annoncent à Richelieu qu'ils ont « donné l'ordre, avec le consentement général de toute notre maison de Sorbonne, disent-ils, de rendre à ceste Saint-Rémy prochaine, le collège de Calvi entièrement libre, à la disposition des maçons, lequel, d'ailleurs, ne peut longuement subsister, étant ruineux pour la plus grande partie. » Les voilà donc convertis sur le sujet de la démolition du collège qui leur était si cher! Mieux même, devenus de plus en plus accommodants, ils suggèrent au cardinal : « Il y a un collège voisin beaucoup plus spacieux et commode que celui de Calvi où l'on peut transférer l'exercice et les escoliers. » Ils concluent : « Nous serions grandement à blasmer si nous refusions à contribuer à vostre très utile et très magnifique dessein et empêcher l'entier accomplissement et perfection de cet ouvrage tenu de tous pour l'une des plus



COUR INTÉRIEURE DE LA SORBONNE.
(Constructions du cardinal de Richelieu.)

remarquables raretés qui se trouvent pour le jour d'hui dans Paris, voire dans toute la France! » Et définitivement gagnés, même très fiers, ne songeant plus à la « pauvreté » menaçante, qu'ils craignaient tant naguère, ils ne tarissent pas maintenant d'éloges; leurs dithyrambes se multiplient. « Monseigneur, écrivent-ils à Richelieu le 7 juillet, nous sommes tellement ravis de voir votre Sorbonne que nos mains ne se peuvent garder de vous écrire... nous prions Dieu que le soin que vous prenez d'achever ce bon œuvre soit si heureusement favorisé de sa protection que vous le voyez accompli en vos jours, afin que la postérité bénisse à jamais votre mémoire et vous loue d'avoir su choisir le plus éminent et le plus innocent collège de toute la chrétienté pour y graver le monument éternel des bienfaits que vous conférez à l'Église. »

Nous avons dit qu'en 1627 a été posée par Harlay de Champvallon, archevêque de Rouen, la première pierre de la grande salle des disputes, c'est-à-dire du bâtiment de la cour intérieure vers l'est. En 1629 on fait les fondations, cette fois, de la construction en bordure de la rue de la Sorbonne et qu'on appelle « le bâtiment des docteurs », là où sont les trente-six logements. Dans ces fondations on met une médaille représentant une vieille femme assise qui tient de sa main gauche une bible et dont la main droite est posée « sur le temps », avec la devise : *sorte bona senescebam*; au revers est une inscription en latin qui exprime la gratitude des sociétaires de la Sorbonne envers le cardinal de Richelieu, proviseur de la maison, pour avoir reconstruit, amplifié, orné cet édifice qui tombait de vétusté. Les ennemis antigallicans de la maison prétendront dans un pamphlet, le *Catholicon françois*, que tous ces sorbonniques, de leurs mains profanes et sacrilèges, auront tôt fait d'arracher à la vieille femme assise cette bible qu'elle tient, pour mettre à la place l'alcoran, la doctrine de Calvin, de Luther « et de leurs camarades »!...

Le 26 août 1629, Marillac écrivant à Richelieu le met au courant de l'état des travaux : ils avancent. « J'ai visité, lui écrit-il, vos ouvrages de Sorbonne, lesquels, je m'assure, Monseigneur, vous donneront un grand contentement. Vous trouverez la première cour entièrement achevée, l'ouvrage très bien fait, l'ordre et la symétrie bien observés, la grande salle

des disputes et la bibliothèque merveilleusement belles, les lambris fort bien faits et bien taillés et tout fort gai et agréable! C'est un très bel ouvrage et un digne monument de mémoire perpétuelle! »

L'ÉGLISE DE LA SORBONNE

Il y a lieu maintenant de songer à l'église. Le 9 octobre 1629, le nonce Bagni nous apprend dans une de ses lettres que Richelieu, une fois édifiés les bâtiments de la grande salle des disputes et des habitations des docteurs, a décidé de procéder à la reconstruction enfin de cette église. Il veut, ajoute le nonce, y être enterré. Le cardinal a calculé qu'il lui en coûterait 200 000 écus d'or! Il traite avec l'entrepreneur Thiriot pour 270 000 livres et les travaux commencent, toujours sous la direction de Lemercier. Ils se poursuivent en 1630. A partir d'avril, le cardinal fait verser 6 000 livres par mois aux ouvriers. Il y aura dépensé cette année-là 52 000 livres. Le 2 avril 1631, on lui écrit : « M. Lemercier travaille en Sorbonne ». Qu'arrive-t-il ensuite? Il semble que les travaux se soient arrêtés, que les entrepreneurs aient abandonné leurs chantiers. Est-ce faute d'argent? Le 3 novembre 1634 Richelieu passe un nouveau marché : « Devis de la maçonnerie, couverture, plomberie, fer, serrurerie, charpenterie, vitrerie de l'Église qu'il convient faire pour Mgr l'Éminentissime cardinal de Richelieu ensuite des bâtiments qu'il fait faire en Sorbonne. » Puis, de nouveau, les travaux s'arrêtent! Le janséniste Godefroy Hermant nous donne dans ses *Mémoires* une explication de cet arrêt. Il raconte que Richelieu, ayant eu l'occasion de recommander aux docteurs un de ses protégés, Henry de La Mothe Houdancourt, et exprimé le désir qu'il fût classé le premier à la licence, ces Messieurs ne tenant pas compte de cette recommandation, ont donné la place convoitée au futur cardinal de Retz, d'où colère de Richelieu qui, pour la peine, aurait ordonné de cesser les travaux. Cette raison paraît bien futile! il vaut mieux croire au manque d'argent.

Pourtant ce manque d'argent n'est pas tel que le cardinal n'ait l'idée de créer devant la façade de l'église qu'il construit

une vaste place, la future place de la Sorbonne, destinée à dégager la vue de l'édifice. Et il se met à acheter les maisons et les terrains nécessaires qui lui permettront l'exécution de ce projet. Les détenteurs de ces lots sont le collège des Trésoriers, les Quinze-Vingts, le collège d'Harcourt, d'autres. Il traite avec tous.

Cependant les travaux reprennent. Lemercier les pousse avec activité. En septembre 1640 une lettre de l'évêque de Chartres, M. d'Étampes de Valençay, à Richelieu, du 10, nous informe de l'état à cette date de la construction : « C'est merveille, écrit l'évêque, de voir cet ouvrage. » La nef est couverte de sa voûte et on met la plomberie. Le chœur est également voûté. Le dôme qui s'élève est déjà à 18 pieds au-dessus de la corniche et « les deux côtés du dôme sont couverts ». La place devant l'église se dessine : elle élance et agrandit singulièrement la façade qui sans cela « n'eût pas paru de la moitié de ce qu'elle paroist maintenant ». L'évêque de Chartres continue en rendant compte des achats qu'il traite de maisons de la rue de la Sorbonne en vue du collège que Richelieu pense toujours bâtir afin de remplacer celui de Calvi : discussions avec les propriétaires, conditions des achats, difficultés. Nouvelle lettre de lui le 17 septembre sur la suite de ces discussions. C'est Lemercier qui conseille et guide M. d'Étampes. Entre temps, celui-ci donne des renseignements sur l'aménagement que poursuit Lemercier de la bibliothèque de la Sorbonne dans le bâtiment qui rejoint l'*aula major* à l'église. « M. Mercier, écrit M. d'Étampes, est résolu de faire des merveilles. Je vous envoie le plan de la dite bibliothèque. » Le 26 septembre M. d'Étampes revient sur les tractations avec les propriétaires de la place future de la Sorbonne : ils sont de 25 à 30. On est convenu de recourir à des experts « pour faire les prisées ». Le 3 octobre il parle du jardin de ces Messieurs qu'on prépare le long de l'église au midi.

L'affaire de la place de la Sorbonne et du collège de Richelieu durera longtemps. D'après une lettre de Hemeri à Richelieu du 12 mars 1642, ce n'est qu'à cette date que l'estimation de toutes les maisons qu'il faut démolir à cet effet est terminée, en raison de « la résistance de quelques particuliers proprié-

taires ». Le total de la dépense atteint 219 800 livres. Alors on démolit. Richelieu écrit à des Noyers le 22 septembre de cette même année : « Je suis très aise que vous fassiez abattre les maisons qui empêchent la vue de la chapelle de la Sorbonne. »

Mais à peine hélas! quelques semaines plus tard, le cardinal meurt, en quatre jours, de pleurésie purulente, sans avoir vu la fin du grand œuvre qu'il a entrepris!...

Par son testament il a exprimé la volonté d'être enterré dans cette église qu'il avait voulu certainement plus magnifique et monumentale que ne l'eût comporté l'établissement auquel elle était destinée. Par son testament aussi il a demandé qu'on achevât l'édifice tout entier de la Sorbonne. Il entendait que, durant trois années, son héritière universelle, la duchesse d'Aiguillon, sa nièce, gardât la disposition des deux tiers de ses revenus afin de payer ses dettes, d'abord, et ensuite d'achever ses projets, c'est-à-dire, avait-il indiqué expressément « l'église de la Sorbonne de Paris, ornements et ameublements d'icelle, ma sépulture, que je veux estre faite en la dite église suivant le dessein qui en sera arrêté par ma nièce la duchesse d'Aiguillon et M. des Noyers; le collège de Sorbonne (le collège Richelieu), suivant le dessein que j'en ai arrêté avec M. des Noyers et le sieur Mercier architecte; l'achat des places nécessaires tant pour l'édification du dit collège que pour le jardin de la Sorbonne, suivant les prisées et estimations qui en ont esté faites. »

Le collège de Richelieu, dont il s'agit, ne sera pas construit. La sépulture du cardinal dans l'église de la Sorbonne devra attendre que l'édifice soit prêt à le recevoir. Provisoirement, on décidera, au moins, de déposer dans le sol de l'église « les entrailles » du défunt placées dans une caisse de plomb mise dans une autre caisse de bois et le tout sera transporté le 10 décembre 1642, de nuit, à la Sorbonne, en carrosse, sous la conduite de M. Lescot, évêque nommé de Chartres, et d'autres ecclésiastiques aumôniers du cardinal, pour être déposé dans une cave aménagée derrière l'emplacement du maître-autel.

LA LIQUIDATION APRÈS RICHELIEU DES TRAVAUX DE LA SORBONNE

Le cardinal disparu, qu'allait-il advenir de ses constructions? Allaient-elles être continuées et achevées et par qui? Une délégation de ces Messieurs, inquiets, se rendit auprès des exécuteurs testamentaires afin de s'informer. On les renvoya à la duchesse d'Aiguillon. Celle-ci reçut froidement la délégation qui lui rappela ce qu'avaient été les volontés du cardinal : achever les bâtiments de la Sorbonne et de son église, construire un nouveau collège à la place de celui de Calvi. Les *Regesta priorum Sorbonae* qui consignent cette démarche ajoutent que madame d'Aiguillon se borna à répondre qu'elle n'avait pas l'intention de donner satisfaction à toutes ces demandes. Les travaux avaient été arrêtés dès le lendemain de la mort du cardinal. Quelques mois après, de nouvelles démarches étaient tentées par les docteurs auprès de madame d'Aiguillon : elles n'obtenaient pas plus de succès.

C'est que madame d'Aiguillon était aux prises avec la liquidation, terriblement difficile, de la succession de son oncle. On avait additionné les dettes : on avait trouvé un total de 6 498 917 livres. Rien que pour la Sorbonne il y avait un arriéré, ou des engagements pris, de 1 345 091 livres, gages d'ouvriers, acquisitions de maisons ou de terrains; nous avons le détail : bâtiment et église, 650 000 livres, maisons achetées, 87 000, ouvriers de tous états à régler, 24 196, puis 243 895 livres, etc.

Ces Messieurs étaient très tourmentés. En 1644, ayant à recevoir la bibliothèque de Richelieu qui leur était donnée avec celle de son intendant Le Masle, prieur des Roches, ils décidaient d'aménager eux-mêmes, à leurs frais, les locaux nécessaires pour recevoir cette libéralité, sur les plans de Lemercier. La salle principale, ornée de deux cheminées « de grand style » se faisant face, surmontées des portraits de Richelieu et de Le Masle, aurait une belle voûte peinte par Sanson Letellier, « maître peintre », et on y verrait des nuages, des petits enfants tenant des cartels sur lesquels il y aurait des inscriptions; au-dessus de la corniche l'attique présenterait

des colorations variées, de tons gris, bleu, blanc, avec des filets jaunes. Le tout devait être payé, le 25 octobre 1647, 899 livres.

Mais pour le reste? Devant les résistances qu'on leur opposait, ces Messieurs, à la longue, se décidèrent, la mort dans l'âme, à recourir à la voie judiciaire et à poursuivre devant le Parlement l'exécution du testament de Richelieu! Intimidée, madame d'Aiguillon consentit alors à une transaction qui fut signée le 28 mai 1646 et homologuée par le Parlement. Aux termes de cette transaction, passée devant notaire, la duchesse promettait à la Sorbonne, « sise paroisse Saint-Benoît », d'achever l'église, avec son pavé de marbre, ses vitres, de la munir de tables, retables, tableaux d'autels, chaires de chœur, clôtures de chapelles; de meubler la sacristie : armoires, argenterie, linges, ornements; d'achever la grande place « à présent vague et vide », devant la façade de l'église, en telle sorte « que le portail de la dite église soit au point milieu de la place qui doit estre faite au-devant d'icelle église »; de terminer le jardin de ces Messieurs rue des Poirées et rue des Cordiers. Elle s'engageait en outre à payer les travaux qu'on lui indiquait supplémentairement à faire tels que : réparations de défectuosités constatées aux bâtiments de la Sorbonne déjà construits; achèvement des puits, citernes, escaliers; réfection du perron et du pavage de la partie haute de la grande cour intérieure, en démolissant ce qui restait de l'ancienne chapelle de Robert de Sorbon du XIIIe siècle, en partie encore debout, et enlèvement des décombres; construction des murs de clôture sur la rue Saint-Jacques et de ceux du jardin en terrasse de ces Messieurs rue des Poirées; plantation du jardin; édification du collège de Richelieu, qu'on attendait avec impatience, « suivant le dessein du dit défunt seigneur cardinal, dressé par le dit Mercier architecte du Roi ». Madame d'Aiguillon verserait 225 000 livres, dont 25 000 comptant, le reste de six mois en six mois à dater du 1er janvier 1647. De son côté la duchesse se réservait, pour elle, de faire élever dans l'église le tombeau de son oncle « sur le dessin et avec l'étendue qu'elle jugerait à propos » et pour la famille du cardinal, les du Pont de Courlay, les Brézé et leurs descendants, le droit d'être enterrés dans la même église « en la cave qui a esté bâtie sous la chapelle Saint-Joseph ». La Sorbonne célébre-

rait annuellement « un service complet et solennel au jour de son décès » pour le repos de l'âme du cardinal. Moyennant quoi les héritiers de Richelieu seraient quittes de toutes les obligations imposées par le testament du ministre.

La transaction ne fut pas exécutée. Tout au plus madame d'Aiguillon envoya-t-elle, pour le dessus des autels de l'église, des tableaux dont les nudités, paraît-il, offusquèrent à ce point ces Messieurs qu'ils invitèrent la donatrice à les faire corriger ou à les reprendre. Alors les poursuites judiciaires commencèrent. Six arrêts interlocutoires furent rendus en 1651, 1652, 1653, 1654, prescrivant les « visitations et estimations » des ouvrages restant à faire. Cinq procès-verbaux d'exécution de ces arrêts intervinrent. Finalement, une nouvelle transaction fut décidée, non plus avec la duchesse d'Aiguillon, mais avec son neveu le duc de Richelieu, devenu majeur en 1659 et qui avait pris la direction de ses affaires. Une sentence arbitrale accordant des délais fut rendue le 22 septembre de cette année 1659. Puis les débats reprirent encore, il y eut de nouveaux arrêts. En 1651 le Parlement avait désigné un expert architecte, Pierre Lebrun, pour fixer ce qui restait à exécuter. Merveille des lenteurs de la procédure en ce temps, à moins qu'il ne s'agisse d'un autre acte prescrit par une décision judiciaire différente! M. Lebrun remettait son rapport dix-neuf ans après, le 7 juillet 1670! Il concluait que le prix des travaux restant à exécuter s'élevait à 135 241 livres. Rien n'était encore terminé! Au milieu de méandres infinis, l'action judiciaire devait aller se perdre dans les sables sans fond de la procédure, grâce à l'imagination industrieuse des procureurs. Un des avocats dira avec accablement en 1671 : « Vingt-neuf années de procès, une transaction, deux compromis, l'un prorogé six fois, l'autre trois, une sentence arbitrale, six procès-verbaux de visitation ou d'extinction, dix arrêts! N'en verrons-nous donc pas la fin? » Un factum écrit en 1680 en faveur de la Sorbonne et adressé aux magistrats du Parlement décrivait ainsi l'état de l'église à cette date : « Ce qui reste à achever en est la principale partie : ce sont les autels dont la construction doit être proportionnée à celle des autres ouvrages. Cela a été réglé par feu M. le cardinal de Richelieu qui en a acheté tous les marbres qui sont dans la maison de

Sorbonne : il n'y a plus qu'à les mettre en œuvre et à les poser. La cour voit assez ce que serait une aussi belle église que celle-là sans de beaux autels! Il faudrait la tenir fermée comme on a été obligé de le faire depuis quarante ans pour en cacher aux yeux du public l'imperfection et la difformité! » Et notre auteur, écho des derniers regrets des vieux sorbonnistes, achevait mélancoliquement, reprenant le thème attristé des premiers débuts : « La Sorbonne en avait une église (celle de Robert de Sorbon), auparavant, qui estoit beaucoup moindre, mais qui estoit, elle, parfaite!... »

LOUIS BATIFFOL

LE « MALAISE » ALGÉRIEN

Pour mesurer l'œuvre accomplie par la France en Algérie, il faut considérer l'état de ce pays dans le passé. Du point de vue historique, comme le dit plaisamment M. E.-F. Gautier, l'Algérie avait ceci de particulier qu'elle n'avait jamais existé. Ses parties montagneuses, l'Aurès, la Kabylie, restaient des bastions imprenables, leurs populations intervenaient parfois dans les querelles de leurs voisins, mais elles ne s'agrégeaient jamais de façon durable à aucun État. Dans le reste du pays vivaient des tribus turbulentes perpétuellement en lutte entre elles. Quelques places fortes, le plus souvent assiégées par les populations qu'elles étaient censées gouverner, avaient été au cours de l'histoire sans cesse disputées entre les dynasties régnantes, en général tunisiennes et marocaines, (les deux pôles historiques du Maghreb ayant été jusqu'au siècle dernier Tunis et Fez). Plus tard, à l'époque turque, la situation devient encore plus compliquée : c'est un inextricable réseau d'intrigues et de petites guerres, entre les tribus, les chefs locaux et les janissaires qui représentent le pouvoir central.

Les difficultés que rencontrèrent les Français quand ils s'établirent dans le pays furent grandes. Les Algériens avaient un caractère belliqueux; ils étaient braves; leur armement n'était pas nettement inférieur. D'autre part, après la conquête, les difficultés subsistèrent, une tragique incompréhension séparant les deux races. Il ne pouvait en être autrement au moment où la nation la plus anciennement unifiée et centralisée de l'Europe, commençait à prendre contact avec la population la plus anarchique d'Afrique.

Malgré tous ces obstacles, l'œuvre réalisée est magnifique. Des villes superbes se sont élevées sur l'emplacement des anciens nids de pirates, des cultures splendides ont conquis les marécages pestilentiels comme la vallée de la Mitidja, et les steppes broussailleuses où hurlaient les hyènes : partout des voies ferrées, des routes excellentes, de vastes travaux hydrauliques, partout règnent l'ordre et l'abondance. A la veille de la crise, il n'était certainement pas de province métropolitaine qui donnât plus que l'Algérie l'impression de l'optimisme et de la prospérité.

Cette euphorie fut durement troublée par la crise. Les difficultés économiques rencontrées par l'Algérie provenaient surtout de l'absence de réserves et de l'état d'endettement de la plupart de ses entreprises. Certaines branches de la production, les mines notamment, furent touchées au point de cesser presque toute activité. Dans d'autres, la baisse des cours et une certaine mévente causèrent de graves mécomptes. Malgré cela, il faut bien le dire, l'Algérie a moins souffert de la crise économique que les autres possessions françaises. Mieux équipée, possédant une meilleure organisation du crédit, présentant une production relativement variée, elle jouit en outre du régime douanier le plus favorable. L'union douanière totale avec la Métropole (qui ne va pas sans sérieux sacrifices, surtout pour les départements du Midi concurrencés par les vins d'Algérie) lui assure un traitement favorable. Aussi la crainte principale fut-elle en Algérie de voir établir des contingentements ou des droits préférentiels sur les produits agricoles à destination de la France.

Fort heureusement, ces craintes n'ont pas été confirmées par les faits; la Métropole s'est montrée d'une louable libéralité, et, malgré de sérieuses attaques, les avantages dont bénéficiait la production algérienne ont été dans leur ensemble maintenus. Malgré cela, on évalue actuellement à quatre millions de quintaux les stocks de blés invendus, auxquels il faut ajouter d'énormes quantités de vins.

Ainsi, toutes proportions gardées, l'Algérie reste dans son ensemble le pays nord-africain qui a relativement le moins souffert de la crise. Cependant un grave malaise y règne, plus grave peut-être que chez ses voisins de Tunisie et du Maroc,

dont l'économie empêtrée dans des régimes douaniers défavorables, est bien moins prospère. C'est que pour l'Algérie il ne s'agit pas seulement de difficultés dont pâtirait la colonie dans son ensemble, considérée comme un tout. Il s'agit surtout de difficultés intérieures en partie d'ordre social et en partie d'ordre politique, qui opposent, sur certains points, les deux éléments de la population, c'est-à-dire les musulmans d'une part, et l'élément non musulman de l'autre. Au cours de l'année 1934, des mouvements indigènes d'une réelle gravité ont éclaté : manifestations à Alger, à Tlemcen, etc... et, à Constantine et à Sétif, scènes de meurtre, de pillages et de violences. Elles sont les symptômes d'un trouble profond dans les esprits : poussé à son paroxysme, ce trouble a entraîné à des extrémités coupables des foules frustes et impulsives. Mais il donne lieu, depuis longtemps déjà, à des discussions et à des analyses. Elles se reflètent dans la presse algérienne et métropolitaine, dans des conversations et des rapports de toutes sortes. Notre dessein est, dans les pages qui suivent, de nous efforcer d'en dégager l'essentiel.

***

Du point de vue de la richesse matérielle, du développement économique, l'Algérie a été une magnifique réussite. Mais la colonisation, comme le dit justement M. Georges Hardy, n'est pas seulement un problème de *mise en valeur matérielle*, mais aussi un problème de *mise en contact* d'hommes de mentalités différentes. On peut même ajouter que, de nos jours, grâce aux progrès de la technique, la mise en valeur est à la portée de quiconque possède des techniciens et des capitaux. Le second problème est infiniment plus délicat; on peut même dire qu'il croît en difficulté à mesure que la solution du premier devient plus aisée. Car la mentalité de la plupart des populations coloniales devient en général plus complexe à mesure qu'elles se civilisent, et que leurs réactions sont plus nuancées. Ce serait la pire des erreurs aujourd'hui que définir leurs attitudes et leurs « comportements » par des axiomes sommaires.

On peut dire que, sur ce point aussi, la « réussite » de la

France en Algérie a été remarquable. Douze siècles d'histoire semblaient attester qu'il existait une insurmontable incompatibilité entre l'Islam et les populations catholiques. L'impossibilité de « cohabiter » s'était surtout révélée tragique sur les bords de la Méditerranée occidentale : le christianisme avait été éliminé de l'Afrique du Nord, et l'Islam de l'Espagne, malgré des promesses de tolérance maintes fois répétées, la dernière solennellement lors de la reddition de Grenade... Dans l'Empire turc, les chrétiens avaient pu se maintenir, mais au prix d'une sujétion révoltante. Pourtant la France réussit à faire vivre côte à côte, en bon ordre, ces populations réputées incompatibles. Au XIXe siècle, elle retrouvait spontanément la tradition des Normands de Sicile qui avaient en plein Moyen âge, et au grand scandale aussi bien de l'Islam que de la Chrétienté, réussi à faire vivre en bonne intelligence dans leur royaume chrétiens, musulmans et juifs.

Mais en Algérie la chose fut particulièrement difficile à cause du caractère rude et farouche des populations, au moment de la conquête. Cette circonstance eut des conséquences importantes : dans les débuts, comme l'indigène ne put guère — et pour cause — être associé à l'élaboration de l'Algérie nouvelle, on fit appel à d'autres éléments, émigrants des rives méridionales de la Méditerranée, Andalous, Maltais, Siciliens, juifs indigènes, etc. Ce sont eux qui se mirent au travail, aux côtés des Français venus de la Métropole. Au bout d'une génération ils s'assimilèrent rapidement, s'élevèrent pour la plupart au-dessus de leur condition première, et constituèrent la solide bourgeoisie algérienne, entreprenante, active et hardie.

Mais peu à peu l'élément indigène prenait de son côté une part grandissante à la vie économique de l'Algérie. L'abrogation des mesures prises par Napoléon III qui maintenaient un certain cloisonnement entre le « royaume arabe » et la colonie proprement dite, les besoins croissants de main-d'œuvre, l'habitude de l'ordre et de la paix les amenèrent à participer au travail commun. Mais ils subissent le legs des deux générations qui s'étaient tenues à l'écart : ils se trouvent en présence de droits acquis, de positions prises. Conséquence de l'attitude négative du début, la mise en valeur s'était faite avec une très faible participation de l'élite indigène. Lorsque

celle-ci, ayant évolué, demanda à collaborer, on s'était accoutumé à se passer d'elle.

Aussi, imprévoyants, mal adaptés encore aux conditions nouvelles de la vie économique, les indigènes sont-ils en général dans un état relatif de pauvreté. Et, bien entendu, ce sont les éléments les plus pauvres, en Algérie comme partout, qui ont le plus souffert de la crise; le chômage a été particulièrement cruel pour les ouvriers indigènes qui ne bénéficiaient de presque aucune loi d'assistance ni de secours pour les sans-travail.

A la veille de la crise on estimait que les indigènes payaient à peine le quart des impôts algériens, le reste étaient payé par l'élément européen. Comme les charges fiscales sont en principe proportionnelles aux ressources, on voit ce que cela signifie. Et l'on peut mesurer la portée de ces chiffres si l'on se souvient qu'il y a en Algérie, six millions de musulmans et moins de 900 000 non musulmans.

Si l'on ajoute que la population musulmane *s'accroît* de plus de cent mille âmes par an (105 000 en 1933), tandis que l'européenne n'augmente que de 8 700, on perçoit ce qu'il y a de délicat dans une telle situation. La France dont l'incomparable stabilité sociale est fondée sur la petite propriété et la répartition harmonieuse des fortunes est mieux placée que quiconque pour en juger les dangers. Malheureusement il est probable que cette disproportion va aller en s'accentuant. La natalité énorme des indigènes (35,41 p. 1 000), cause de plus en plus l'émiettement de leurs biens et leur interdit l'économie. Par suite du chômage, ils peuvent de moins en moins émigrer en France d'où ils ramenaient des pécules appréciables. Il n'est pas désirable pour la paix sociale, que, dans un pays, une minorité aussi nettement différenciée que le sont les habitants d'origine européenne par rapport aux indigènes, tende à devenir la seule classe possédante.

Cependant, ce n'est pas d'hier que l'on a découvert la tendance à l'imprévoyance de l'indigène. Elle est imputable en grande partie à l'état d'anarchie et d'insécurité où il a vécu durant des siècles, à son caractère traditionnellement fataliste, et aussi à la nature même du pays avec ses pluies irrégulières et ses récoltes très inégales.

L'imprévoyance n'est d'ailleurs pas un trait qui soit propre au musulman algérien; certains peuples cependant très civilisés de l'Europe comme l'Allemand et même l'Anglais, présentent ce caractère. On a pris chez eux des mesures destinées à les protéger contre eux-mêmes. Il y en a de toutes sortes : inaliénabilité du bien de famille, *le homestead* (d'ailleurs passé dans notre législation), coopératives de crédit, assurances obligatoires, etc. Des mesures tutélaires de cette sorte permettaient dans une certaine mesure d'enrayer l'accroissement d'un prolétariat indigène sans ressources et que les faibles besoins actuels en main-d'œuvre risqueraient de laisser sans aucun moyen d'existence. Peut-être sont-elles parmi les plus urgentes.

Comme le disait en substance très justement, M. Robert Delavignette à propos du Soudan, l'un des rares bienfaits de la crise est qu'elle a remis à sa vraie place le maître problème de la colonisation que l'on était en train de perdre de vue. Ce problème, c'est la sauvegarde du paysannat, et il importe d'être extrêmement prudent avant de rien faire — ou laisser faire — qui tende à transformer des populations de petits paysans laborieux, en un prolétariat déraciné.

Aujourd'hui, la situation déjà difficile du paysannat algérien risque d'être aggravée. Les petits cultivateurs indigènes (ils sont 434 537 qui possèdent moins de 10 hectares) sont pris entre les charges fiscales et les exigences de leurs créanciers. Ils sont obligés de faire face à des charges qui sont restées fixes avec des ressources qui, par suite de la baisse de prix agricole, ont diminué quelquefois des trois quarts.

A elles seules les charges fiscales suffisent souvent pour obliger le paysan — qui doit vendre *quatre* fois plus de blé qu'en 1929 pour acquitter le même impôt — à hypothéquer sa terre car il ne peut plus payer avec le produit de sa récolte dont il vit. Il s'ensuit une insécurité économique qui inquiète les meilleurs éléments de la population.

« La menace de saisie, dit un des rapports présentés à la Conférence Impériale, pèse sur des milliers de cultivateurs indigènes. » Parmi les conséquences les plus frappantes de cette situation, on signale un regain du nomadisme : des populations y retournent poussées par la misère, déracinées, expropriées

par leurs créanciers. La paix française les avait fixées au sol, aujonrd'hui l'œuvre de deux générations risque d'être compromise. L'assiette économique de la population indigène d'Algérie est en train de devenir de plus en plus instable. Il est évident que le malaise algérien est fortement accru par l'extrême précarité de la situation économique du plus grand nombre. Il ne s'agit évidemment pas d'utopique justice distributive, mais il semble nécessaire de remédier à cette situation tout au moins par des mesures d'un conservatisme intelligent mettant obstacle à cette prolétarisation pleine de dangers.

Pendant ce temps les charges fiscales restent les mêmes. On a calculé que le budget algérien actuel est au coefficient 11,9 par rapport à celui de 1914. Or en 1918 le cours du vin était au coefficient 6 par rapport à la veille de la guerre. Il est aujourd'hui à 1,83. C'est-à-dire qu'il faut, avec des ressources au coefficient 1,83, payer 11,9! On voit l'absurdité de cette situation : l'une de ses pires conséquences est qu'elle pousse à augmenter encore la surproduction dans l'espoir de compenser le bas prix par la quantité.

Ainsi la déflation a laminé les patrimoines (aussi bien ceux des colons que ceux des indigènes), pris entre la charge des dettes et celle des impôts, toutes deux restées immuables au milieu de l'effondrement général. Tout concourt à inquiéter et à ruiner une population laborieuse et de besoins modestes, dont M. André Gide disait un jour que sa caractéristique est d'être « tellement portée à exagérer son bonheur ».

***

Un article paru il y a quelques années dans le *Bulletin de l'Afrique française* déplorait, qu'en Algérie surtout, la population musulmane n'essayât pas de s'intégrer dans la vie française. Il semble, disait l'auteur, que, pour cette population, « notre présence ne soit considérée que comme un temps d'épreuves dont elle attend avec patience la fin ». L'un des signes les plus frappants de la mentalité des indigènes, jusqu'à une date très récente, était une indifférence profonde pour les questions administratives et politiques françaises,

que ces populations considéraient évidemment comme étrangères à elles.

Un second trait psychologique sur lequel s'accordaient tous ceux qui avaient observé les populations musulmanes de l'Afrique du Nord en général et de l'Algérie en particulier, était leur misonéisme. Elles montraient une défiance et une hostilité immédiates et invincibles pour les nouveautés, surtout lorsque, à tort ou à raison, elles leur paraissaient susceptibles de provoquer la moindre brèche dans la tradition. L'une des principales formes de cet état d'esprit était l'hostilité pour leurs coreligionnaires éduqués à l'européenne, qui représentaient fatalement par leur exemple un élément de transformation.

Or, il résulte précisément du « malaise » actuel, deux faits importants. Le premier, c'est qu'une portion importante et croissante de la population musulmane entend aujourd'hui ne plus se borner à n'avoir avec l'élément chrétien que des rapports matériels, c'est-à-dire techniques et économiques, elle désire collaborer aussi sur le plan spirituel. Elle cesse de se tenir à l'écart de la vie française. C'est, si l'on veut, la fin d'un siècle de quasi-bouderie et d'incompréhension : elle descend de son Aventin.

Le second fait nouveau, c'est la tendance que montrent les masses à suivre les éléments instruits dont elles se méfiaient jusqu'ici parce qu'ils lui étaient suspects d'hérésie ou qu'elles les jugeaient trop européanisés.

Mais il importe de faire ici une distinction car un nouveau facteur intervient. La nouvelle élite, qui tend à devenir la tête de l'Algérie musulmane, se présente sous deux formes très différentes. Un premier groupe est constitué par une bourgeoisie sortie des Universités françaises, qui pense, écrit, parle et, dans une très large mesure, sent et raisonne en français. Elle est au fond de tendance laïque ou tout au moins rationaliste, et avec des nuances diverses tend à l'assimilation progressive de la population musulmane dans la nation française.

Le second groupe a une tout autre tendance. Il représente l'influence de l'Orient. Ses membres ont reçu la culture traditionnelle qui est avant tout théologique. Leur programme, c'est le retour à la pureté de l'Islam des premiers âges et,

surtout, un enseignement coranique donné par des méthodes modernes. Ainsi conçu, cet enseignement n'est plus la simple instruction religieuse telle qu'elle était pratiquée jusqu'ici. Il devient un instrument grâce auquel la culture arabe (à laquelle l'Algérien n'a jamais participé que de nom comme un lointain et fort pâle satellite) s'implanterait sûrement dans le pays.

Ce « parti des prédicateurs » a déployé de grands efforts pour s'emparer des mosquées; il n'a pas, d'autre part, négligé les écoles : il existe aujourd'hui en Algérie 2 542 écoles libres soumises à l'influence des *ulémas* qui s'efforcent d'y développer l'enseignement de l'arabe suivant des méthodes modernes. Point n'est besoin d'être grand clerc pour voir où ce parti de théologiens « activistes » puise ses directives et ses inspirations, ni à quoi il tend consciemment ou non. En Afrique du Nord, tous les grands mouvements politiques ont été préparés par des prédications religieuses quelquefois très longues. Que ce fût celui des Fatimides, des Almoravides ou des Almohades, ils ont tous été l'aboutissement d'un réveil religieux. Et l'histoire montre aussi qu'en Orient la démagogie se sert toujours et à coup sûr du fanatisme. Cependant l'activité des ulémas peut dans une certaine mesure être bienfaisante. Car l'Islam moral et idéaliste qu'ils prêchent, pourrait prendre place parmi les familles spirituelles de la France, bien plus aisément que la vieille religion mograbine superstitieuse et à demi païenne.

Actuellement, il semble qu'en Algérie les deux éléments (ulémas et intellectuels) sympathisent. On sait qu'il n'en est pas de même partout. Si l'on en juge par l'expérience des autres pays musulmans, leur tendance naturelle est de se combattre, car l'un tend à une théocratie et les autres à un état laïque. En Égypte, en Turquie, en Perse, en Turkestan, en Afghanistan, etc., une opposition plus ou moins violente existe entre les intellectuels laïques et les ulémas même avancés. On sait qu'elle est allée jusqu'à prendre souvent des formes tragiques, en Turquie surtout.

Mais ces deux tendances, quelque différentes, et même virtuellement opposées qu'elles soient, visent toutes deux au changement. Qu'elles aient réussi à entraîner une partie grandissante de la population, c'est la preuve que la mentalité

des masses algériennes n'est plus la même et qu'il existe en elles un profond désir de nouveauté. Sans doute les buts vers lesquels tend ce désir ne sont-ils pas très clairs pour la grande majorité de leurs adeptes eux-mêmes; cela n'ôte rien à son intensité. Cette obscurité dans le dynamisme est aujourd'hui monnaie courante, elle n'est pas un trait qui soit particulier aux Algériens, les plus grands peuples de l'Europe en donnent de nos jours le spectacle.

La situation est aujourd'hui particulièrement grave. Non pas tant à cause des manifestations ou des incidents, qui, même douloureux, pénibles ou révoltants, n'ont malgré tout, du point de vue de l'histoire, qu'une valeur épisodique. Mais parce que, les masses algériennes sont en ce moment en train de choisir entre deux tendances : l'une est l'intégration dans la communauté française, l'autre, c'est... l'hostilité, — une hostilité aggravée, car il ne s'agira plus de l'obscur fanatisme des temps héroïques de la conquête, mais d'un nationalisme patient, organisé, conscient, endoctriné. Rebuté d'un côté, l'Algérien ira de l'autre. Notre époque est celle des nationalismes : jusqu'ici l'idée de nation avait toujours été étrangère à l'Africain. Mais il a évolué, et la meilleure preuve, c'est qu'il est né en lui-même une aspiration jadis inconnue : le besoin d'une patrie.

***

Il y a donc là une situation psychologique nouvelle et il serait vain de n'en pas tenir compte. La population d'origine européenne a paru assez déconcertée par ce rapide changement de mentalité des musulmans; quelquefois même un peu irritée.

Cependant, si l'on y réfléchit bien, on doit constater qu'une grande partie de cette population européenne a été façonnée par une série de transformations qui ont été elles aussi, très rapides. Maints Français d'Algérie sont issus des classes rurales les plus humbles de l'Europe méridionale; il y a un siècle leurs ancêtres vivaient dans un état proche du servage sur les latifundia de Sicile ou d'Andalousie où la plupart d'entre eux étaient dans un état d'ignorance et de dénuement qui rappelle celui des plus pauvres fellahs. Nombreux

sont dans la littérature algérienne les ouvrages narrant l'épopée des immigrants méditerranéens analphabètes, depuis le pittoresque roman de M. Louis Bertrand « Pépète le Bien-Aimé » jusqu'au tout récent « Carmelo » de M. Tony Zanette. Quant aux juifs, ce sont des indigènes et c'est en faisant leur éloge que M. E.-F. Gautier a écrit dans cette Revue[1] : « Si nous gardions un doute sur les capacités intellectuelles du Nord-Africain, les indigènes de religion juive ont levé ce doute. »

Qu'à son tour, l'élite du monde musulman soit attirée par la civilisation française, cela ne devrait sembler que très satisfaisant. N'est-ce pas le meilleur signe que l'hostilité sourde et les derniers restes de la « psychose de guerre sainte » ont disparu et que l'on peut espérer maintenant le rapprochement sincère des deux éléments?

Mais, en tout cas, même si l'on se réjouit de cette attitude nouvelle qui vient dans l'ordre psychologique couronner un siècle d'efforts, il n'en reste pas moins qu'elle pose des problèmes nouveaux et ardus.

L'Algérie était parvenue à un certain équilibre aussi bien dans l'ordre économique que dans l'ordre psychologique. Aujourd'hui, cet équilibre est remis en question. Les problèmes qui se posent de ce fait sont des plus graves parce qu'ils se compliquent de part et d'autre de préventions et aussi de conflits d'intérêts. Le mieux, pour les comprendre, est d'exposer successivement les différents point de vue en présence :

Nous avons dans les pages qui précèdent parlé de la situation économique. Le problème électoral est plus complexe, car il met en jeu non seulement des intérêts, mais aussi des considérations d'amour-propre. « Plus nous avons le sens de l'Empire français, disent les musulmans qui expriment ces tendances, et plus nous nous rendons compte que le cœur de celui-ci est à Paris. Or, nous constatons que nos compatriotes non musulmans délèguent quelques-uns des leurs qui sont leurs représentants directs dans la capitale, alors que nous n'y sommes pas représentés. »

De nos jours, ajoutent-ils, tout le monde est d'accord pour reconnaître que le régime parlementaire a subi certaines défor-

1. *Revue de Paris*, 1er septembre 1934.

mations. La principale est que le législatif tend de plus en plus à empiéter sur l'exécutif. Aujourd'hui, la part que prennent les parlementaires algériens dans la désignation des représentants du pouvoir central dans leurs départements et dans l'élaboration de toutes les mesures qui les concernent n'est un mystère pour personne. Il n'est que de voir la froideur significative avec laquelle ils ont accueilli le projet du voyage de M. Régnier en Algérie. C'était la réaffirmation d'un contrôle direct tombé en désuétude. « Nous avons l'impression, disent certains, d'être gouvernés non plus par la Métropole, mais directement par nos compatriotes qui, étant électeurs, ont le pouvoir de faire pression sur les parlementaires[1]. »

Ils ajoutent qu'ils constatent qu'en Tunisie et au Maroc, où le système parlementaire n'existe pas et où les Résidents gouvernent avec une autorité totale, ceux-ci ont su prendre des mesures qui ont notablement soulagé le sort de la population indigène et fait une place à la bourgeoisie locale. En Algérie, il semble, disent-ils, que les parlementaires locaux s'interposent entre les aspirations de la population indigène et le Gouvernement français. Car celui-ci a tendance à les considérer comme les représentants de la totalité de la population algérienne; mais en réalité, ils ne sont que les représentants de leurs électeurs, et par conséquent, quelle que soit leur bonne volonté personnelle, asservis dans une très large mesure aux intérêts particuliers de ceux-ci. Or, il est fatal que ces intérêts s'opposent souvent à ceux de la masse indigène.

1. On a remarqué que les plus graves émeutes antijuives de l'été 1934 se sont déroulées dans la même circonscription électorale : celle dont le député-maire jugeait politique de s'appuyer sur les électeurs israélites. Ceux-ci étaient comblés par lui de menues faveurs, notamment de nominations à de petits postes administratifs, ce dont il résultait des jalousies et parfois des frictions avec la population musulmane.

Il ne paraît guère croyable qu'il ait jamais existé dans l'Islam algérien de véritables sentiments antijuifs. S'il en était ainsi, et si les musulmans avaient été animés d'une véritable volonté destructrice à leur égard, ceux-ci n'auraient évidemment pas pu survivre en Algérie à travers les siècles, sans défense et en nombre infime (encore aujourd'hui leur proportion est de 1,33 p. 100 de la poulation totale). On exagère aussi en général la place qu'ils tiennent au point de vue économique car, s'il existe une bourgeoisie israélite aisée, « la société juive regorge d'indigents, clients autrefois des consistoires, clients aujourd'hui des bureaux de bienfaisance et des monts-de-piété ». (Demontés; voir aussi Peyronnet : *Le Problème Nord-Africain*, t. II, p. 325.)

Ce malentendu, quant à la portée de la représentation algérienne, nous donne parfois, dit un Algérien « représentatif », l'impression que nous sommes uniquement gouvernés par la minorité de nos compatriotes qui sont électeurs.

L'une des manifestations qu'ils considèrent comme symptomatique de cette situation nouvelle, c'est la place que tiennent de plus en plus dans les hauts postes administratifs de l'Algérie, des natifs de la colonie. Or ces hauts postes sont essentiellement d'ordre pourrait-on dire proconsulaire. Leurs titulaires sont des sortes de légats *a latere* du pouvoir central, il faut donc qu'à aucun moment on ne puisse leur attribuer, même à tort, le caractère de représentants d'un groupe local. Jamais, même dans les Dominions, les Anglais ne nomment aux postes suprêmes des « natifs » de la colonie. Ils considèrent que c'est pour la Métropole une question de prestige. Ses représentants directs doivent dominer la situation, être absolument dégagés des clans et des partis afin de les arbitrer.

Aujourd'hui la question a été posée sur le plan du système électoral. Les musulmans considèrent que les parlementaires algériens ne les représentent en aucune façon parce qu'ils ne participent pas à leur élection. Puisque régime parlementaire il y a, il n'y a d'autre moyen de faire entendre sa voix que d'être électeur. Aussi demandent-ils à le devenir dans la plus large mesure possible. Mais ici se placent de graves objections. On ne saurait, c'est l'avis unanime, donner immédiatement le droit d'être électeur à la totalité ni même à la majorité des indigènes, ce serait un saut dans l'inconnu, d'autant plus hasardeux que la grande majorité ne possède pas encore le minimum de culture française suffisante à ce sujet.

Les mœurs politiques en Algérie ne sont guère réjouissantes. L'esprit du clan, l'attachement superstitieux à certaines personnalités, la violence, qui y tiennent déjà trop de place, seraient dans ce cas probablement renforcés. L'Histoire de l'Afrique du Nord, toutes les fois que le pays s'est trouvé maître de ses destinées, fourmille d'épisodes sinistres, résultats des luttes incessantes et acharnées de factions et de confessions rivales. Les droits politiques, l'électorat surtout, doivent être le couronnement et non le point de départ d'une œuvre d'assimilation.

***

La revendication d'un statut politique nouveau est née parmi les musulmans ayant reçu la culture française dans nos universités. Cet élément de formation récente s'est trouvé longtemps dans une situation sociale plutôt ingrate. Car, dès le début de la conquête, on avait fait dans l'État nouveau une place suffisante et honorable à l'élite traditionnelle, caïds, muftis, etc. La nouvelle classe au contraire demeurait psychologiquement et socialement aberrante. On n'avait pas prévu sa naissance; elle n'avait aucun moyen de s'intégrer dans l'État.

On a considéré tout de suite après la Grande Guerre qu'il y avait lieu d'accorder aujourd'hui ces droits à l'élite musulmane. On avait d'abord espéré que la chose se ferait d'elle-même, il suffisait d'ouvrir à celle-ci la porte de la naturalisation. Mais cette mesure (loi du 4 février 1919) eut peu de succès : on sait que les musulmans sont régis par leur droit canonique qui comporte notamment un statut matrimonial et une législation successorale différents du Code civil. Ils considèrent (la question a été malheureusement débattue avec trop de passion pour avoir été vraiment élucidée) que renoncer volontairement à ce statut constitue non une simple infraction à la loi religieuse, mais une apostasie. En Tunisie, où le mouvement de naturalisation avait pris une certaine ampleur, cette question avait donné lieu, entre théologiens, à des controverses homériques, puis, transportée sur le plan politique, à quelques incidents.

Sans doute peut-on objecter que les musulmans ne sont pas les seuls à posséder un droit canonique, et que toutes les autres catégories de la population française possèdent aussi le leur auquel elles ont renoncé. On peut même remarquer que les changements apportés par le Code civil au droit coranique sont presque tous d'ordre facultatif : car la polygamie n'est pas obligatoire, et en matière de successions, il est possible de modifier par l'usage de testaments, de donations et de partages d'ascendants, les quotités successorales de notre droit. Au contraire le décret qui, il y a plus de soixante ans, imposait la naturalisation aux juifs algériens, les obligeait à enfreindre

des prescriptions impératives (quelquefois même sous peine de péché mortel) de la loi religieuse. Par exemple, pour l'israélite orthodoxe, l'observation du sabbat et le lévirat sont d'obligation stricte. On sait enfin comment, dans nombre de pays musulmans, les mœurs et les lois ont, au cours de ces dernières années, profondément bouleversé le droit et les usages traditionnels.

Quoi qu'il en soit, les Nords-Africains musulmans estiment qu'ils ne peuvent prendre d'initiatives de cette sorte, ni individuellement, ni collectivement. Par cette attitude ils manifestent de façon curieuse la permanence d'un trait qui a été signalé par tous les historiens de l'Afrique Mineure : à savoir une étonnante timidité doctrinale. Les habitants du Maghreb ont toujours reçu du dehors leurs doctrines, et lorsqu'ils les ont adoptées ne se sont jamais considérés comme idoines à y apporter le moindre changement, se bornant à attendre du dehors des suggestions, ou de préférence des injonctions.

La manifestation la plus typique de cet état d'esprit traditionnel, c'est que quelques indigènes, en général des intellectuels, vont jusqu'à demander qu'il leur soit fait violence, c'est-à-dire que la naturalisation leur soit imposée. Ce point de vue pour le moins surprenant a été encore confirmé dans une déclaration faite récemment à l'envoyé d'un journal parisien par un « leader » musulman de Sétif (*Paris-Midi*, 16 mars 1935) : « Nous souhaitons *qu'on nous impose*, à nous élite musulmane, la naturalisation... nous ne pouvons individuellement nous naturaliser. Nous perdrions la confiance des indigènes restés très attachés à leur foi. » Ainsi, disent-ils, ils n'auraient pas à enfreindre le respect humain vis-à-vis des leurs restés traditionalistes, ni à faire preuve d'une hardiesse qui répugne à leur conformisme. Ils auraient l'excuse de s'incliner devant un fait du Prince, de subir et non d'avoir choisi. Mais cette solution a beau leur paraître séduisante, elle n'est guère en harmonie avec les promesses faites par la France lors de la prise d'Alger.

Divers autres projets ont été proposés. Celui de M. Violette, ancien Gouverneur général, est fondé sur une distinction quant aux effets de la naturalisation. Il consiste à spécifier que celle-ci (ouverte à certaines catégories limitativement

énumérées de l'élite musulmane) ne produira d'effets que sur les mariages contractés postérieurement à son obtention. Pour le mariage datant d'avant la naturalisation, ainsi que pour la dévolution des biens (sauf clause testamentaire contraire), les règles du statut personnel continueront à s'appliquer. Quant à la polygamie, qui ne peut être qu'antérieure à l'obtention du droit de cité, elle produirait, dans ce cas, les effets du mariage putatif. Ce projet vise à ménager une transition, tout au moins pour ceux qui deviendraient Français dans leur âge mûr.

Un autre projet dont l'auteur est M. Guernut, vise à créer un corps électoral indigène, avec des députés spéciaux qui siégeraient au Parlement avec des droits limités. On voit les inconvénients que comporte la consécration d'une vie politique à base confessionnelle. Des raisons d'opportunité historique la déconseillent également. En ce moment nous assistons partout à un regain des idées d'unification nationale; l'Allemagne est en train de supprimer, avec une impitoyable énergie, tous les vestiges de son ancienne constitution fédérale, l'Italie tend vers un idéal d'unification morale, d'État « totalitaire », et s'efforce d'éliminer tous les restes d'esprit particulariste, et même de simple régionalisme. Le moment serait mal choisi pour introduire dans l'État français des germes de division : notamment la création de deux collèges électoraux confessionnels, qui se dresseraient immédiatement l'un contre l'autre, fort chacun de ses droits.

Actuellement le Gouvernement semble avoir pris position, tout au moins sur ce dernier point. Il est à remarquer que la seule déclaration catégorique qu'ait faite M. Régnier, ministre de l'Intérieur, au cours de son voyage d'enquête en Algérie en mars dernier, est la condamnation formelle du système des deux collèges électoraux confessionnels : « Il nous est impossible, a-t-il dit, de créer deux catégories de citoyens français dont les uns auraient des obligations qu'ils tiendraient des principes religieux auxquels, depuis la loi de séparation, la France entend rester complètement étrangère. »

Le malaise algérien appelle des solutions urgentes. Il importe d'agir, car en pareil cas, la pire des solutions est

l'inertie. Elle n'est même pas un moyen d'éluder les difficultés : ne rien faire, c'est encore prendre position. L'Algérie attend des mesures de soulagement économique, elle attend des mesures de sauvegarde pour conserver sa structure économique et sociale menacée par les charges disproportionnées, génératrices d'insécurité économique. Il semble que l'on peut, de ce point de vue, s'inspirer des mesures récemment prises en Tunisie par M. Peyrouton.

En ce qui concerne la question nationale, il est impossible de croire sérieusement qu'avec un peu de bonne volonté de part et d'autre et d'ingéniosité, on ne puisse pas trouver une solution permettant d'intégrer dans la masse française les quelques centaines ou même les *quelques milliers* d'hommes qui forment l'élite de la masse musulmane. Faillir à cette tâche serait, croyons-nous, un inexpiable manquement à la « politique d'égards » que recommandait par-dessus tout Lyautey, le Grand Africain.

GASTON BOUTHOUL

A PROPOS D'UN CINQUANTENAIRE

LA VIE ET LES ŒUVRES D'EDMOND ABOUT

Sous l'Empire et au début de la IIIe République, Edmond About a joué un rôle très important dans la vie parisienne. Journaliste, romancier, auteur dramatique, c'était un des hommes les plus en vue de l'époque. Il a pris part à toutes les luttes qui ont agité ses contemporains, parfois il les a fait naître, souvent il les a envenimées. On s'est enthousiasmé pour l'écrivain. On s'est même battu pour lui. Ses livres ont connu des succès incroyables. Maintenant la plupart d'entre eux sont tombés dans l'oubli. Ceux qui « survivent » encore sont surtout feuilletés par les enfants et les voyageurs. Il a sa rue, les manuels lui accordent une demi-page de demi-politesses. Du point de vue de la durée, son œuvre n'en est pas moins menacé. Le cinquantenaire de sa mort nous offre un prétexte officiel pour rechercher les raisons de ce déclin — et aussi pour évoquer quelques épisodes d'une vie qui fut frémissante[1].

1. Il n'existe pas de biographie d'Edmond About. Nous avons utilisé ici des documents inédits aimablement communiqués par ses filles : madame Pierre Decourcelle et mesdemoiselles About. Par ailleurs nous avons consulté les ouvrages de Cuvillier Fleury, du Cournau, Vapereau, Gruau, Barbey d'Aurevilly, Ludovic Halévy, Juliette Adam, Marquis de Massa, Mirecourt, G. Sand, Zola, Pontmartin, Montégut, Renan, Biré, Ad. Brisson, Levallois, Ch. Mazade, Bonnefon, Robineau, J.-J. Weiss, Sarcey, Taine, Goncourt, Viel Castel, Mérimée, A. Houssaye, Guizot, Maréchal de Castellane, Sonolet, Caro, Claretie, Demogeot, O. Feuillet, Sal. Reinach, M. Cormier, A. Bellessort, J.-L. Vaudoyer, G. Deschamps, La Gorce — et divers journaux. Toutes les lettres qu'on lira dans cette étude sont inédites.

I

LA JEUNESSE. — L'ÉCOLE NORMALE. — LA GRÈCE

Edmond About est né à Dieuze, en Lorraine, en 1828, de parents modestes. Son père était épicier, un tout petit épicier dont les affaires allaient médiocrement. About ne devait jamais oublier son origine et, comme il avait de l'orgueil, il la rappelait même avec une certaine complaisance belliqueuse. « Souviens-toi, toujours », dit-il, dans une dédicace à sa fille Valentine, que nous n'avons pour ancêtres « que des pauvres, des humbles et des petits ». Portant les espoirs d'une famille que la mort prématurée du père allait plonger dans de grands embarras, le jeune Edmond, après un court séjour au collège de Dieuze, fut envoyé au séminaire de Pont-à-Mousson. En un âge encore tendre il manifesta qu'il n'aimait ni la discipline, ni le clergé. Sur ce dernier point, ses opinions devaient, durant sa vie entière, conserver une stabilité remarquable. About fut toute sa vie un anticlérical déterminé. Tout ce qu'on peut ajouter sur ce point, c'est qu'il le fut davantage encore à la fin de sa vie qu'au commencement. Mais qu'il l'ait été de si bonne heure nous rappelle que les convictions d'ordre spirituel sont rarement fondées sur la raison. Pour spontanées qu'elles fussent, ces premières manifestations d'indépendance déplurent aux directeurs des études et l'enfant fut mis à la porte du séminaire. On l'envoya à Paris dans une petite pension où la vivacité de son intelligence retint bientôt l'attention des experts de l'enseignement.

A cette époque, les directeurs des principales pensions parisiennes se livraient des combats acharnés. Entre les deux grandes maisons rivales, par exemple, Jauffret et Massin, c'était à qui fournirait le plus de triomphateurs pour le concours général et les examens des grandes écoles. L'honneur n'était pas seul en cause. Il s'agissait là de véritables batailles de publicité. Aussi les propriétaires de pensions recherchaient-ils avec zèle les enfants pauvres et bien doués et les attiraient chez eux par l'octroi de bourses. About n'était pas à Paris depuis six mois que déjà les maisons ennemies se le disputaient. Ce fut Jauffret qui l'emporta.

L'enfant ne fut pas médiocrement fier d'avoir été l'objet d'un pareil combat et les attentions que lui prodiguèrent ses nouveaux maîtres accrurent l'assurance et la confiance en soi dont la Nature l'avait assez généreusement pourvu. Les élèves de Jauffret suivaient les classes de Charlemagne; il en était de même pour ceux de la pension Massin. Un jour, en classe d'histoire, le professeur demanda s'il était un élève qui fût vraiment satisfait de son devoir. Le jeune About, seul, se leva. — Lisez, M. About, dit le professeur. — Monsieur, je n'ai pas fait le commencement. — Lisez-nous la fin. — Monsieur, je n'ai pas fait la fin. — Lisez-nous ce que vous avez fait. About lut huit lignes, c'était tout ce qu'il avait écrit et il se rassit avec satisfaction. Auprès de lui, un jeune garçon, le plus appliqué de la classe, mais non le plus brillant, un espoir lui aussi, entendez un boursier, de la pension Massin, considérait avec écœurement cette manifestation d'aplomb. C'était le petit Francisque Sarcey qu'on eût bien étonné, en ce jour où il notait l'incident sur son carnet d'écolier, si on lui avait dit que ce « faiseur » serait son ami de toute la vie.

Chaque année voyait croître la confiance qu'About avait en lui-même. Personne du reste ne lui en voulait, car il avait un don de séduction inné et l'heureuse faculté d'amuser tout le monde. Avec cela il était terriblement paresseux et parfaitement dénué d'ordre. Il arrivait en classe en retard, on le mettait à la porte. Il n'avait pas appris sa leçon, pas fait son devoir, on le mettait à la porte. Et Sarcey, éberlué et découragé, assistait à ce phénomène étrange : ce roi des mauvais élèves était toujours premier. Toujours devant lui, « le fort en thème, le bœuf de travail ». Il y eut un jour pourtant où Sarcey faillit l'emporter. C'était une composition de thème latin. Sarcey sentait qu'il avait réussi et se croyait, pour une fois, certain de la victoire. About en cachette lui passe sa copie. Sarcey aperçoit une grosse faute et la signale « Voyons, *domus* est féminin ». About corrigea et, grâce à cette correction, fut encore premier. « J'ai été un peu jobard », constatait mélancoliquement le pauvre Sarcey.

Mais il admirait son camarade et ne tarda pas à l'aimer. Ils sortaient ensemble le dimanche et parfois réussissaient à obtenir des places pour le théâtre. Certain jour, mademoiselle

Rachel, aux Français, leur fit connaître une émotion inoubliable. About était décidé à devenir un écrivain. Sarcey n'osait espérer un sort si éclatant. Il écoutait, béant d'admiration, les devoirs d'About qu'on lisait à haute voix pendant les classes comme des modèles de style, s'émerveillait de ses farces (commande de bains chauds et de voitures de foin pour le directeur de la pension) et répétait avec tous les élèves les quatrains acides qu'Edmond composait sur les pions ou sur Victor Hugo, qu'il détesta avant l'âge.

En 1845, About remporte un succès officiel. Il a le premier prix de version latine, le second prix de thème latin et divers accessits au Concours général. Jauffret n'avait pas mal choisi son poulain; Jauffret pavoise. Pour fêter ce triomphe, toutes les consignes sont levées et About qui se rend chez un correspondant pour passer son dimanche écrit à sa mère, alors dame de compagnie en Russie : « Je me suis envolé vers la rue du Helder sur les ailes de la victoire et dans un omnibus à stalles. » Le soir, pour lui manifester sa bienveillance, M. Jauffret invite souvent le jeune triomphateur à sa table. About, décidément, paraît destiné aux honneurs. Tous ses camarades l'admirent et l'envient, depuis Bary, qui restera toujours son ami, jusqu'à François-Victor Hugo et certain petit garçon timide, joufflu et rose, faible en latin, toujours premier en gymnastique, qui couvre constamment de dessins les marges de ses cahiers : Gustave Doré.

Une année vint qui apporta aux élèves des raisons de tumulte et d'émotion : 1848. Dès que l'agitation naît dans Paris, les élèves de Charlemagne, courant au plus pressé, réclament la destitution du proviseur. Toute la journée, ils hurlent *la Marseillaise*. Ce n'est pas que leurs convictions politiques soient bien nettes, mais ils calculent que, s'ils se montrent insupportables, on les licenciera. Ce seront autant de jours de vacances gagnés. Mais bientôt l'atmosphère devient lourde. On se bat dans le faubourg Saint-Antoine. « Nous avons constamment entendu la fusillade et l'artillerie, écrit About à sa mère. Des balles sont tombées dans la cour. Un éclat de mur a volé. Il y a eu un horrible carnage autour de nous. » Pour les élèves de Jauffret la révolution perd beaucoup de son attrait. Ce sont pour la plupart des fils de

bourgeois aisés. On leur apprend, chez eux, que les émeutes ne sont pas des distractions dignes d'éloges. Ils ironisent sur le mot « citoyen », qui leur paraît ridicule et haïssable et ne dissimulent pas leur aversion pour les rouges. Seuls, dans leur pension, Sarcey et About sont enthousiasmés. Leurs parents sont également pauvres, ils sont boursiers, ils sont anticléricaux : ils sont républicains.

A la fin de 48 les deux amis se présentent à Normale et tous deux sont reçus; c'est la fameuse *grande promotion* qui pendant des années hantera les jeunes imaginations de la rue d'Ulm. Le premier, le « cacique », est Taine; second Libert; troisième About; quatrième Lamm; cinquième Sarcey... Un peu plus loin, Édouard de Suckau, Prévost-Paradol. Sarcey est dans un tel enivrement qu'au jour de la rentrée il se présente à l'École à l'aurore avant même que les portes soient ouvertes. Il doit attendre dans la rue. About, lui, ne se pressait pas; il aimait la liberté.

***

Ce furent des années mouvementées que ces années de Normale : 1849, 1850, 1851. L'école est républicaine : maîtres et élèves. Tout le monde y est partisan de Cavaignac ou de Lamartine, personne de Napoléon. On se défie du « neveu de la colonne ». On colporte des anecdotes qui le représentent comme un niais..., un niais qui cependant « pourrait bien tordre le cou à la République ». Dès qu'il y a une manifestation républicaine, les élèves trouvent moyen de s'y joindre. Un jour ils se rendent en uniforme à un banquet démocratique présidé par Ledru-Rollin et l'un de ces jeunes manifestants, Challemel-Lacour, prononce même un discours enflammé. On se bat dans la rue en juin 49. Un groupe d'élèves franchit paisiblement les portes de l'École, sous prétexte de se rendre à la Sorbonne, et les voilà qui courent se joindre aux émeutiers. Dans les couloirs mêmes de la rue d'Ulm toute occasion est bonne de crier : « A bas Falloux! »

Sur le terrain religieux l'école ne connaissait pas cette unanimité. Des controverses passionnées rassemblaient et divisaient les élèves. Les catholiques guidés par Barnave, Vignon, Merlet, affrontaient chaque jour les républicains qu'About

entraînait au combat. About découvrait sa vocation : la polémique. Il se jetait sur les textes sacrés ou les ouvrages de théologie avec l'espoir d'y trouver des propositions insoutenables. Le soir, il dépouillait la *Vie de Jésus* de Strauss. L'idée lui était venue de rétablir les origines du christianisme dans leur « vérité » et elle devait rester dans son esprit, jusqu'au jour où, bien des années plus tard, il constata, dépité, que Renan, en écrivant la vie de Jésus, avait réalisé son projet! Si Voltaire avait eu à sa disposition l'arsenal de « faits irrécusables que fournissait la moderne exégèse, que n'aurait-il pas fait? » Telle était l'opinion professée par About et son fidèle Sarcey. Voltaire était le dieu de tous les démocrates de l'École. Le jour de la Fête-Dieu étant celui de la mort de cette moderne divinité, les élèves méditaient d'organiser une cérémonie au Panthéon. Sarcey devait y être sacrifié comme le plus gras.

Les leçons de l'École devenaient prétextes à professions de foi : un jour, Ordinaire et About entreprennent une si chaleureuse apologie de Voltaire que le professeur, Gérusez, doit conclure : « Il ne reste plus qu'à le canoniser. » About y met une telle passion qu'il en perd parfois un peu de son esprit. Quelques jours plus tard, les catholiques prennent leur revanche : Barnave, dans une improvisation brillante, attribue à Voltaire la responsabilité des massacres de 93 et entreprend la défense de l'Inquisition.

Dès la seconde année d'école, les choses devaient aller assez loin. Taine et About font l'un après l'autre une leçon sur Bossuet, toutes deux inspirées du même esprit antireligieux. Et les discours, également remarquables, l'un par son austère solidité, l'autre par sa spirituelle impétuosité, provoquent une vive agitation dans l'École, si vive que le bruit en transpire au-dehors. Dubois, le directeur de l'École, extrêmement populaire parmi ses élèves, est informé qu'il sera bientôt privé de son poste. Les Normaliens vont en corps lui porter un message de sympathie qui prend la valeur d'une manifestation. La petite république de la rue d'Ulm est au comble de l'agitation.

***

Avant d'en venir là, les élèves n'ont pas connu que des heures de combat. Parfois toute l'École s'enthousiasme pour

les blagues d'About, devenu dès le premier jour le boute-entrain de la maison. Un jour, il retire la moitié de l'alcool des thermomètres et réclame avec tous les élèves une température de 16 degrés qui ne peut plus être atteinte sans risque de congestion. Il polémique avec Taine sur l'essence et la substance en argumentant sur un os de gigot. Parfois il se voue avec tant d'entrain aux plaisirs du dimanche que, de retour rue d'Ulm, il doit passer plusieurs jours à l'infirmerie, drapé dans une houppelande qui restera longtemps après lui accrochée comme un fétiche dans une petite salle du bâtiment.

Flânant, discutant, organisant quelque énorme blague, il paraît ne jamais travailler. Comment fait-il? se demande Sarcey, de plus en plus préoccupé : pense-t-il en dormant? Il l'admire, il l'envie, il l'adore. Aux jours de l'examen de licence, la vieille aventure recommence. Sarcey s'est exténué pour passer dans de brillantes conditions : à l'écrit comme à l'oral il se trouble, ne donne pas sa mesure. About, lui, est de tous les élèves celui qui a le moins préparé son examen. Il est interrogé après Taine qui, d'après Sarcey, a passé un oral « comme on n'en passera plus » : sang-froid admirable, science parfaite, autorité tranquille. About doit expliquer un chœur d'Électre. Il n'en connaissait pas le premier mot. Il fait les contresens les plus ingénieux, « se reprend avec autant de grâce que d'à-propos, répond aux observations du doyen avec un aplomb incroyable, mais non pas cet aplomb calme et froid de Taine, quelque chose de vif et d'éveillé, de pétillant ». Le doyen est enchanté.

Le lendemain, avant un nouvel examen, About se renseigne auprès de Sarcey sur le sixième livre de l'*Énéide*, qu'il ne connaît pas. Sarcey proteste : il est bien temps de parler de cela!... About insiste et écoute avec attention les explications de son ami. Il se présente devant ses juges, on le questionne sur le sixième livre! « On aurait dit qu'il n'avait étudié que cela de sa vie... » C'est un triomphe. Puis les professeurs entreprennent About sur le *Traité de l'Existence de Dieu* de Fénelon. Justement, About avait manqué la leçon consacrée à cet ouvrage. Mais il ne se trouble pas pour cela, fuit vers des considérations latérales touchant l'existence de Dieu qu'il paraît (oh! sans se compromettre vraiment!) mettre en doute.

Le professeur se lance dans une polémique avec lui. About, malin, se laisse rapidement persuader. Le professeur connaît la joie du triomphe.

On ne saurait négliger l'influence de pareils épisodes dans la formation d'un caractère. Ils contribuèrent à convaincre About qu'il pouvait aborder n'importe quel problème sans le connaître et l'emporter aussitôt, par la force de son intelligence, sur les hommes les mieux informés. La méthode, ce jour-là, lui réussit à merveille. Il passa premier, Taine était second, Sarcey fort loin derrière eux et Prévost-Paradol dernier.

La chance du triomphateur parut d'ailleurs excessive. Depuis longtemps, l'École se passionnait pour la rivalité de Taine et d'About. Des discussions les opposaient chaque jour. Taine demeurait toujours froid et développait tranquillement des démonstrations implacables. Le sang-froid dont il faisait preuve exaspérait son adversaire qui le harcelait de traits accueillis d'ailleurs sans impatience. Les condisciples participaient avec passion à ces tournois. Tous préféraient About dont ils aimaient la gaîté et la générosité naturelle, mais Taine avait leur admiration. Aussi jugèrent-ils, ce jour-là, qu'About ne l'avait emporté que par un tour de passe-passe et le vainqueur lui-même, un peu gêné, alla faire à Taine un petit discours, où il parla de l'erreur des juges. Taine répondit quelques mots vagues : il était furieux. Quelques jours plus tard, il disait : « Il a des sens trop vifs, un esprit trop brillant, un trop grand besoin de jouir et de paraître... Il réussira toujours; il a tout le bon et le mauvais qu'il faut pour cela. »

***

En attendant de plus vastes théâtres, About réussit dans les bals. Il est fou de danse, danse bien, plaît aux jeunes filles. Là encore, Sarcey est bien obligé de l'envier. Il a, lui, le pauvre, l'allure paysanne et le cheveu dépité. Pourtant madame About mère, revenue de Russie, l'a pris sous sa coupe. Elle lui donne des conseils pour sa coiffure, des leçons de maintien. C'est une maîtresse femme que la mère d'About. Très intelligente, d'esprit pratique, d'humeur un peu tyrannique et violente.

About l'adore et la craint. Pour Sarcey, elle est l'incarnation de tous les raffinements mondains. Il va la voir le dimanche, elle le catéchise, elle lui achète ses souliers, il est éperdu de reconnaissance. Elle lui a fait prendre des leçons de danse, Sarcey essaie à son tour de se lancer auprès des jeunes filles. Pour son premier bal, il emprunte un pantalon à un ami, un gilet à un autre, il arrive le cœur tremblant, se cache derrière un rang de vieilles dames, remâche les discours qu'il adressera à sa première danseuse, de superbes discours sur le roman dont tout Normale rêve : *la Chartreuse de Parme*, mais ses propos si fins seront perdus, Sarcey ne dansera pas, ne parlera pas, il restera dans les embrasures de portes et partira, le cœur noir, après avoir beaucoup regardé, tourbillonnant au milieu des couples, l'œil en feu, la jambe vive, l'éblouissant Edmond. Ah! Edmond!...

Pour Edmond, pas de timidité, pas de cruelles, pas d'examinateurs rébarbatifs, pas de règles même. S'il a envie de quitter l'École pour assister à une soirée et qu'on lui refuse l'autorisation de sortir, il « tue » tranquillement un oncle de province et, au milieu des mines apitoyées de ses maîtres, part pour un enterrement fictif, qu'une longue séance de polka remplacera en réalité.

Et pourtant cet être prestigieux a la grandeur d'âme d'admettre Sarcey dans sa rayonnante intimité. Ils discutent ensemble, travaillent ensemble, voyagent ensemble. Pendant les vacances de 49, ils entreprennent à pied un grand voyage en Bretagne. Ils emportent chacun deux cents francs. Le train les mène jusqu'à Dieppe. C'est la première fois que Sarcey voit la mer. Il est émerveillé et grimpe avec ravissement sur les falaises qu'il appelle des « montagnes ». Ils passent par Fécamp, par Étretat. Le sac commence à paraître très lourd aux jeunes touristes : ce sont de vieux sacs de grenadiers qu'ils ont achetés pour cinq francs, des sacs déjà un peu usés qui ont dû traverser l'Europe sur le dos de quelques grognards. Ils y ont glissé, au milieu de leur linge, deux volumes seulement pour les lectures du soir : Homère et Béranger. Petit à petit, l'entraînement vient, mais la tenue des deux amis qui n'avait rien d'élégant au départ devient lamentable. Les vestes se déchirent; ils sont couverts de poussière,

« faits comme des voleurs », et leur arrivée dans les villes provoque généralement un vif mouvement de curiosité.

Mais comme ils s'amusent! Les souvenirs de Sarcey, les lettres d'About reflètent l'enthousiasme des jeunes voyageurs qui font allégrement leurs quarante, parfois cinquante kilomètres par jour. Pour eux tout est plaisir : les rencontres, les repas dans les bouchons, l'arrivée à l'auberge le soir. Après Étretat, tout retentissant des louanges d'Alphonse Karr qui vient de célébrer les charmes de la plage dans *Le chemin le plus court*, les voyageurs gagnent Rouen, Cherbourg, Saint-Malo. Les voilà en Bretagne. Il est curieux de suivre les étapes de cette énorme promenade dans les lettres d'About. Le futur pamphlétaire de la *Grèce contemporaine* est déjà là tout entier. Il écrit pour sa mère, dans de longues lettres, une vraie *Bretagne contemporaine* où les indigènes sont assez maltraités. Il les montre attablés dans des cabarets crasseux, qui sentent le porc, s'enivrant en silence de cidre à deux sous le litre, en se saluant à chaque verre. Les paysans sont tristes. Leurs chants ressemblent à des gémissements. Leurs femmes sont vêtues de noir et moroses comme les chansons. La verve d'About s'exerce sur ces hommes qui feignent, pour ennuyer le voyageur de ne parler que le breton, mais découvrent soudain qu'ils savent le français quand il s'agit de dire aux Parisiens des choses désagréables. Mais si les habitants sont dépeints avec vivacité dans ces lettres, le paysage en est comme absent. Les traits qui sont censés l'évoquer sont secs ou incertains. Le voyageur semble insensible au charme du pays. Ce qu'il en dit conviendrait aussi bien à la Picardie qu'à la Bretagne. Dès cette époque il révèle son indifférence pour la nature, ou plus exactement pour l' « atmosphère ».

Après Saint-Brieuc et Landerneau, les voyageurs s'arrêtent à Crozon chez Édouard de Suckau. Ils font des promenades à cheval. Sarcey n'avait jamais mis le derrière sur une selle, il meurt d'inquiétude. About l'observe avec malice.

Francisque n'était jamais monté à cheval et s'attendait bien à être jeté par terre. C'est au point que lorsque nous nous sommes mis en selle, il nous a priés d'aller au pas dans le village, parce qu'il n'eût pas voulu offrir le spectacle de sa chute à ces

brutes de Bretons. En effet, nous sommes partis tout doucement au pas; durant la première lieue, Francisque n'a pas été garçon; cependant il n'est pas tombé et son équilibre, avec quelques variations, s'est assez bien maintenu; bientôt nous avons pris le trot; Francisque a trotté; au galop, Franscisque a galopé et il ne tombait pas et il triomphait et nous jouissions aussi vivement que possible du plaisir qu'il éprouvait à se trouver plus solide et plus fort qu'il n'avait espéré.

Après cet exploit, Francisque est si content de ne pas s'être cassé le nez qu'il décide de prendre des leçons d'équitation, quand il sera rentré à Paris. Projet qui devait être exécuté en effet en compagnie de Taine et de Suckau (Précieuse information pour les d'Avenel de l'avenir : les leçons d'équitation sont à un franc le cachet).

Après quelques jours de repos, les amis reprennent leur voyage. Mais leurs finances sont compromises et ils doivent surveiller de près les dépenses. Dans les villes, ils descendent dans les hôtels, où les dîners (après marchandage), coûtent trente sous. Par économie, ils suppriment les déjeuners...

Ayant traversé Quimperlé et Lorient, ils se rendent à Auray, où le scepticisme religieux d'About trouve une bonne occasion de se manifester :

Nous avons fait notre pèlerinage à Sainte-Anne d'Auray, écrit-il à sa mère, *comme tout pieux Breton doit le faire. Nous trouvons une église très ornée par la superstition des fidèles; partout nous voyons Sainte Anne représentée donnant un savon à la Sainte Vierge, sa fille. Mais le mieux, c'est que les murs sont tapissés de tableaux ex-voto, rappelant les miracles opérés par l'intervention de Sainte Anne.*

Ici c'est un naufragé sauvé par une prière à Sainte Anne; là c'est un petit garçon tombé du haut d'un escalier sans se faire aucun mal, plus loin une petite fille qui vainc un serpent à deux têtes. Il y a force tableaux représentant l'enfant tombé sous la roue d'un moulin et miraculeusement sauvé. La collection de caricatures est vraiment excellente; chacune est accompagnée d'une explication qui n'est pas moins drolatique.

Les deux voyageurs visitent Quiberon (« où les homards se vendent huit sous »), Locqmariaquer, Carnac, et s'inter-

rogent, comme il convient, sur l'origine des dolmens et des menhirs. A force d'entraînement, leur résistance est devenue étonnante; ils abattent de très longues étapes, mais leur tenue laisse chaque jour davantage à désirer. « Un mendiant ne voudrait pas des souliers de Francisque », déclare About. Quant à lui, ce sont ses vêtement qui sont défaillants. Sa vareuse est déchirée en trois endroits et quand enfin à Vannes, un soir, ils prennent la diligence, il n'a plus qu'une manche. Leur nuit de voyage évoque des aventures touristiques d'un autre temps :

Nous avons eu une très belle nuit de Vannes à Nantes; nous voyions même les étoiles un peu mieux que nous n'aurions voulu. Nous étions sur l'impériale d'une abominable voiture, qui marche vite cependant. On empila derrière nous, sur un peu de litière, une grande demi-douzaine de compagnons, qui faisaient comme nous leur tour de France. Ce fut d'abord une peine d'enfer pour les faire entrer dans leur nid; les pauvres diables poussaient des cris de paon, ils avaient payé leurs places les premiers : et nous, les derniers venus, nous nous étions assis sur la banquette en sénateurs; bien résolus à n'en pas bouger. Le conducteur ne fit pas mine de nous faire déloger; il voyait bien que nous descendrions plutôt que de nous mettre dans ce pâté de chair humaine. On ne parvint qu'au bout d'une heure à tasser les pauvres diables. L'un d'eux était couché sur les souliers de tous les autres. Mais les Français rient partout; ils passèrent la nuit à chanter et à plaisanter sur leurs douleurs. Le plus bouffon, c'est que le conducteur les fouaillait incessamment, et se moquait sans façon de la situation piteuse où lui-même les avait mis.

Après une nouvelle étape en diligence jusqu'à Angers, les amis prirent le train qui les déposa un matin à Paris ravis, harassés, en loques et fort satisfaits de la gestion de leur bourse commune : il leur restait encore trois francs soixante-quinze!

***

La troisième année de l'École Normale devait être marquée pour la grande promotion par une recrudescence d'agitation politique et religieuse. L'année a mal commencé, M. Dubois qui depuis quelques mois était condamné comme directeur

de l'École, passe ses pouvoirs à M. Michelle en présence des élèves consternés. Il apparaît assez vite que, si l'on veut être agréable au gouvernement, il est préférable d'assister à la messe. Pour barrer l'entrée de l'École à de nouveaux candidats « mauvais esprits », on ajoute aux notes de l'examen un certificat *d'aptitude morale.* About, déclare Sarcey, « ne peut plus voir un catholique » et Barnave, le leader des catholiques, déclare à qui veut l'entendre qu'il doit se maîtriser pour ne pas étrangler About. « Je rendrais service à la religion », ajoute-t-il avec assurance. Tout maintenant est prétexte à combats. Un jour Lamm découvre dans Bossuet cette phrase : « Tous les moyens sont bons pour faire triompher la vérité. » On imagine le parti qu'en tirent les républicains : c'est un tohu-bohu général.

A son tour Vacherot, le directeur des études, est menacé; ses opinions politiques sont suspectes au ministère. Mais l'homme est adoré des élèves. C'était un maître de premier ordre et un psychologue d'une singulière finesse, comme permettent d'en juger les fameuses notes qu'il donna à l'époque à Taine, Sarcey et About.

Pour mémoire, nous n'en reproduirons ici que les passages essentiels qui sont assez étonnants :

Taine : L'élève le plus distingué que j'aie connu à l'École... Instruction prodigieuse pour son âge. Ardeur et avidité de connaissances dont je n'ai pas vu d'exemples. Esprit remarquable par la rapidité de conception, la finesse, la subtilité, la force de la pensée. Seulement comprend, conçoit, juge et *formule* trop vite. *Aime trop les formules et les définitions auxquelles il sacrifie trop souvent la réalité, sans s'en douter, il est vrai, car il est d'une parfaite sincérité.* — Peut-on mieux dire et tout l'œuvre de Taine ne confirme-t-il pas cet extraordinaire jugement?

Sarcey : Élève très laborieux, esprit éminemment littéraire; du goût, de la critique, une solide et complète instruction; fortes études classiques. *Affectation de bon sens et de sens commun. Répugnance pour les spéculations élevées de la pensée...* Et Vacherot avait ajouté cette phrase où se décèle une merveilleuse intuition : *Je lui crois seulement le défaut de vouloir imiter M. About.*

About : Élève très distingué, remarquable par sa grande facilité de parole et de composition et par son esprit. Intelligence vive, nette, prompte, *trop prompte, parce qu'elle voit, affirme, conclut avant d'avoir réfléchi.* Très fortes études. *Travail médiocre.* Caractère ouvert et généreux. *Nature d'élite, capable des plus grands dévouements, mais ardente, susceptible et ambitieuse.* Susceptible et trop porté à l'ironie.

Tel était Vacherot, homme obscur et éminent, critique perspicace qui ne laissa à la postérité que d'admirables notes... sur ses élèves et un ouvrage scientifique où il avait eu le dangereux courage de glisser au passage (et sans aucune utilité) qu'il n'était pas catholique. Ce fut cette déclaration négative qui motiva sa destitution en 1851. La nouvelle en « tomba sur l'École comme un coup de foudre ». Tous les élèves se rendirent dans son salon pour lui manifester leur sympathie. Taine prit la parole. « C'est la liberté de penser, c'est notre avenir qui sont frappés en vous », lui dit-il. Vacherot resta un instant sans parler. Il avait des larmes dans les yeux. Enfin, il prononça un petit discours. Il était de notoriété à l'École que Vacherot ne savait pas parler. Mais tout le monde, ce jour-là, le trouva éloquent.

A ces péripéties qui enflammaient About d'une ardeur batailleuse et avivaient en lui l'esprit frondeur et le sens anticlérical, répondaient au quartier latin des épisodes autrement retentissants de la lutte contre le libéralisme. Au Collège de France, Michelet depuis une dizaine d'années s'en prenait aux Jésuites et proposait de substituer à la foi catholique une mystique de sa façon. L'attitude du gouvernement était bien faite, en ces mois de lutte, pour accroître le nombre de ses auditeurs. Assister à son cours, c'était manifester en faveur de la liberté de pensée. On peut croire que les élèves de Normale ne manquaient pas d'aller l'applaudir. About et Sarcey étaient au premier rang des fidèles. *L'Univers catholique* entreprenait alors une véhémente campagne contre Michelet, accusé de pervertir la jeunesse. « Il n'y a que des catholiques pour calomnier un homme avec cette impudence », s'écriait Sarcey, fort éloigné, lui aussi, de toute impartialité. Michelet, au cours d'une de ses leçons, prit en main un des articles de *l'Univers* qui le vilipendaient et répondit point à point. Sa

véhémence égalait à vrai dire celle de ses adversaires. Une de ses leçons de cette époque débuta ainsi : « Le croirez-vous, il y a encore des capucins en France... » Ce n'était pas le moment d'affirmer avec tant de persévérance et d'éclat des inclinations antireligieuses. Le cours de Michelet fut suspendu. Les Normaliens en conçurent une telle fureur que leur directeur, prévoyant le pire, rassembla les chefs de section, pour leur rappeler cette prudente maxime : « Pas d'affaires avec la police. »

Les échos de ces incidents avaient pénétré dans les lycées et les élèves de tout âge se découvraient des opinions arrêtées sur les questions qui divisaient leurs aînés. Les professeurs, pour peu qu'ils fussent suspects d'idées libérales, étaient littéralement surveillés par leurs « classes ». About et Sarcey, envoyés comme stagiaires au lycée Bonaparte — un pareil stage pédagogique est d'usage pendant la troisième année de l'École — en firent l'expérience.

Nous avions en rhétorique, écrit About à sa sœur Aimée (qui, imitant l'exemple de sa mère, était partie en Russie, comme demoiselle de compagnie) *les fils de MM. Guizot, Baroche, Giraud, de Mackau, sans compter les fils de représentants. Je ne parle que des ministres. Tu comprends si c'était scabreux. Tout ce que nous disions et même ce que nous ne disions pas était rapporté au ministère le jour même.* En dépit de leur prudence, les jeunes stagiaires ne réussirent pas à éviter les incidents. Sarcey fut accusé d'avoir fait l'éloge de Robespierre et un potin du même ordre atteignit About. On ordonna une enquête d'où les accusés sortirent à leur gloire. Mais les élèves excités s'agitaient pendant les classes. About savait calmer les turbulents; Sarcey, légèrement chahuté, voulut imiter l'attitude énergique de son ami et se résolut un jour à faire acte d'autorité. Mais, comme il n'avait pas de chance, le premier élève sur lequel il lança ses foudres, fut le jeune Gramont, neveu du marquis de Gramont, député de la Haute-Savoie. L'incident fut si adroitement exploité que le proviseur de Bonaparte, à peu de temps de là, se voyait destitué. Quant à Sarcey, déjà suspect pour son esprit antireligieux, il fut refusé à ce concours d'agrégation, où Taine lui-même essuya un retentissant échec, pour avoir parlé de la Providence avec une insuffisante ferveur.

Toujours adroit et maître de lui à l'heure du danger, About se tira aisément de l'épreuve, bien que la sympathie du jury fût loin de lui être acquise : il fut reçu premier agrégé des lettres. Mais ces tribulations lui avaient donné à réfléchir. Sa vocation pour l'enseignement n'avait jamais été bien marquée. Il se rendait compte des dangers auxquels l'exposerait dans un lycée de province, à un moment où les esprits étaient surchauffés, l'expression de la plus inoffensive de ses idées; devenu Parisien, il ne se souciait guère non plus d'aller « moisir en province ». Aussi se détermina-t-il à passer le concours de l'École d'Athènes où il fut brillamment reçu.

Tu sais ce que c'est que cette École d'Athènes où nous ne sommes ni professeurs ni élèves, mais membres *tout simplement, écrivait-il à sa sœur. Primo, c'est une école où nous n'enseignons rien à personne, ce qui en fait le modèle des écoles. M. de Salvandy, dans son amour pour l'Université, imagina en 1846 ou 47 de faire pour les jeunes professeurs ce que l'État fait pour les jeunes peintres et les jeunes musiciens et il fonda l'École d'Athènes sur le modèle de l'École de Rome. Seulement, il se joignait à sa bonté pour nous une arrière-pensée politique.*

Tu sais ou tu ne sais pas que la France combat en Grèce l'influence de plusieurs autres puissances et notamment de l'Angleterre. On a pensé qu'en envoyant là-bas une dizaine de jeunes gens instruits qui recevraient la société de la ville, on aurait, sous un autre nom, des attachés d'ambassade et des propagateurs des idées françaises. Ainsi avons-nous une double mission : 1° Pendant l'hiver, aller beaucoup dans le monde et à la Cour, dans un bel uniforme, danser tant que nous pourrons et nous lier avec les jeunes gens de la ville, et, si nous le pouvons, organiser des conférences, où nous échangerons des idées avec eux, en ayant soin d'en donner et de n'en pas recevoir. Cela, c'est la besogne d'hiver. En été, on monte à cheval, on parcourt le Péloponèse, et toute la Grèce, en découvrant des monuments si l'on peut; on monte en bateau et l'on parcourt les côtes et les îles, fabriquant des cartes, si l'on sait. Mais ce n'est pas tout; on s'embarque pour Constantinople et l'on visite l'Asie Mineure; on s'embarque pour Alexandrie, on remonte le Nil et l'on visite l'Égypte. On envoie deux fois

par an des mémoires ou tout au moins des impressions de voyage à l'Institut, qui les lit en grande pompe, les trouve excellents et les fait imprimer... L'État nous donne 3 600 francs par an, nous loge dans un palais et nous fournit quelques petites choses, entre autres un directeur et un cuisinier.

Ce n'était pas, on le voit, l'amour de l'archéologie, ou le prestige des grands souvenirs de l'antiquité qui conduisaient About à Athènes. C'était la prudence. Et l'événement devait prouver qu'il avait agi avec sagesse. Sarcey, à peine arrivé au collège de Chaumont, connut des tribulations héroï-comiques. Il est vrai qu'il fit preuve d'un esprit d'indépendance compromettant : il refusa de couper sa barbe, narguant ainsi les circulaires qui recommandaient avec instance la suppression d'un ornement considéré comme le témoignage du plus dangereux esprit démagogique. La barbe fit reléguer Sarcey au fond de la Bretagne. Quant à Taine, les leçons de philosophie qu'il professa à Nevers furent jugées si subversives qu'on le déplaça pour l'acculer bientôt à la démission. Et les pauvres persécutés de la Grande Section devaient tous rêver avec envie à l'heureux Edmond qui n'avait pas d'élèves, pas d'espions, laissait pousser ses poils à sa guise et pouvait regarder chaque jour le Parthénon.

***

On n'est jamais si heureux que les autres veulent bien le croire. About partait pour Athènes en regardant Paris, Paris où l'on prend du punch le soir avec des amis, où l'on croise une jolie femme à chaque coin de rue. Peu de jours avant son départ, il avait eu au bal de l'Opéra une aventure qui l'avait convaincu des avantages des grandes capitales. Une aventure avec un domino de moire blanche, au charmant visage, un pauvre domino très battu par son amant, — un riche Espagnol — et très désireux de prendre sa revanche. About l'avait accablée de compliments, de bouquets et de consommations. L'Espagnol — car il était présent — surveillait de loin ce manège et, fou de rage, dansait le cancan dans un domino carotte en jetant sur About et sa compagne des regards furieux. « Je n'en serai ni plus ni moins battue pour cela », répétait le domino blanc et « au moins aujourd'hui je suis heureuse ».

Elle pressait la main d'About et l'embrassait, en lui rappelant qu'elle l'attendrait le lendemain devant Notre-Dame-de-Lorette...

En gagnant Marseille, About fit naufrage. Ce fut dans la Saône, car le chemin de fer n'existait pas encore et il avait pris le bateau à Chalon. Lyon lui parut « triste comme le travail forcé ». Sur le bateau du Rhône, des officiers qui se rendaient en Algérie le fatiguèrent du récit de leurs exploits. Arrivé huit jours trop tôt à Marseille, il prit la diligence qui, en vingt heures « seulement », le conduisit à Nice où il s'installa chez un parent qui jouait au whist toute la journée.

Le paysage méditerranéen remplit About d'admiration. *C'est une verdure éternelle,* écrit-il à sa mère, *un ciel bleu, des oliviers chargés de fruits, de l'herbe à foison, des marguerites dedans, un soleil de mai, des odeurs printanières à faire revivre les morts... Il n'y a pas de mer comparable à cette Méditerranée, ni de montagnes comme ces montagnes : c'est un nid fait exprès pour le bonheur.*

Nice lui sembla d'une gaieté étourdissante, mais il s'étonnait qu'elle appartînt à l'Italie, car on n'y voyait, d'après lui, aucun Italien... La situation a bien changé depuis que Nice s'est donnée à la France... « *Les mendiants sont des Français* — constatait About — *les cochers des Russes, les couturières des Allemandes et les ramoneurs des pairs d'Angleterre tombés en disgrâce.* » La ville s'enorgueillissait d'un opéra. Mais les chanteurs ne savaient pas chanter et l'orchestre ignorait tout de la musique. C'était un « opéra-bouffe sans en avoir l'intention ».

Un jour, About, flanqué de deux amis, alla visiter les États du prince de Monaco, alors très misérables, faute de roulette. Les habitants y célébraient en grande pompe la fête de Sainte-Dévote. Les voyageurs nouèrent une amitié éternelle avec un officier du prince, qui les invita pour le soir même à un bal de la cour, « qui se dansait sur un carreau bien carrelé à la lueur de huit lustres en faïence ». Faute d'habits convenables, les Français n'osèrent accepter, se contentèrent de faire porter leur cartes au palais, se grisèrent amplement dans le seul hôtel de la ville et se firent conduire à Menton où ils mirent en fuite toutes les promeneuses, alertèrent la garde piémontaise, et offrirent un vin d'honneur aux officiers.

Revenu à Marseille, About se fit assez de relations en un jour pour organiser le soir un dîner de quinze personnes, au cours duquel un Italien calotta une Française qui lui promit un coup de couteau. L'Italien, inquiet, préféra ne pas terminer son dîner et partit, oubliant sa compagne qu'About entreprit de consoler. Mais, le lendemain à l'aube, le futur Athénien dut courir au bateau, navré de quitter une terre si fertile en distractions. La traversée ne fut pas faite pour le consoler : il eut le mal de mer pendant huit jours.

***

L'École d'Athènes ne vit jamais pensionnaire plus étrange. Il arrivait auréolé d'une réputation d'helléniste fervent. Pourtant il ne s'intéressait pas, il ne s'intéressera jamais aux antiquités. Dans ses lettres, le Parthénon est à peu près comme s'il n'était pas. Jamais l'idée de faire une fouille ne lui traverse l'esprit. Jamais aucune « prière » ne monte à ses lèvres sur aucun tertre célèbre. La beauté antique ne le touche pas. Les grands souvenirs de la plus belle des civilisations ne l'émeuvent pas. Il n'est curieux que des gestes des vivants, que des bruits du marché, que des potins de la cour : c'est Tallemant des Réaux en exil.

Un Tallemant qui manque un peu de provende. Dans ce « petit village » qu'est Athènes, il n'y a pas de société ou à peu près, et, les trois quarts du temps About en est réduit à converser avec lui-même. Le directeur de l'École, M. Daveluy, est « froid et ennuyeux ». Sa principale préoccupation est d'empêcher les élèves d'approcher sa fille. Les élèves, hors Beulé qui travaille alors sur l'Acropole, sont « pétrifiés » et d'humeur peu plaisante. Le soir, About se résigne à aller au théâtre entendre une très mauvaise troupe, le matin il fait quelques promenades à cheval « dans les rochers » ou bien chasse « dans les lauriers du Céphise », tire quelques grives, « poursuit des tortues ». L'après-midi il passe de longues heures dans sa chambre, à l'École.

C'est une grande chambre à deux fenêtres, dont l'une donne sur le Parthénon, l'autre sur la campagne. Au premier plan, s'étend le jardin de l'École où M. Daveluy tente de faire pousser des arbres. Il y a un grand divan dans la chambre d'où l'on

peut regarder le ciel. About y passe de longues heures, à moitié nu, écrasé par la chaleur et l'ennui. Que ne donnerait-il pas pour un instant passé là-bas, dans un pays du nord, avec des amis au coin d'un feu! Il lit, mais il a peu de livres et doit se contenter souvent d'ouvrages absurdes. Il apprend le grec moderne, nonchalamment, en parlant avec son domestique. Il écrit des lettres.

Cela, c'est son grand plaisir, son seul vrai plaisir : chaque courrier emporte deux cents pages de lui. Il écrit à sa mère, à sa sœur (qui est en Russie), à mademoiselle Olga, la fille d'une générale russe chez qui madame About est maintenant dame de compagnie à Paris. Il écrit aux amis de la grande section, à bien d'autres encore, qui ne l'intéressent pas autrement, mais qui lui donnent l'occasion de saisir une plume, c'est-à-dire de s'amuser, d'être gai, d'être sarcastique, farceur, burlesque, tout ce qu'il ne peut être dans cette Athènes endormie, de se donner, suprême bonheur, l'impression qu'il parle, alors qu'en réalité il lui arrive de demeurer si longtemps sans ouvrir la bouche qu'il redoute de voir les poils de sa moustache s'entrecroiser au-dessus de ses lèvres et les fermer, « comme les ronces font à l'entrée d'une grotte sauvage ». Plus About s'ennuie et plus ses lettres sont gaies. C'est la revanche. Mais, parfois, ce refuge même est interdit. A quoi bon écrire? Il fait trop chaud, il y a trop de poussière. Elle pénètre partout, se glisse dans les pièces les mieux fermées, dessèche la bouche et l'esprit. Dans de pareilles conditions, qui aurait le goût d'écrire? « Les jours de poussière, madame de Sévigné elle-même interrompait sa correspondance, elle faisait des confitures. » En ces instants-là, About n'a qu'une envie : fuir. Il lui semble qu'il ne tiendra jamais à Athènes jusqu'au bout. Il a envie de partir pour la Russie, de se faire naturaliser cosaque, de devenir journaliste du tsar. Parfois aussi — mais ces moments-là sont brefs et rares — une sorte de joie intérieure s'épanouit en lui, une de ces grandes joies qui n'ont aucune cause connue — ce sont les meilleures — et About goûte la douceur d'être dans un pays de lumière, loin des « dénonciations d'évêque » et des tables d'hôte.

***

Il est à Athènes pourtant une personne distrayante, par ses bizarreries du moins : la duchesse de Plaisance. C'était la fille de Barbé Marbois, et la femme d'Anne-Charles Lebrun, deuxième duc de Plaisance. Mais il y avait longtemps qu'elle ne voyait plus son mari. Sa mère était américaine, ce qu'elle avait soin de rappeler par ses excentricités. Pendant longtemps elle avait voyagé avec une grande cuve d'alcool qui contenait le cadavre de sa fille, morte en bas âge. Elle étonnait Athènes par sa fortune, son goût pour les constructions et ses aventures. En 1846, elle avait eu l'honneur d'être arrêtée à quelques portées de fusil de la ville par le brigand Bibichi, aventure qui devait fournir à About le thème du *Roi des Montagnes*.

Dès les premiers jours, avec cette singulière intuition des valeurs humaines qu'ont souvent les toquées, la duchesse avait deviné la personnalité d'About et tenté de l'attacher à son char. Vaine tentative, sur laquelle About ironise un jour, en écrivant à sa mère.

La duchesse me fait la cour, parce qu'elle va passer l'été sur le mont Pentélique, à quatre lieues d'Athènes, dans un pays rempli de brigands. Elle prendra chez elle une demi-douzaine de gendarmes, mais de peur qu'ils ne prennent la fuite au premier coup de fusil, elle voudrait avoir quelqu'un pour les commander. C'est pourquoi elle me prêche toute la journée que le Pentélique est très sain, qu'on n'y a jamais la fièvre et que je ne trouverai en aucun pays une telle sérénité.

Pourtant About fréquenta régulièrement la maison de la duchesse, une grande maison inachevée, entourée d'un vaste jardin où elle empêchait les arbres de pousser. Six molosses y erraient, attendant impatiemment de pouvoir dévorer un visiteur. La duchesse demeurait le plus souvent seule, en conversation avec Dieu, qui daignait parfois lui adresser des messages. Sa plus intime amie était une Anglaise qui, après avoir goûté d'une demi-douzaine de maris et amants appartenant à la première aristocratie d'Europe, s'était mise en ménage avec un brigand grec. Mais la duchesse recevait tous

les étrangers de passage et s'enthousiasmait pour chacun d'eux pendant quarante-huit heures. Ce fut chez elle qu'About fit la connaissance de David d'Angers. Le célèbre sculpteur, républicain ardent, avait été exilé par Napoléon et se morfondait en Grèce en compagnie de sa fille. Ses opinions politiques et son talent charmèrent Edmond About. Il envoya à *l'Illustration* un article chaleureux sur un buste de Capo d'Istria que David d'Angers venait précisément d'exécuter. C'était son premier article. Le malheur voulut qu'il fut publié. Le gouvernement prit fort mal cet éloge d'un exilé. About fut sur le point d'être chassé de l'École. Et M. Daveluy, depuis lors, ne considéra plus qu'avec terreur un pensionnaire capable de provoquer de tels éclats.

La duchesse était au-dessus de ces orages. About lui plaisait : elle avait pour lui de petites attentions. Mais le Français se méfiait, ainsi qu'en témoigne cette anecdote :

J'étais tranquillement à rêvasser dans mon lit, lorsqu'on m'apporte une cruche de lait. C'était un présent de la duchesse pour Guérin (un élève de l'École) *et pour moi. Je dis au domestique de porter le tout à Guérin, que je n'en voulais point, et qu'il me laissât en paix. Une seconde après, arrive Guérin, qui s'englue après moi, suivant son habitude. « Mon cher About, pourquoi refuser les présents de la bonne duchesse? Elle nous aime; elle a un grand fond de tendresse pour vous; ce lait est excellent, c'est du lait de vache, et vous savez qu'on n'en vend point à Athènes. Songez que le lait est très cher dans cette saison; le lait de brebis coûte une drachme par litre; il y en a plus d'un litre, dans cette cruche, etc., etc. » Je l'envoie paître avec le lait de la duchesse, et je n'y pense plus. Le lendemain, recruche, rescène de Guérin. Pour couper court à tout cela, nous l'envoyons chez la vieille Plaisance, dire que Beulé, ni moi ne buvons de lait, que lui-même s'en va à Pathmos, et que nous la prions de garder ses présents. Deux jours après, Beulé rencontre le docteur Roeser qui lui dit : « Je viens de chez la duchesse, nous avons fait une autopsie. — Et de qui? — De sa vache. On remarquait qu'elle ne buvait point, qu'elle voulait mordre, et comme elle avait été mordue par un chien enragé, la duchesse l'a fait tuer, nous l'avons ouverte, et nous avons reconnu qu'elle avait la rage. »*

Cette digne femme, dans la crainte que le lait de sa vache ne fût enragé, trouvait utile et agréable de ne le point boire et de nous en faire présent. Comment trouves-tu cette attention délicate, et ai-je tort de ne vouloir plus mettre les pieds chez elle? Pour notre vengeance, nous nous sommes contentés de répandre l'histoire.

En réalité, ce lait enragé ne devait jeter aucune ombre sur les relations de la duchesse et d'Edmond About. A peu de temps de là, il conduisit chez elle Théophile Gautier.

***

C'était en septembre 52. About s'ennuyait de plus en plus à Athènes. Il avait en vain tenté de se réfugier à Képhissia, station des environs d'Athènes, qui passe pour aérée, mais la saleté des auberges et la surabondance des moustiques l'en avaient bien vite chassé. Aussi songeait-il à se rendre à Pathmos, sous prétexte d'étudier les manuscrits d'un couvent, quand une nouvelle l'immobilisa soudain. L'arrivée de Théophile Gautier était annoncée. Après avoir visité Malte, Smyrne, Constantinople, l'illustre poète allait passer quelques jours en Grèce.

Il arriva, flanqué d'une illustre compagne, Ernesta Grisi[1] la chanteuse, que, pour la commodité des relations, on appelait « madame Gautier ». Madame Gautier! c'était un nom qu'About n'entendait pas alors sans émotion. Il y avait une autre personne en effet qui, s'autorisant des relations qu'elle avait eues avec le généreux Théo, se faisait appeler, elle aussi, mais à titre provisoire, madame Gautier. Et cette madame Gautier n° 1 avait eu maintes bontés pour le jeune About. Il espérait même qu'elle en aurait encore.

Mais c'étaient là des réserves mentales dont il eût été malséant et inopportun d'informer mademoiselle Olga Pankratief, à qui il écrivait la relation de l'arrivée des Gautier, mademoiselle Olga qui se laissait faire gentiment, la cour :

1. Il y eut quatre Grisi, sœurs et cousines, chanteuses et danseuses, qui jouirent toutes à l'époque d'une certaine notoriété : Julia et Carlotta qui touchèrent elles aussi le cœur inflammable de Gautier, Marina et Ernesta.

Je pense que je n'en suis pas à vous apprendre que ce brave Théophile Gautier est venu faire une très courte visite à la ville d'Athènes. En quatre jours, il a acquis le droit d'en porter tous les jugements qui lui passeront par la tête, et de les appuyer par ce mot qui répond à tout : j'ai vu. Je lui ai fait les honneurs du Parthénon et généralement de toute la ville. Je lui ai même montré la duchesse (de Plaisance) qui n'est pas une de nos antiquités les moins curieuses. Ces deux puissantes personnalités se sont vues, et se sont séparées en très bons termes. En général, l'illustre Théo m'a paru plus désireux de paradoxes que de vérités : c'est voyager dans un mauvais esprit. Il m'a même demandé de lui mettre par écrit les paradoxes que je saurais sur les antiquités d'Athènes, ce dont je me suis bien gardé. Au reste, il parle beaucoup de lui et pose énormément : son nez m'a paru de force à casser tous les encensoirs et à n'être cassé par aucun. Très bon garçon d'ailleurs, quoique un peu rageur; très doux, quoiqu'il dît des sottises en français à un tas de gens qui ne comprennent que le grec. Il était orné de madame Grisi (Ernesta) qui a chanté tout l'été ou plutôt tout l'hiver à Constantinople. Elle est laide, ridée à grandes ornières, et en bon chemin d'être chauve[1]*. Mais c'est une femme de ménage s'il en fut et je ne crois pas qu'il y ait d'ouvrière aussi laborieuse dans toute la rue de Charonne. Le premier jour, elle s'est fait un chapeau et elle a défait les malles. Le second, elle a vu la ville et bâti une robe, le troisième, elle a cousu la robe et commencé une chemise, le quatrième, elle a visité l'Acropole et fait les malles. Sur le bateau, elle n'a pas cessé de travailler, tout en s'occupant de sa fille. Ce jeune être qui est né de la collaboration de M. Gautier et de madame Grisi, s'appelle Estelle, et plus communément Monstre vert, parce qu'elle est verte, et que c'est un monstre. Elle a de fort beaux yeux et fera un joli diable à quatre. J'ai été fort aimable pour l'illustre Théo, pour madame Grisi et pour Monstre vert, et ils ont trouvé cela très naturel, le grand homme surtout, qui n'aurait pas été scandalisé si j'avais ciré ses bottes dans mes moments perdus.*

Madame Grisi m'a fait une très jolie blague en soie cerise,

1. Dans une autre lettre à la même correspondante About oublie qu'il a fait cette description peu appétissante et écrit : « La prima est fort belle... Elle vous ressemble... »

que je conserverai pieusement en mémoire de cette artiste couturière. Si son chantage ressemble à son courage, c'est la prima prima donna du monde.

Après quatre jours de promenades archéologiques et sentimentales, les Gautier partirent pour Corfou. About les suivit. Le petit groupe prit un bateau autrichien qui revenait des Indes. On ne put parler ni de littérature, ni d'amour, car tout le monde fut malade sans arrêt. Corfou apparut à Edmond About comme une véritable oasis. Enfin, il revoyait des arbres dont il était depuis si longtemps privé. L'île était riante et propre car elle appartenait aux Anglais. L'auberge où les voyageurs descendirent, avec ses fenêtres à guillotine et ses gravures de chasse, évoquait Piccadilly et Regent's Circus, la grande île mère « que les Anglais ont fait tapisser de falaises ». Mais il suffisait de franchir le seuil, pour changer d'atmosphère :

La ville est jolie, écrit About à mademoiselle Olga, *c'est pur italien et les gens qui ont vu Naples, prétendent que cela y ressemble. Rues étroites, maisons hautes, et une jolie tête à chaque fenêtre. La population est grecque, vénitienne, maltaise, et en bon chemin de devenir anglaise. Les Anglais ont fait aux frais des Grecs, des fortifications gigantesques, qui font de Corfou un second Gibraltar : ils ont fait aux frais des Grecs, une esplanade splendide, où les gentlemen courent à cheval et les indigènes mendient à pied; l'île entière est couverte de routes excellentes, où les Anglais roulent tous les soirs avec leurs charretées d'enfants blancs et roses; le tout est bordé d'orangers, de jujubiers et de Grecs qui demandent un sou. Je ne sais pas si l'Anglais est très adoré, mais j'en doute, et voici pourquoi. je porte des favoris à l'anglaise et je prends un air très insolent : aussi passai-je ici pour un Anglais; on me rend ma monnaie dans du papier et on me dit : Milord. Eh bien! je regarde ceux qui me regardent et il me semble qu'il y a dans la physionomie de ces gens-là un mélange de peur et de haine. Dans la foule, et il y a toujours de la foule, j'écarte avec ma canne ceux qui me gênent et il ne ferait pas bon jouer ce jeu-là dans un autre pays. Mais je trouve très amusant d'ajouter quelque chose à la haine qu'on a pour les Anglais, et je fais comme le monsieur qui, se*

trouvant par hasard dans la peau d'un autre, prenait plaisir à le compromettre horriblement...

Au théâtre, About va assister à un spectacle donné par une troupe d'opéra italienne.

... *On donnait* Giovanna d'Arco *dell celebre maestro Verdi, c'est-à-dire Jeanne d'Arc, par cet animal assommant que les Italiens adorent sous le nom de Verdi. Pendant que j'envoyais prendre mon billet, je m'étonnais en moi-même du choix de la pièce, Jeanne d'Arc! sur un théâtre anglais! mais j'ignorais que le fabricant du libretto a singulièrement modifié l'histoire. Jeanne d'Arc défend la France contre des ennemis quelconques, des Turcs, des Champenois ou des Abyssiniens; elle porte élégamment une cuirasse en papier à chocolat et elle tient un petit drapeau blanc, grand comme un éventail; puis crac! un héraut arrive sur la scène et dit au roi :*

Rotto el nemico, e Giovanna e spenta

On apporte Jeanne sur des coussins; une écharpe rougie imperceptiblement apprend aux gens d'esprit qu'elle est blessée à mort; elle se relève avec peine, elle chante un air du haut de sa tête et elle meurt. Les Anglais, naïfs, sont convaincus que Jeanne est morte d'une blessure et d'une roulade, et qu'elle vivrait encore si elle n'avait eu un coup d'épée et un ut *dans la poitrine. La salle était comble : toutes les loges sont louées à l'année par des Anglais; il reste aux étrangers un horrible orchestre et un plus horrible parterre, envahis tous deux par les soldats de la garnison. Les loges étaient garnies de jolis et d'horribles visages, car les Anglaises ne sont ni belles, ni laides à moitié. Le lord Haut-Commissaire qui est un peu plus que le roi de l'île, montrait, dans une loge splendide, une tête dessinée par Cham. Après le premier acte, toute l'assemblée s'est levée et l'orchestre a joué, cette musique d'enterrement qui s'appelle le* God save the King. *Je n'irai plus au théâtre : il y fait trop chaud. J'aime mieux courir les rues le soir : on voit les Grecs et les Maltais acheter une obole de fromage et les femmes des soldats anglais prendre un pain à sandwiches et un shilling de jambon; tout cela est éclairé par de grandes lampes en forme d'étrille turque; on se culbute, on crie, et c'est très beau. Je repose mes*

yeux sur d'admirables étalages de fruits verts (il n'y en a pas d'autres en Orient) que les marchands entretiennent dans une propreté anglaise : l'un frotte des prunes sur sa manche pour les faire reluire; l'autre étrille avec une brosse à chapeau le velours rose des pêches. C'est un admirable tohu-bohu de melons gros comme des citrouilles, de citrons gros comme des melons, de prunes grosses comme des citrons et de raisins gros comme des prunes. La terre qui produit ces fruits-là est une brave terre, et qui mériterait d'être cultivée par des bras libres.

Enfin About et les Gautier se séparèrent. About regagna sans joie son École pour y trouver précisément une lettre de madame Gautier n° 1, qui lui annonçait sa prochaine venue dans le « bassin méditerranéen ». Elle espérait bien retrouver Edmond et lui proposait même un rendez-vous. Où cela? A Corfou. Il y a d'étranges coïncidences. Et quelques mois plus tard, About prenait de nouveau le bateau pour Corfou, avec le cœur léger qui convient lorsqu'on s'embarque pour Cythère. Mais la dame ne vint pas et Edmond dut rentrer en Attique, dépité et furieux. Cette fois encore il trouva des lettres de madame 1. Elle s'excusait; elle était pleine de regrets, pleine de remords. Ce sont là les présages ordinaires d'une rupture. Bientôt elle n'écrivit plus de lettres du tout et se contenta de consommer en silence un petit lot de parfums qu'About lui avait envoyé.

L'Athénien en prit son parti très philosophiquement, bien que, pour un célibataire, la Grèce fût un pays de faibles ressources, où l'on a tout le loisir de se morfondre entre les filles à cinq sous pour soldats, les petites ouvrières à une drachme et les femmes d'employés à cinquante drachmes (par mois), toutes ayant, s'il faut en croire About, le type albanais... « c'est-à-dire Kalmouk ».

***

Pour tenter de rompre la monotonie des jours athéniens, About ne manqua pas une seule des soirées qui furent données dans les mois qui suivirent. Il y en eut quelques-unes sur les frégates françaises amarrées au Pirée — *Charlemagne*

et *Pandore* — d'autres dans les légations, surtout chez le ministre de Bavière[1] qui donnait des bals dans une cour-jardin à Képhissia. Le roi Othon se montrait à toutes ces réunions et promenait au milieu des valseurs son grand corps maigre, son visage triste et inquiet. Chaque fois qu'il rencontrait About, il lui demandait : « De quel travail vous occupez-vous en ce moment? » sans écouter la réponse. M. Daveluy menait sa fille à tous les bals, mais l'empêchait de danser. Dès qu'il l'apercevait, About invitait la jeune fille, et le père de répondre à sa place : « Volontiers, mais je vous avertis qu'elle ne danse que le quadrille et elle les a tous promis. » C'était un rite.

Il y avait un certain nombre de bals à la cour. « Tout étranger qui se lave les mains, écrit About, et qui a une lettre de recommandation pour son ambassadeur » y est convié. Les fonctionnaires grecs y assistaient en principe, « sauf les gardes champêtres ». Le buffet était généralement mauvais et peu abondant; on se battait pour le bouillon.

Pour le seizième anniversaire de l'arrivée de la reine en Grèce, il y eut une fête au palais, ce Palais où d'après About tout était énorme, sans qu'il y eût rien de grand. About nous a laissé la peinture de cette mémorable réunion, dans une lettre où son goût pour le burlesque (était-ce déjà le canular normalien?) se manifeste librement. La réunion débuta par un spectacle : une petite comédie où les souverains tenaient leur rôle, puis on conversa sans entrain, en attendant que la reine réapparût « portant une robe de crêpe blanc, avec des volants tout en marabout et une coiffure en marabout ». Fille du grand-duc d'Oldenbourg, cette princesse avait été d'une beauté remarquable, mais elle avait pris de l'embonpoint et son joli teint avait été gâté par l'apparition d'innombrables petits filets rouges. Elle était douée d'un appétit féroce et d'une grande vertu. Une de ses distractions favorites était les « petits jeux », qu'elle réclama ce soir-là, malgré les protestations du roi. Quand le roi vit qu'il n'y pouvait rien :

« ... *il se mit à embrasser toutes les dames et à les jeter par terre. On a joué aux homonymes. M. de la Vallette a proposé le*

1. Le roi Othon était fils de Louis Ier de Bavière.

mot « Dictionnaire grec-français », mais le roi, protecteur des convenances, a proposé « blanc-seing » qui a été accepté aussitôt.

Ensuite la souris grise (une dame d'honneur) *a occupé nos loisirs. Pour que la souris fût digne de son nom, on a distribué du punch et la Reine a commencé. Elle a attrapé M. le marquis de *** par la patte droite et elle l'a immédiatement suspendu au grand lustre où il est resté accroché par le nez. A ce spectacle elle est entrée dans une telle joie qu'elle a roulé un quart d'heure autour de la table. Madame de Pleskow* (la grande maîtresse du palais) *la suivait un éventail à la main. Sur ces entrefaites l'orchestre a joué un quadrille, dont plusieurs personnages importants ont failli mourir. On assure que le Roi, ayant pris les deux mains de l'Ambassadrice de Russie (la plus jolie femme de l'assemblée), ils ont tant et si bien tourné qu'ils sont tombés sur le dos et tout le corps diplomatique s'est fait un devoir de culbuter sur eux. M. de L... a profité de l'occasion pour enrouler autour de sa tête le jupon de la Reine, qui s'était détaché par hasard. Le lendemain, il lui envoya une lettre d'excuses, avec un vase antique que les convenances me défendent de nommer.*

Le quadrille fini, on a passé dans la salle des soupers : on a commencé par une daube de première force, à laquelle la grande maîtresse avait mis la main. On a fait passer ensuite une foule de choses également exquises, dont les convives se sont régalés, en se léchant les doigts. M. de Pleskow dit quelques paroles bien senties sur les suites de l'indigestion, mais personne ne l'écouta. Les vins étaient choisis parmi les meilleurs, M. de J... avait une petite pointe, et en lâchait de grosses suivant son habitude.

Sur la fin du dessert, le Roi tira de sa poche le portrait de la princesse de Géorgie, peint sur une dent d'éléphant par M. le baron Xeuxis de Pommeyrac. Les hommes la trouvèrent piquante et jolie : les dames déclarèrent que c'était un petit museau chiffonné qui ne disait rien du tout.

Madame l'ambassadrice de Russie rentra chez elle dans la voiture du directeur des Beaux-Arts, M. le marquis de F... qui eut la galanterie de lui demander en chemin comment elle se portait et si elle ne trouvait pas que la pluie était beaucoup plus ennuyeuse que le beau temps, l'ambassadrice touchée de ce procédé ne répondit qu'en se jetant dans ses bras.

About avait obtenu quelques succès flatteurs au cours de cette soirée. On fit cercle pour le regarder dansant la polka-mazurka avec la nièce de l'ambassadrice de Russie. Il est vrai que cette danse était encore ignorée à Athènes, ainsi que la scottish dont l'apparition provoqua une vive sensation. Quant à la Redowa, tout le monde croyait que c'était une cantatrice italienne. Décidément Athènes était hors de l'univers. On n'y fit tourner les tables que vingt ans après que les autres capitales en furent dégoûtées. Pendant quelques mois, il est vrai, ce fut l'occupation de toutes les familles. Mais About refusa d'y participer.

***

Nous possédons des témoignages attestant que l'auteur de ces relations facétieuses, ce correspondant sarcastique et farceur dont les lettres passaient de mains en mains en France pour la plus grande joie d'un petit cercle d'amis, About, pendant les derniers mois de son séjour à Athènes, était devenu à peu près neurasthénique. Un voyage accompli en Asie Mineure avant de regagner la France par l'Italie ne lui apporta même pas la diversion qu'il en avait lui-même attendue, et, pourtant, de Smyrne ou de Constantinople, il continua d'adresser à ses amis des lettres drolatiques sur les femmes turques, leurs voiles complaisamment transparents et leurs longs séjours dans les pâtisseries[1]. Quant aux monuments, turcs

1. Les témoignages sur Jacquemont ne sont pas si nombreux qu'il nous semble permis de passer sous silence celui qu'About recueillit à Constantinople et transmit à mademoiselle Olga, lectrice enthousiaste des lettres de Jacquemont. En se promenant dans la ville, About rencontra un certain docteur Camescane qui avait fait avec Jacquemont la traversée de Bordeaux à Rio (première étape du voyage aux Indes). « Il me raconta les détails de leur première entrevue et des bonnes journées qu'ils passèrent ensemble, herborisant et chassant aux insectes; enfin il fit la description du Jacquemont jeune et timide que le soleil de l'Inde n'avait pas encore bruni, que la société anglaise n'avait pas bronzé. Il me le dépeignit comme un grand jeune homme démesurément maigre et allongé, grands pieds, grandes mains, quelques poils de barbe, excessivement myope et très timide. Au reste homme de bonne compagnie, délicat à l'excès, sensible comme une jeune fille et d'une bonté qui se trahissait dans tous ses gestes, M. Camescane reçut par la suite quelques lettres de Jacquemont qui auraient figuré dignement dans la collection de M. de Tracy. Mais elles se perdirent avant d'arriver en France. » About eut même la bonne fortune de rencontrer aussi à Stamboul le commandant de la *Zélée* qui avait mené Jacquemont aux Indes, mais il ne dit rien des confidences de celui-ci.

ou byzantins, ils ne semblent pas l'avoir autrement intéressé. About n'est vraiment sensible ni à la beauté des paysages, ni au prestige d'un grand passé. Aussi aucune des expéditions qu'il entreprit comme « Athénien » n'éveilla-t-elle en lui un réel intérêt. Il alla deux fois à Egine pour étudier les ruines du temple. A chaque fois il dut, par ennui, abréger son séjour. Du voyage au Péloponèse accompli avec Charles Garnier et Alfred de Curzon, il suffit de lire la *Grèce contemporaine* pour se convaincre qu'il ne garda pas un souvenir très enthousiaste. Cette attitude toute négative éclaire quelques-uns des traits de son esprit, dont certains au reste nous sont apparus avec netteté dès son adolescence.

About, s'il est isolé, réduit à lui-même, révèle tout à coup la pauvreté de sa vie intellectuelle. Il n'est pas de question qui l'intéresse spontanément. S'il écrit, fût-ce une lettre, jamais il ne touche un problème qui lui tienne à cœur, jamais il ne discute une idée. Il ne peut se dégager des préoccupations d'intérêt personnel ou des spectacles et des circonstances au milieu desquels le hasard l'a placé. Et encore ne retient-il de ceux-ci que les traits superficiels. Alors qu'un esprit original s'épanouit dans la solitude, elle le condamne à la demi-obscurité intellectuelle, à l'ennui.

Mais placez-le dans un groupe d'êtres humains, il se transforme, donne une impression d'activité intense, laisse paraître une merveilleuse faculté d'assimilation. Aussitôt il trouve moyen de s'engager dans quelque lutte : l'élément générateur de son activité intellectuelle, c'est la contradiction. Il pense contre quelqu'un ou contre une idée qu'on a exprimée devant lui. Paresseux de nature, il est capable de fournir un effort intense, s'il vise à déconfire un adversaire. A Normale il travaillait peu, sauf s'il s'agissait de dépouiller les textes sacrés, où il espérait trouver des arguments contre les catholiques. Il a de l'orgueil et de l'assurance : ces dispositions-là, nous les avons remarquées dès la pension Jauffret. S'il n'espère pas en tirer un parti immédiat qui lui permette de briller, ni l'art, ni l'histoire, ni la littérature n'échauffent son esprit.

En Grèce, privé de toute sensation vive, indifférent, en dépit de la solidité de ses études classiques, à toutes les solli-

citations des sites et des souvenirs, quelle fut son attitude intellectuelle? De polémiste encore, mais de polémiste qui, privé d'ennemi, doit, faute de mieux, se tourner contre les idées qu'on lui a enseignées — sur la Grèce et l'antiquité. Vous m'avez échauffé l'esprit avec les majestueux souvenirs du passé : je ne vois que le présent et il est burlesque. Vous me parlez de héros, je ne vois que coquins et brigands... On trouve dans la correspondance d'About de curieuses preuves de ce besoin de réaction. S'il arrive à Smyrne, ce qui le frappe le plus, c'est que la ville *ne ressemble pas* à la peinture qu'en a fait Hugo dans un de ses poèmes.

Il est exceptionnel qu'il se place en face d'un être avec sympathie, avec la volonté de le comprendre. Il cherche les travers, les ridicules. Ce faisant, il ne cède pas à un besoin d'observation satirique, capable de faire naître en lui un certain amusement intérieur, il prépare le moment où par la parole ou la plume, il pourra décrire et chiffonner la surface de la réalité, lui imposer une certaine déformation caricaturale qui amusera des amis, des lecteurs, un public. Il a besoin de leurs réponses, de leurs rires, car son plaisir ne peut être qu'un plaisir de société. Ce qui lui a manqué le plus en Grèce, c'est la conversation, et quand il sera de retour en France, la conversation tiendra dans sa vie une place de plus en plus grande. Il deviendra un homme de boulevard; on le trouvera dans les cafés célèbres avec des « hommes d'esprit », il les enthousiasmera par ses feux d'artifice. Tout le monde le jugera, au premier abord, éblouissant, fulgurant, étincelant, mais jamais il ne se rencontrera un intime, un mémorialiste, un chroniqueur qui puisse, après l'avoir entendu, noter une thèse curieuse, un aperçu nouveau, une vue brillamment paradoxale. Tout le miracle tient en un bouillonné de mots.

Les nombreuses lettres qu'About a écrites de Grèce sont pleines d'anecdotes amusantes, les portraits tracés sont d'une spirituelle cruauté. Mais on sent que le plaisir n'a pu naître chez l'écrivain qu'au moment où il tenait la plume. En cet instant seulement, les hommes rencontrés et qui jusqu'alors lui avaient paru fastidieux sont devenus comiques. Du grand ennui d'une soirée au Palais il devient possible de tirer une page pétillante et folle. C'est un léger rideau de gaieté

qu'on a laissé tomber devant des hommes tristes. C'est un tour de passe-passe, un jeu d'illusion.

Cette tournure d'esprit, ce jeu avec la surface de son propre esprit, cette aptitude à faire de la joie, à créer de l'entrain avec des apparences, ces mots qui n'engagent pas, cette faculté de remanier le réel du bout des lèvres et du bout de la plume, tout cet art, charmant si l'on veut, du trompe-l'œil, désignaient About pour occuper une place de premier plan dans une société éprise de mousse de champagne et de mots superficiels et légers, la société du Second Empire. Nous allons voir qu'il devait réaliser son destin jusqu'à la perfection.

MARCEL THIÉBAUT

(*A suivre.*)

TENNIS

L'article de René Lacoste que nous sommes heureux de publier aujourd'hui est le premier d'une série que la Revue de Paris *consacrera aux divers sports.*

Le tennis est né du grand mouvement sportif de la fin du XIXe siècle. Comme ce mouvement lui-même, il apparut en Angleterre aux environs de 1870.

Quelques années plus tard, on jouait au tennis en France, mais avec cette différence qu'outre-Manche c'était déjà un sport et que chez nous ce ne fut d'abord qu'un divertissement pratiqué sans règles bien définies et sans terrains spéciaux.

Les premiers courts français furent installés chez des particuliers qui en avaient vu de semblables en Angleterre et qui se réjouissaient d'une nouvelle importation britannique. Ce fut l'époque du « tennis de château » avec tout son pittoresque et ses expressions qui aujourd'hui font sourire. « Faisons-nous une chouette tournante »? (C'était une partie à trois, où chaque joueur successivement jouait seul contre deux); « Préférez-vous les balles blanches ou les balles rouges? » « Les chandelles sont défendues! »

Mais le nouveau jeu avait du succès. Le nombre de courts particuliers augmenta rapidement.

Quelques personnes de la société décidèrent de fonder un cercle dans l'île de Puteaux. Là, certains joueurs se faisaient déjà remarquer par leur adresse particulière; les parties étaient souvent fort disputées, mais leur importance ne dépassait pas

les limites de la petite île; on gardait une indifférence de bon ton sur les résultats. Parfois, seulement, un entrefilet dans une rubrique mondaine soulignait une réunion particulièrement brillante. Parmi ces précurseurs, les rivalités étaient plutôt... d'ordre vestimentaire, surtout chez les joueuses qui avaient des robes entravées, de grands chapeaux qu'elles retenaient d'une main et qui auraient trouvé indécent de jouer sans gants.

En Angleterre, à cette époque, les règles du jeu achevaient de se préciser. Du jeu on passait au sport. En 1877 eut lieu le premier championnat de Wimbledon. Les règles appliquées alors n'ont jamais varié depuis. Le cadre où se déroule une partie de tennis, l'organisation d'un tournoi n'ont pas changé depuis cinquante ans, si ce n'est que les joueurs sont plus nombreux et qu'une foule toujours accrue se presse autour des courts. En même temps que les règles du jeu, les Anglais créèrent l'esprit avec lequel il devait être pratiqué, c'est ce que l'on appelle outre-Manche *the spirit of the game.*

Durant les années suivantes, la vogue du sport se précisa de plus en plus en France. Ce ne fut plus un engouement de l'élite pour un jeu particulier, mais un entraînement de toutes les classes sociales vers les sports athlétiques en général. Le tennis profita de ce mouvement pour prendre son essor. Il se dégagea des préoccupations mondaines, il devint un sport.

Le Racing Club de France ouvre ses portes en 1882. C'est d'abord un cercle omni-sports assez restreint, où l'on construit quelques courts de tennis. Presque en même temps d'autres clubs se fondent dans le sud-ouest, à Cannes, à Dinard.

Des professionnels anglais apportent les principes de la technique et bientôt apparaissent nos premiers champions : Vacherot, Decugis, Germot qui peuvent lutter à armes égales avec les Anglais.

Néanmoins les joueurs sont encore beaucoup moins nombreux en France qu'en Angleterre et même qu'en Amérique. Le milieu parmi lequel ils se recrutent est encore trop restreint car il se limite à une certaine classe de la société et le gros public ne s'intéresse pas aux réunions sportives. Ce n'est qu'après la guerre que la situation changera complètement avec l'apparition de Suzanne Lenglen et sa première victoire à Wimbledon qui eut un retentissement considérable, enfin

avec les premiers succès des joueurs français dans la Coupe Davis. La masse du public se passionne pour le tennis dès qu'elle voit ses compatriotes y réussir.

Il fallut quitter le parc de la Faisanderie, où jusqu'alors se disputaient les épreuves internationales, pour s'installer au stade Roland-Garros qui fut construit pendant l'hiver 1927-1928. Dès la première année on n'eut aucune peine à le remplir, bien que l'écart entre ses 15 000 places et les 3 000 places du stade de Saint-Cloud ne fût pas négligeable!

Les précurseurs dont je parlais tout à l'heure, en assistant aux premières rencontres à Roland-Garros, devant des tribunes combles, durent sourire en pensant au chemin parcouru!

Aujourd'hui, malgré nos récentes défaites internationales, le sport du tennis en France est en pleine prospérité. Il est régi depuis 1920 par une Fédération autonome, dont le premier président et fondateur fut M. Henry Wallet et dont le président actuel est M. Pierre Gillou.

En 1920, la Fédération contrôlait environ 300 clubs affiliés, aujourd'hui elle en contrôle plus de 800, qui comptent actuellement près de 100 000 membres, dont 40 000 prennent part tous les ans à des tournois.

Une des nombreuses manifestations d'activité de la F. F. L. T. est le classement des joueurs. Une commission spéciale s'occupe de ce travail qui fait naître une émulation très profitable aux joueurs, qui attachent tous une grande importance au gain ou à la perte d'un sixième. Que de discussions sont déchaînées quand paraît la fameuse liste! Les joueurs classés sont divisés en trois séries. La première comprend 20 noms, la seconde 570 et la troisième environ 600.

Chaque catégorie a des épreuves qui lui sont réservées. Le Championnat de France pour la première, le Critérium pour la seconde et l'Espérance pour la troisième. L'Omnium est l'épreuve réservée aux joueurs non classés. Ces tournois ont lieu deux fois par an, mais il n'y a qu'un seul classement qui paraît au mois de novembre.

La Fédération vit des cotisations des clubs affiliés, d'un prélèvement sur les droits d'inscription que tout joueur doit payer lorsqu'il participe à un tournoi et d'un pourcentage sur les recettes des grandes épreuves internationales.

En échange, elle doit aider les petites sociétés, organiser des épreuves « interclubs » et « interrégions » et payer les frais de ses représentants à l'étranger.

Pour tous ces travaux qui les occupent d'un bout de l'année à l'autre, les membres de la Fédération ne retirent d'autre avantage que la satisfaction de contribuer au développement du tennis en France.

Avant la guerre, les épreuves internationales étaient peu nombreuses; aujourd'hui, pour celui qui en aurait les loisirs, les moyens ou simplement la force physique, il serait possible de jouer des tournois de tennis du 1er janvier au 31 décembre.

La saison commence au début de l'année sur la Riviera. Les tournois qui se jouent dans les différentes villes de la Côte d'Azur réunissent pendant trois mois un groupe de joueurs et de joueuses qui se retrouvent chaque année. Le public lui-même semble peu varier. Après Cannes, les spectateurs se transportent à Nice et ensuite à Monte-Carlo.

On y trouve une atmosphère très spéciale de petites rivalités, toujours les mêmes. Revenez sur la Riviera, après une absence de quatre ou cinq ans, vous ne trouverez aucun changement dans le clan des joueurs de tennis!

La période tennistique la plus brillante de la Riviera fut celle où Suzanne Lenglen domina les courts, non seulement par la classe de son jeu, mais aussi par sa personnalité. Elle fut la première à attirer autour des courts une foule profane. Elle était le centre d'attraction. Le grand match Lenglen-Wills, qui fut peut-être la rencontre la plus dramatique qui ait jamais eu lieu sur un court de tennis, est encore aujourd'hui un sujet de conversation inépuisable pour tous ceux qui y assistèrent. On ne reverra sans doute jamais sur un court une élève aussi douée pour le tennis que le fut Suzanne Lenglen.

Pendant son enfance et sa jeunesse, la culture physique et la danse rythmique l'avaient préparée aux efforts qu'elle aurait à fournir plus tard; Suzanne finissait régulièrement ses parties dans un état de fraîcheur qui contrastait avec l'épuisement de son adversaire — son « jeu de jambes » était peut-être ce qu'il y avait de plus étonnant dans son jeu; lorsque Suzanne jouait, on pouvait beaucoup apprendre rien qu'en regardant ses pieds. Elle possédait un sens parfait de l'anticipation qui

lui permettait toujours d'être « à la balle » sans effort apparent.

Chacun de ses coups de raquette, tous les mouvements de son corps étaient naturels et aisés : à la voir jouer, le tennis paraissait très facile... et pourtant que de travail avait été nécessaire, pour arriver à ce degré de perfection! Les joueuses aujourd'hui n'ont pas assez de persévérance. Elles ne cherchent pas à faire disparaître par un entraînement assidu les imperfections de leur jeu. Suzanne Lenglen fut invincible parce qu'elle n'ignorait aucun des coups du tennis.

Depuis la disparition de Suzanne Lenglen et de Tilden, la grande vedette est... le roi de Suède! je le dis sans ironie car j'admire ce grand sportif de soixante-dix-sept ans qui a conservé pour le sport l'enthousiasme de sa jeunesse. Sa camaraderie pour les joueurs de tennis crée une atmosphère charmante dans les clubs.

On se réjouit d'avoir un partenaire non seulement flatteur, mais... efficace, car le Roi connaît le jeu à merveille. Il gagne souvent les handicaps doubles et mixtes; les meilleurs joueurs se disputent le plaisir de jouer avec lui, Von Cramm, Brugnon, mademoiselle Aussem et madame Mathieu ont souvent été ses partenaires.

Au début d'avril commence la saison proprement dite, pour tous les joueurs de tennis qui n'ont pas bénéficié des avantages des tournois de la Riviera ou des courts couverts.

Les champions se mettent à l'entraînement dans tous les pays du monde en vue de la coupe Davis. Cette épreuve a une renommée mondiale. L'Américain, M. Dwight Davis, en créant cette coupe en 1900, ne se doutait pas du don publicitaire qu'il faisait au jeu. La coupe Davis a rejeté les autres championnats, un peu injustement, dans l'ombre, car il est plus important, pour le public, de savoir quelle est la nation qui va remporter la victoire dans cette grande compétition internationale que de connaître les vainqueurs individuels des tournois de Paris, de Wimbledon ou de Forest-Hills.

D'autre part, la mise en scène, si je peux dire, est parfaitement réglée pour que l'intérêt aille en augmentant pendant les trois jours que dure une rencontre. C'est souvent du dernier match que dépend le résultat de la rencontre. On imagine l'angoisse générale!

L'équipe française a remporté pour la première fois la Coupe Davis à Philadelphie en 1927 contre les États-Unis qui la détenaient depuis 1920. Elle était formée de Borotra, Cochet Brugnon et moi-même.

Nos jeux se complétaient bien, par leur diversité même. Borotra était plein d'élan et de fantaisie alors que j'étais surtout méthodique, Cochet avait des éclipses de forme, mais des étincelles de génie dans les grands moments tandis que Brugnon, toujours égal à lui-même, était le partenaire de double idéal. De plus nous fûmes certainement très aidés par l'union amicale qui régnait entre nous. Ce fut beaucoup grâce à elle que nous pûmes tenir tête si longtemps aux autres nations.

Nous avons passé des mois et même des années à parcourir le monde à la poursuite de la Coupe et nous aurions mis moins d'ardeur à atteindre le but commun si nous n'avions pas été aussi unis.

Nous avons défendu notre titre à Roland-Garros, à la fin de juillet, pendant six années et ce fut chaque fois un grand événement parisien qui passionnait toutes les classes de la société. L'élément mondain donnait un cachet d'élégance particulier à ces dernières réunions qui prolongeaient de près d'un mois la saison de Paris. Les loges regorgeaient des plus brillantes toilettes et en même temps les spectateurs des tribunes populaires qui depuis le matin avaient envahi les gradins créaient une atmosphère souvent trop vibrante. Je crois bien que jusqu'à cette heure aucun sport n'avait suscité en France une pareille émotion commune. On se rappelle encore des minutes particulièrement angoissantes : certaines parties de Cochet qui semblait jouer avec notre émotion en se mettant dans des situations désastreuses uniquement pour nous montrer qu'il pouvait en sortir... et les nombreux matches de Borotra presque tous dramatiques, ses luttes épuisantes avec Tilden, son espadrille qui se déchira au moment critique contre Allison.

Les joueurs, pour conserver leur calme, se retiraient avant et pendant les rencontres au Trianon-Palace de Versailles. Malgré tout, l'atmosphère d'exaltation générale qui régnait à ce moment les rendait bien nerveux. C'est en ces jours qu'on pouvait le mieux se rendre compte de l'entente qui régnait

entre les membres de l'équipe française. L'accord entre les joueurs et avec notre président, Pierre Gillou, fut toujours parfait.

Après notre échec contre les Anglais en 1933, les dirigeants du tennis français furent forcés de reconnaître que nos représentants devaient être renforcés aussi rapidement que possible par des éléments plus jeunes. Ils s'occupèrent dès lors de l'entraînement de tous les « Espoirs » susceptibles de rapporter bientôt en France la Coupe Davis. Et depuis on a vu se former un groupe de joueurs âgés de seize à vingt ans, qui progressent chaque année et sur qui, j'espère, nous pourrons bientôt compter. La place que nous occupons actuellement dans le tennis mondial est très honorable.

Nos deux représentants de simple dans la Coupe Davis, Boussus et Merlin, firent la meilleure impression à l'occasion du récent match contre l'Australie, et Marcel Bernard, aux côtés de Borotra, se confirma comme un excellent joueur de double. Nous ne fûmes battus que par trois points à deux par l'une des trois plus fortes équipes du monde, et si Boussus, à la fin d'une magnifique et courageuse partie contre Crawford, avait réussi une volée de plus, nous aurions sans doute atteint la finale de l'épreuve. Ç'eût déjà été fort bien, mais si nous voulons regagner à l'avenir la toute première place, c'est par-dessus la tête de ces champions, bien qu'ils soient en réalité fort jeunes, qu'il faut regarder.

Nous pouvons être optimistes : la France est certainement la nation la mieux favorisée en ce qui concerne les moins de vingt ans. J'ai grande foi pour l'avenir en des joueurs tels que Destremeau, Pelizza, Jamain et Petra; leurs jeux sont très dissemblables, ce qui, je le disais tout à l'heure, est un avantage dans une équipe. Jamain est régulier et opiniâtre, Destremeau a un style magnifique qui lui permet des coups pleins de souplesse et de rapidité.

Pelizza, avec une connaissance du tennis un peu rudimentaire, a une autorité et une facilité d'exécution qui fait penser à Perry; Petra, lui, rappelle plutôt les joueurs américains du type Vines ou Shields dont il possède les moyens athlétiques.

C'est dire les possibilités de ce petit groupe de jeunes joueurs qui formera un jour, je l'espère, la grande équipe des-

tinée à nous ramener le titre de champion du monde par nations.

***

On attache à la Coupe Davis une importance exagérée, mais puisqu'il est bon que les jeunes sportifs du monde entier aient un idéal, laissons-leur celui-là. La Coupe Davis joue son rôle dans le rapprochement des peuples. Grâce à elle, beaucoup d'êtres jeunes, de nationalités différentes, qui ne se seraient jamais connus, peuvent se comprendre et s'apprécier.

Son influence internationale est d'autant plus grande qu'elle dure pendant la majeure partie de la grande saison sportive : du début d'avril à la fin de juillet.

Pendant la même période, les championnats de France sont disputés à Roland-Garros et les championnats d'Angleterre à Wimbledon. Ces deux tournois durent chacun quinze jours. L'épreuve parisienne réunit les grands champions internationaux, mais il faut le dire, c'est le titre de champion de Wimbledon qui est considéré comme la plus haute récompense individuelle. L'atmosphère spéciale de ce tournoi ne se retrouve nulle part ailleurs. Elle est faite de la conviction et du sérieux du public, je dirai presque de son esprit religieux.

Dès le premier jour, le stade est plein, même si les rencontres prévues au programme n'ont pas un grand intérêt. On ne verrait jamais pareille chose en France. C'est que le public ne se passionne pas seulement pour les grands matches, mais aussi pour les joueurs eux-mêmes, et il veut suivre les favoris du premier jour au dernier. La presse entretient cet état d'esprit. Borotra est aujourd'hui la vedette la plus populaire de Wimbledon, la plus recherchée des collectionneurs d'autographes !

Il s'entend à satisfaire la curiosité anglo-saxonne qui se repaît de tous les petits détails qui touchent une grande vedette. Il arrive sur le court, en courant, à la dernière minute, oublie son béret basque, s'en souvient tout à coup et l'enfonce jusqu'aux oreilles. On applaudit, tout le monde aime Borotra à cause de son esprit chevaleresque et de la façon dont il sait accepter une défaite. Lorsque le Basque, emporté par son

élan, disparaît derrière la toile de fond, et que la Reine consent à se soulever légèrement sur son fauteuil pour voir « ce qui se passe » et lorsqu'il revient, un peu confus, elle daigne applaudir du bout des doigts. Encouragé par cet exemple venu de si haut, le public ravi fait une ovation à son favori! La présence de Jean Borotra à Wimbledon, même lorsqu'il joue un match de premier tour sur un court éloigné, ne passe jamais inaperçue.

Suzanne Lenglen et Tilden se firent connaître du monde entier par leurs victoires de Wimbledon. Leur vogue fut telle qu'ils furent appelés par les Anglais eux-mêmes « les bâtisseurs du nouveau Wimbledon ».

Cette arène en béton armé contient 17 000 spectateurs. Elle fut construite en 1922. L'enceinte tout entière de Wimbledon accueille chaque jour 25 000 personnes. Pour le tournoi qui commence le 25 juin, la location est close au mois de janvier, les places populaires, non numérotées, appartiennent au premier occupant, et, au moment des finales, dès l'aube, on peut voir les spectateurs qui commencent à faire la queue.

A la fin de juillet, après Wimbledon et les dernières rencontres de la Coupe Davis, une certaine lassitude s'empare des joueurs et des spectateurs. Mais la saison internationale n'est pas encore terminée; les championnats d'Allemagne ont lieu à Hambourg en août et les championnats des États-Unis à Forest-Hills près de New-York au début de septembre. Mais beaucoup de champions préfèrent y renoncer pour prendre part aux tournois de plages (car, bien entendu, il s'agit encore et toujours de jouer au tennis!). Mais cette fois c'est un vrai divertissement, les responsabilités nationales n'existent plus et les joueurs peuvent enfin profiter et quelquefois abuser de tous les avantages de leur condition!

A la fin de septembre, se joue à Paris un grand tournoi d'automne qui réunit une dernière fois les joueurs sur la terre battue, puis, pendant plusieurs mois, les courts couverts seront le théâtre de leur activité. Mais pas pour tous, car c'est aussi l'époque, pour certains de nos champions, des longs déplacements. La saison d'été commence aux Antipodes et il faut bien y envoyer une représentation digne de l'Europe.

Les joueurs français ont fait leur première tournée, au len-

demain de leur victoire dans la Coupe Davis. Ce fut l'expédition des 3 « B » : Borotra, Brugnon et Boussus, autour du monde. Depuis lors, il n'est pas de pays où ils n'aient joué au moins une fois. Tout récemment, Brugnon et Boussus sont rentrés d'Australie juste à temps pour prendre part aux tournois de la Riviera.

***

Parallèlement au tennis amateur, le tennis professionnel s'est beaucoup développé depuis trois ans.

Tilden est à la tête d'une petite troupe qui ne cesse de voyager, de jouer des tournois et de donner des exhibitions.

La distinction entre ces deux catégories de champions de tennis échappe à beaucoup de gens.

Pourtant il y a une différence fondamentale : le joueur professionnel touche un cachet après chaque match, tandis que le joueur amateur ne retire aucun profit matériel de sa présence sur le court.

Je ne suis pas favorable au professionnalisme. Il est bon pour l'avenir du jeu que les joueurs continuent à lutter pour l'honneur, car, dès qu'un sport est rétribué, il perd son sens véritable puisqu'on peut supposer que certains matches ne sont pas disputés avec sincérité.

Je crois qu'il est bon, pour cette raison, de maintenir les barrières entre les amateurs et les professionnels. Les fameuses lois de l'amateurisme, qui datent de la fondation du jeu, disent qu'un joueur amateur ne doit retirer du sport aucun avantage *direct ou indirect*. Mais il est impossible de continuer à maintenir des règlements vieux de cinquante ans. Les fédérations cherchent à les faire observer encore, mais il sera bientôt nécessaire de les modifier.

Il faut bien laisser *indirectement* une liberté plus grande aux joueurs amateurs. Seuls les deux profits directs qu'on peut retirer de la pratique du tennis doivent leur être interdits : donner des leçons contre un salaire; toucher un cachet pour jouer un match. Mais que certains joueurs écrivent des livres sur le tennis ou fassent paraître des articles techniques dans les journaux, que d'autres soient employés dans

des maisons d'articles de sport, cela n'est pas préjudiciable au sport.

L'écrivain et le journaliste sportifs seront capables, même après une période active sur le court, de produire et de faire bénéficier la masse de leur expérience.

Le joueur qui travaille dans une maison d'articles de sport déploie des qualités commerciales qui ne disparaîtront pas, elles, du jour où il ne pourra plus jouer.

Je voudrais également que les joueurs amateurs aient le droit de tourner des films, car ce peut être un effort long et assidu où le cerveau travaille aussi bien que les muscles.

Le champion doit être capable de gagner sa vie régulièrement afin qu'il ne reste pas démuni devant l'existence lorsque ses moyens physiques l'auront trahi.

Les temps sont trop difficiles pour qu'on puisse exclure la question d'argent de la vie des champions; il faut seulement éviter qu'elle intervienne avec la compétition elle-même. L'amateurisme, tel que les Anglais l'ont conçu, n'est plus de ce temps. C'était le moyen égoïste inventé par l'élite pour se réserver les plaisirs et les bienfaits du sport. Nous ne devons plus considérer le tennis seulement comme un jeu de gens aisés, mais au contraire chercher à y attirer la masse des jeunes gens.

La pratique des sports est utile, presque indispensable à la formation physique et morale de la jeunesse d'aujourd'hui. Et parmi les sports, le tennis est un de ceux qui conviennent le mieux au tempérament et au caractère français.

RENÉ LACOSTE

RÉCEPTION
DU MARÉCHAL FRANCHET D'ESPEREY

Rien donc n'aura manqué à la gloire de Lyautey jusqu'à cet éloge posthume prononcé par un maréchal de France devant le Président de la République. Dans son discours, si uni et si mesuré, le récipiendaire a cité un mot de Constans : « Les démocraties ne sont pas glorieuses » en rappelant une circonstance pénible d'une vie par ailleurs comblée : quand Lyautey quitta le Maroc pour n'y plus revenir et que, rentrant en France, il ne fut salué que par le pavillon anglais. Sur le quai de Marseille, nul personnage officiel pour accueillir celui qui avait donné un empire à son pays. C'est une « défaillance » qu'on n'a cessé de reprocher au régime. Soyons juste. Tous les régimes portent de ces oublis et de ces ingratitudes : je pense à Montluc, serviteur de sept princes, guerrier invaincu ayant porté haut à travers l'Europe le drapeau de la France et de la catholicité et devant à la fin de sa vie écrire ses *Commentaires* pour se défendre contre de basses accusations; je pense à Montcalm abandonné à son sort quand il s'efforçait de défendre une France d'outre-mer que la royauté devait perdre. Et tant d'autres que des retours de fortune, de changeantes faveurs ont éloignés des honneurs et de la connaissance à laquelle ils avaient droit! Mais sauf cet exécrable manque d'égards dans une circonstance qui commandait au moins la prévenance, qu'est-ce donc que Lyautey n'a point eu, sans jamais rien céder ni de ses pensées ni de ses préventions? Le discours du maréchal Franchet d'Esperey marque bien d'ailleurs cette grande fortune que rien n'a contrarié. Et la cir-

constance où le discours fut prononcé témoigne encore pour le juste respect d'un pays entier et la gratitude du pouvoir envers l'un des plus grands chefs que la France contemporaine ait possédé.

Grande séance, en effet, à laquelle M. Lebrun apportait la dignité de sa présence. A deux heures, au roulement des tambours, le nouvel académicien parut encadré par ses deux parrains, le maréchal Pétain en uniforme bleu, M. Gabriel Hanotaux en habit vert. Les bancs de l'Académie n'avaient d'ailleurs jamais été si verts. Plus de vingt académiciens en habits : M. Pierre Benoit lui-même, qui ne se soucie pourtant pas de préséances vestimentaires et conserve en toutes circonstances, une bonne grâce d'étudiant. M. François Mauriac, de retour du Portugal, M. Paul Valéry, M. Abel Hermant, M. Maurice Donnay, tous ces messieurs étaient sanglés et colletés de lauriers. On voyait avec plaisir au bureau M. Henri de Régnier, rétabli de maux récents, et dont le port à la fois courtois et détaché, le regard clair et lointain situent toutes choses à leur place.

Le maréchal Franchet d'Esperey entra donc, appuyé sur deux cannes, s'assit sur un banc exhaussé, devant un petit pupitre où son discours était posé. Un accident a rendu quelque peu invalide ce soldat trapu, bâti en force, qui inspire le sentiment de l'opiniâtreté physique, de l'intrépidité de décision. Il y a dans cette apparence massive quelque chose de brusque qui pourrait tromper sur la finesse réelle du jugement, la culture, les nuances de l'esprit. Ces qualités qui paraissent dans la conversation du maréchal ont présidé au discours que nous avons entendu. Ou plutôt que nous aurions dû entendre. Mais nous étions relégué fort loin des places où il nous eût été loisible de saisir les détails de cette séance, quoique nous fussions là pour cela. Il y a, à l'Institut, un secrétaire administratif, vers lequel Frédéric Masson, secrétaire perpétuel, de son vivant, dirigeait ses foudres. Les immortels passent; les fonctionnaires demeurent qui donnent à leurs habitudes la force d'une institution. Il ne serait pas difficile à l'Académie, qui vit de prestige, de réserver un petit nombre de places aux quelques écrivains chargés de ses annales, même et surtout dans les circonstances exceptionnelles.

Mais retournons, en nous excusant de cette diversion, à la cérémonie.

D'une voix égale, expressive, mais qui ne remplissait pas la salle, le récipiendaire retraça point par point la carrière de Lyautey, depuis le lycée de Nancy jusqu'à cette dernière activité de l'Exposition coloniale où le conquérant du Maroc n'avait plus pour attributs d'une suprême grandeur que les reflets de ses conquêtes. Nous avons connu le Lyautey qui, de retour du Maroc, parfois, doutait et désespérait d'une vie qu'il croyait avoir insuffisamment remplie; nous n'avons pu, par les intuitions d'une respectueuse affection, que deviner les espérances de sa jeunesse. Le récipiendaire rencontra Lyautey quand il débutait dans la vie militaire et son témoignage dépassa alors le ton de l'éloge pour prendre la solidité du souvenir :

« Dans ce Nancy du Second Empire, plein de bruits d'armes et d'éclats d'uniformes, pareilles influences familiales devaient agir profondément sur un jeune esprit naturellement ardent et fait pour l'action. Le sentiment, qu'il porte très vif en lui-même, qu'il est né pour commander, le consentement de ses petits camarades, qui, d'eux-mêmes, se rangent sous ses ordres dans leurs jeux, tout le pousse vers la carrière où les siens ont brillé au premier rang. Et lorsque, dans les rues de Dijon, où il a suivi son père, il voit en 1871 l'ennemi se promener en maître, il prend la décision définitive de se consacrer aux armes. Après un an d'études à la rue des Postes, il entre à Saint-Cyr en 1873. J'y fus reçu moi-même l'année suivante, et je revois nettement le grand sergent de la 4e compagnie, — qui ne plaisantait pas sur le service. » Et voici le portrait psychologique pris au vif : « A vingt-cinq ans, jeune homme enthousiaste, rongé du besoin de commander et d'agir, déjà tourmenté et anxieux d'échapper à l'ennui, il se rebelle contre la stricte discipline qui l'emmure. Pourtant, c'est elle qui le protège contre lui-même, et, comme à son corps le corset de fer de son enfance, donne à son esprit aventureux et impatient l'armature indispensable. Sans cette servitude, dans quel désordre ne serait-il pas tombé? De son indépendance native, de son dévorant besoin d'action, elle a dégagé ses qualités maîtresses : la force de caractère et le goût des responsabilités ».

La suite du discours n'avait qu'à retracer une carrière qui comprit de grands moments, toute mêlée à l'histoire coloniale de la France durant cinquante ans. La personnalité de Lyautey offrait une telle séduction, que cette séduction même a caché parfois les points de force sans laquelle sa réussite n'eût pas été possible. Militaire, et homme d'action, le nouvel académicien a tenu à célébrer avant tout, dans son prédécesseur, le militaire et l'homme d'action. Il a précisé ce dessein dans un propos judicieux et qui mérite d'être rapporté : « J'ai un peu longuement peut-être, a dit le maréchal Franchet d'Esperey étudié l'œuvre militaire du maréchal Lyautey. J'ai voulu la tirer de l'ombre où, pendant plus de quatre ans, les combats de France et d'Orient l'avaient rejetée, et où l'ont laissée le désir de tranquillité, la volonté de ne plus entendre parler de guerre, qui ont succédé, chez la plupart, à la fièvre des années de bataille. Elle n'en est pas moins à la base de tout l'édifice marocain. La justice est vaine sans la force, et celle-ci demeure, aujourd'hui encore, le seul appui de la civilisation et du progrès. Lyautey a imposé son autorité d'abord : il en a répandu les bienfaits ensuite. »

Ce soin accordé à l'événement militaire, à l'action d'une vie n'a point empêché le récipiendaire de pénétrer dans l'intimité du caractère. Il a bien noté l'insatisfaction et pour tout dire la lassitude d'âme de ce constructeur sans repos : « Jusqu'à la fin il est resté inassouvi, persuadé dans le fond de son âme, qu'il n'avait pu donner sa mesure et qu'il était né pour de plus grandes choses encore, amèrement convaincu que rien n'était fait, puisqu'il restait à faire. Cet élan insatiable vers une grandeur dont il croit qu'elle le fuit, alors que nous savons qu'il baigne en elle, voilà peut-être le trait le plus noble de son caractère et la vraie marque de son génie. »

Ainsi pleine justice fut rendue au militaire par le militaire, sans que celui-ci négligeât aucune des nuances particulières du génie qu'il avait à louer. M. Abel Bonnard allait ajouter à cet éloge les belles clartés de son discours. M. Bonnard détient l'heureux pouvoir d'exprimer très exactement sa pensée dans un style rempli d'images comme le sont les yeux des poètes et des voyageurs. Prononcées du haut du bureau, d'une voix modelée mais sans fadeur, ces pages ont fait une brillante

impression et plus d'une fois elles ont été coupées d'applaudissements. Les formules du moraliste politique portaient sur un public qui ne demande qu'à recueillir ce qui flatte ses convictions. Mais ce serait mal connaître M. Abel Bonnard de croire qu'il a cédé à des effets faciles : il n'a certainement exprimé et avec tact, que ce qui s'était présenté à son esprit, sous l'impulsion du sujet qu'il avait à traiter.

Ayant à accueillir un soldat, il a su retracer une carrière héroïque en en saisissant les lignes essentielles, en en dégageant la virtuosité et les grandes décisions. Il a su aussi y rencontrer tout ce dont il a bien parlé lui-même durant sa vie d'écrivain, et il est retourné en suivant ces deux maréchaux, le mort et le vivant, dans des pays où il avait porté ses pas. Il n'avait qu'à se laisser aller à ses goûts et à ses souvenirs pour retrouver sur la route de ces deux chefs, ses songeries de poète. Entendez plutôt M. Abel Bonnard retracer le périple du colonial :

« Quand je considère votre carrière, si variée de couleurs qu'on se plaît à la regarder, un trait me séduit d'abord, c'est que vous avez couru le monde. A peine sorti de Saint-Cyr, vous servez en Tunisie, vous êtes officier d'ordonnance du général Chanzy; on vous trouve au Tonkin, en Chine, au Maroc. Moi-même, j'ai voyagé dans tous ces pays, mais alors que j'y passais en poète, enivré des innombrables beautés du monde et pareil à un homme lâché dans le plus riche harem, vous, monsieur, vous y avez vécu en homme d'action. Dans une nuit molle de parfums, vous avanciez sous les branches, au bord d'un grand fleuve où s'écaillait la clarté de la lune, mais soudain la fusillade des Pavillons noirs déchirait cette ombre. Vous séjourniez au bord de ce désert africain où les couleurs, qui se brouillent et se ternissent ailleurs parmi les objets, se promènent le soir sur le sable en ayant pour traîne l'éclatante ingénuité du ton pur; mais vous n'y viviez pas en contemplateur. Vous étiez, en 1900, dans cette ville de Pékin qui est un des lieux augustes du monde et celui où se manifeste solennellement une grande civilisation qui ne doit rien à la nôtre : mais vous y remplissiez les fonctions de major de la place, et c'était à vous à maintenir l'ordre parmi ces populations sourdement mêlées, auxquelles s'ajoutaient alors des soldats de toutes les nations de l'Europe. »

Tout devait être de ce ton; et les tableaux poétiques dans ce discours ne cessaient que pour permettre à des formules saisissantes de les relier les uns aux autres. Pour avoir dit, par exemple, au maréchal Franchet d'Esperey qu'il avait été « le seul vainqueur de cette guerre immobile auprès duquel la victoire ait repris ses ailes », M. Abel Bonnard a adressé à son nouveau confrère le plus juste et le mieux pensé des compliments.

Sur Lyautey, sur le Maroc, l'auteur des *Familiers* a pu sans se forcer ajouter quelques pages poétiques à celles qu'il a déjà écrites, en prose, sur le voyage, sur l'Afrique, sur bien des sentiments qu'inspirent le spectacle ou le désir de l'action. Il était juste et prévisible enfin que, célébrant deux chefs qui ont grandi le renom de la France, M. Abel Bonnard prononçât des paroles d'un ordre élevé et se tournât avec confiance vers la communauté de la patrie. Il l'a fait avec une ferveur dont l'assistance entière l'a remercié.

GÉRARD BAUËR

L'ÉPOPÉE DE « NORMANDIE »

Si l'on me demandait de choisir parmi les innombrables éloges, parmi les interminables louanges qu'a suscitées *Normandie*, je crois bien que je donnerais la préférence à ces mots qu'un journaliste américain câblait au moment du départ : « *Normandie* est le premier cuirassé contre la crise mondiale. »

Nous savions tous, aussi bien en France que dans le monde entier, la grandeur, la beauté, la rapidité du navire. On a maintes fois répété que ce palace luxueux, long de 313 mètres, filait 32 nœuds à l'heure, mais nul ne savait encore avant ce premier voyage ce que représentait réellement cette œuvre pour laquelle le mot gigantesque reprend tout son sens. On s'est étonné de voir construire au plus fort de la crise économique et touristique un transatlantique dont le coût dépasserait 800 millions de francs. Mais on négligeait de voir dans ce chef-d'œuvre d'architecture navale et de mécanique, le symbole de confiance, le réconfort que représentait à une période particulièrement difficile le succès reconnu par toute la presse mondiale des ingénieurs, des ouvriers, des marins de France. Ce n'est pas à Paris, ce n'est pas au Havre que l'on pouvait véritablement comprendre et mesurer la portée de l'épopée de *Normandie*. A vrai dire ce n'est qu'à New-York que tous ceux qui assistèrent au triomphe sans précédent du navire prirent conscience de la signification exacte du « record » de vitesse, de luxe, de grandeur et de confiance établi par la nouvelle unité transatlantique.

Tous les États-Unis, dont les habitants fournissent la plus

forte clientèle de la ligne française de l'Atlantique Nord, se passionnèrent non seulement pour le navire, mais pour l'effort français. En accueillant *Normandie* comme aucun autre paquebot au monde ne fut jamais accueilli, les Américains ont voulu nettement manifester leur sympathie et leur admiration pour l'énergie créatrice du pays qui avait osé, malgré les difficultés économiques et politiques de l'heure présente, construire le « géant des mers ». Ils étaient manifestement heureux d'acclamer « le cuirassé contre la crise » qui leur apportait, en même temps que des motifs d'admirer un pays qu'ils aiment et dont on leur dit bien souvent du mal, des raisons d'espérer et de croire que les beaux jours de la prospérité allaient bientôt revenir.

Le départ du Havre fut simple, ému sans doute, mais il était difficile d'expliquer la réserve que manifestaient les spectateurs par l'inquiétude que soulevaient les incertitudes du premier voyage. En voyant cette foule calme et clairsemée, je me demandais, appuyé au bastingage, si les Français avaient perdu le sens de l'enthousiasme. Quelques avions survolèrent le navire mais, plus rapidement lassés que les mouettes, nous quittèrent avant que nous n'ayons perdu de vue les côtes de France. Et ce fut tout!

Pendant les premières heures de la traversée, les passagers, les hôtes de ce grand palace, couraient un peu affolés à la recherche d'une direction. Ils ne retrouvaient plus leur cabine, le bureau d'information, le commissaire... Des mousses, vêtus de rouge, répondaient imperturbablement à toutes les questions qu'on leur posait.

— Je ne sais pas!

Comme de vulgaires petits poucets eux aussi se sentaient perdus.

Il y avait tant d'invités, qui devaient d'ailleurs nous quitter à la première escale, que sur les ponts-promenades des bousculades se produisirent. On se serait cru sur les grands boulevards un jour de fête nationale ou de mi-carême. La manie de collectionner des souvenirs entraînait quelques curieux à des gestes regrettables. On emportait des cendriers, des paquets de papier à lettres, tout ce qui pouvait rappeler le premier voyage de *Normandie*. La philatélie fit des ravages. Je vis un

jeune homme qui, depuis le départ du Havre jusqu'à l'arrivée à Southampton, ne cessa pas d'écrire des cartes postales. Sur ma demande, il m'avoua en avoir expédié quatre cents à lui seul. D'ailleurs on nous fit bientôt savoir que, malgré son énormité, le stock de cartes postales était complètement épuisé le soir même du départ.

Cette première journée fut fiévreuse, trépidante et pour presque tous les passagers particulièrement fatigante, car les proportions du navire dépassaient notre sens de l'orientation, mais elle s'acheva avec une grande dignité. La ville de Southampton reçut *Normandie* avec cordialité et un sens parfait de l'hospitalité. Dans la nuit, lorsque *Normandie* stoppa, des milliers de feux comme des lucioles s'approchèrent du transatlantique illuminé. Et tout à coup des hurrahs, des applaudissements, des cris saluèrent le navire. L'orchestre du bord répondit par le *God Save the King*. Cet enthousiasme des Anglais prouvait une fois de plus leur sens du fair play, car si la curiosité de voir le rival de *Queen Mary* pouvait faire comprendre l'affluence, elle n'expliquait pas la chaleur de l'accueil. Les hurrahs s'adressaient au vainqueur de la course entre les lignes de navigation anglaises et la ligne française.

Après le départ du lord-maire de Southampton qui visita rapidement *Normandie*, nous nous éloignâmes de l'Europe. Je dis *nous* car à partir de cette minute nous avions bien l'impression que nous faisions désormais partie intégrante du navire, que nous étions en quelque sorte responsables. Et, en effet, ce qui préoccupait les passagers, plus que le luxe babylonien, le confort considéré comme un des Beaux Arts ou les distractions de toutes sortes offertes à l'oisiveté volontaire ou forcée, c'était la conquête du record de vitesse. Depuis la marraine du bateau, madame Albert Lebrun, jusqu'au plus jeune des mousses tous ne pensaient qu'à ce ruban bleu qui devait symboliser la victoire de *Normandie*. Dès le premier soir les conversations roulaient sur le fameux record de vitesse.

— Je vous dis que *Normandie* a dépassé 32 nœuds aux essais !

— Oui, mais la route d'hiver que nous suivons est plus longue que la route d'été.

— Espérons, — répondaient les optimistes.

On interrogeait le gouverneur général Olivier qui souriait, cordial et énigmatique, le directeur Cangardel qui, disait-on, semblait inquiet. Le ministre de la Marine marchande répondait évasivement aux interpellations des dames impatientes.

Le lendemain les conversations reprirent. Mais, comme le navire marchait à merveille, il fallait bien trouver une autre raison de s'inquiéter et de critiquer.

— Le navire vibre, — affirmait-on.

— Je n'ai pas pu fermer l'œil de la nuit, — prétendait une dame, dont la mine rose et fraîche démentait les propos.

Et, pendant le second jour de la traversée, on parla surtout des vibrations. Ceux qui se montraient les plus acharnés à dépister les points de vibrations c'étaient bien entendu ceux qui accomplissaient leur première traversée et qui s'imaginaient volontiers qu'un transatlantique est une sorte de bateau-mouche.

Les habitués de l'Océan, ceux qui avaient déjà affronté les houles de l'Atlantique, fiers de leur expérience, déclaraient non sans hauteur que, lors de leur premier voyage, les navires « vibraient » toujours et qu'il serait facile de remédier à ces inconvénients.

Les ingénieurs rassurèrent les pessimistes et on parla d'autre chose.

Des groupes se formèrent. L'amitié, le snobisme, le goût de l'aventure, l'intérêt divisaient les passagers en petits clans. La présence de vedettes politiques, littéraires, théâtrales ou cinématographiques créait une atmosphère de répétition générale. On oubliait trop volontiers les véritables acteurs, je veux dire les ingénieurs qui étaient à bord. Est-ce pour nous signaler notre ingratitude qu'on nous proposa une visite aux salles des machines? Oubliant les salons dorés, les laques, les verres peints, les tapisseries, nous pénétrâmes dans le royaume de l'huile lourde, de la chaleur et des turbines. Même ceux qui n'avaient jamais visité une usine de leur vie furent intéressés par l'agencement des moteurs et impressionnés par la simplicité et la puissance des machines. Nous étions loin du passé, de l'enfer des soutes, tant de fois décrit, de ces monstres

vomissant du feu qu'alimentaient des hommes nus jusqu'à la ceinture, transpirant et près de l'évanouissement.

On nous présentait, très protocolairement, des mécaniciens en cotte bleue ou blanche qui surveillaient une flamme mauve à travers un petit hublot avec la même attention que celle des médecins tâtant le pouls des malades. On nous montra des tableaux qui indiquaient avec une précision rassurante, le voltage, la consommation du mazout, la pression, la vitesse de rotation des turbines, la température. Devant ces appareils de précision nous fûmes bien forcés non seulement d'admirer la technique des ingénieurs, mais de nous étonner de la complication de tous ces appareils. Nous étions étourdis comme devant un mystère qui nous faisait mieux sentir nos limites. Incapables de prendre la moindre part à ces manœuvres subtiles nous fîmes un retour sur nous-même. La plus élémentaire humilité nous obligeait à nous considérer désormais comme du fret humain, cargaisons précieuses sans doute, mais parfaitement inconsciente de l'effort fourni par l'équipage de *Normandie*. Nous avons perdu une illusion de plus, car, si le supplice que les chaudières imposaient jadis aux soutiers et qui était considéré à juste titre comme atrocement pénible à supporter est supprimé dans l'usine des cales de *Normandie*; il est remplacé pour les mécaniciens par une tension inhumaine de l'esprit. Conscient de sa responsabilité, chaque « observateur » est penché, pendant le quart, sur les aiguilles et les cadrans, guettant la moindre variation. Cette observation qui ne doit pas cesser une seconde est si absorbante qu'elle provoque une immense fatigue. J'appris ainsi qu'après trois jours de traversée un ingénieur mécanicien n'avait pas encore eu le temps ni le courage de prendre l'air, de voir la mer, de se détendre sur le pont. Et nous qui n'avions passé qu'une heure dans « l'usine » nous nous sentions épuisés. Quand nous remontâmes sur le pont, quand nous reprîmes nos promenades et nos conversations dans les salons, nous eûmes la sensation que notre oisiveté allait désormais nous peser. C'était méconnaître l'hospitalité de la *French Line*.

D'abord le Président de la Compagnie, d'une inlassable amabilité, nous tenait personnellement au courant de la marche du navire. On ne nous laissait rien ignorer de tout ce

qui se passait sur la passerelle du commandant. On voulait bien, ce qui était flatteur, nous traiter en connaisseur. On répondait, sans irritation, à toutes les questions, naïves ou saugrenues, que nous avions la fantaisie de poser. On écoutait nos plaintes, on faisait droit à nos réclamations : je crois bien pouvoir écrire qu'en aucun autre lieu au monde on ne peut rencontrer une aussi parfaite courtoisie qu'au milieu de l'océan Atlantique.

Et puis on nous avait préparé des surprises. On tenait à nous distraire. Le soir, on nous réservait des premières sur la scène de *Normandie*. La vérité m'oblige à dire que c'est dans la salle du théâtre que nous rencontrâmes l'ennemie des voyageurs, la déception. *Pasteur*, le film de Sacha Guitry, malgré ses nobles intentions, nous parut doctoral et monocorde. Mais plus décevante encore fut la saynète de M. Louis Verneuil. Est-ce l'air marin, la fréquentation d'écrivains célèbres qui rendaient le public plus sévère, je ne saurais l'affirmer, mais il est certain que ces représentations, pourtant absolument gratuites, ne recueillirent que des applaudissements de faveur. Seule, madame Lebrun, dont l'amabilité ne se démentit jamais et fit l'admiration de tous les passagers de *Normandie*, se déclara enchantée.

Pour nous consoler de ces désillusions, on annonça l'ouverture du café-grill situé à l'arrière du bateau, d'une décoration sobre et moderne et dont l'aménagement remplit de joie les amateurs de danse. L'atmosphère des cabarets à la mode de Paris fut créé dès la première heure. Rien ne manqua. Un passager, type du titi parisien, que le champagne avait égayé, se livra au facéties d'usage, ces jeux innocents qui font la joie des danseurs que le tango et la rumba rendent toujours un peu mélancoliques. Il se lança sur la piste, une coupe de champagne en équilibre sur le crâne, et, soutenu par les applaudissements de l'assemblée, dansa fort habilement. Le grill était lancé et le titi parisien fut bientôt extraordinairement populaire, si populaire qu'il en devint fatigant.

Les jours et les nuits passaient, on le comprendra aisément, avec une extraordinaire rapidité. Chaque jour *Normandie* battait un record et nous avions la quasi certitude que le « blue ribbon » deviendrait sa propriété. Évidemment, comme

il fallait s'y attendre, des faux bruits circulèrent. Des passagers « bien informés » prétendaient que *Normandie* ne pourrait pas tenir jusqu'au bout. La rupture d'un tube de condenseur qui obligea le commandant à réduire l'allure de la machine sembla, pendant quelques heures, leur donner raison. Le lendemain *Normandie* reprenait sa marche victorieuse et battait un nouveau record. Le matin du dernier jour, la victoire de « notre » navire était certaine. Avec une touchante inconscience chacun se félicitait.

Le vrombissement d'un avion fit sortir les passagers de leur cabine. Cet avion annonçait la terre. Il rasait les cheminées de *Normandie* et nous pouvions apercevoir un opérateur de prises de vue qui cinématographiait à tour de bras. Dans un ciel admirable que durcissait la lumière des côtes américaines, d'autres avions apparurent. Un des ingénieurs, précis, les dénombrait tandis que madame Colette les baptisait frelons ou oiseaux-mouches.

J'avoue que, après tant de virtuoses, je devrais renoncer à décrire cette matinée qui vit le triomphe, au sens romain du mot, de *Normandie*. Mais il me semble que cette arrivée du plus grand navire du monde dans le plus grand port du monde mérite l'offrande même très humble de tous les lyrismes. Ceux qui assistèrent à ce spectacle ne peuvent pas se taire. Même s'il peut paraître indescriptible, il faut avoir le courage d'apporter un témoignage, si imparfait soit-il. L'apparition du ruban bleu au haut du mât de *Normandie* déclencha l'offensive des avions. Tournoyant autour du navire ils nous apportaient les premiers messages de l'enthousiasme. De tous les points de l'horizon, sur mer et dans l'air, un témoin nouveau s'élançait vers *Normandie*. Le géant auréolé de bruits de moteur était comme un astre qu'accompagnaient des satellites, des poussières d'étoiles. Un dirigeable argenté vint compléter cette illusion astronomique. Un gros hydravion qui traînait une banderole souhaitant la bienvenue, jouait à la comète. De minuscules petites barques et des canots automobiles sautaient hors de l'eau comme des poissons dans le soleil.

Cette fête dura jusqu'à l'arrêt à la quarantaine. Il fallut tout interrompre pour écouter des discours. On offrit des fleurs torturées, une immense clef de roses et d'orchidées, à

madame Lebrun qui répondait de la meilleure grâce du monde aux discours enregistrés par cent appareils de T. S. F., de cinéma et de télégraphe. Les mots toujours les mêmes s'envolaient, absorbés par le vrombissement de plus en plus assourdissant des avions.

L'entracte prit fin.

Normandie, le plus rapide navire du monde, reprit sa marche le plus lentement du monde. Manhattan et ses gratte-ciel apparurent dans la brume comme un mirage. Le courant apportait à notre rencontre en même temps que l'odeur de fruit mêlé à celle de l'essence qui naît de la grande ville, les plus étranges délégations : petits bateaux chargés de jeunes filles saluant avec de grands cris, *lourds steamboats*, à la silhouette démodée, qui remontent l'Hudson, venus, chargés à sombrer de touristes, se coller aux flancs de *Normandie*, remorqueurs, bateaux-pompes transformés en jets d'eau ambulants, flottilles dépaysées loin du port, chalands, une énorme baudruche représentant l'inévitable Mickey Mouse... Et les avions qui semblaient à chaque instant en engendrer d'autres tournaient inlassablement autour de cet agglutination qui donnait à l'avant-port l'aspect d'un carrefour encombré. A peine avions-nous dépassé la statue de la Liberté, qui parut bien petite, qu'un immense concert éclata. Inlassablement tous les bateaux se mirent à siffler, souffler, cracher des cris, des hurlements, des hurrahs sur tous les tons, inlassablement l'énorme voix de *Normandie* répondait et mugissait. Ce tumulte s'organisait en une prodigieuse symphonie dont le leitmotiv était donné par *la Marseillaise* lancée par le haut-parleur d'un avion. Crescendo presque insupportable qui dura une heure, doublé encore par l'écho que rejetait la masse des gratte-ciel. Les tours de Manhattan se précipitaient à notre rencontre. A chaque étage des milliers de mains et de têtes s'agitaient et criaient, l'unique place visible du port, Battery place, n'était qu'une grouillante et noire flaque humaine. Sur tous les toits des masses hurlantes, agitées de remous, lançant des petits morceaux de papier blanc.

Les passagers de *Normandie*, muets, immobiles, consternés, effrayés, émus, ne pouvaient plus penser à rien. Ils voyaient,

entendaient, goûtaient, touchaient, sentaient si intensément qu'ils semblaient avoir perdu connaissance. Des yeux des femmes des larmes coulaient sans qu'on les essuyât, massacrant des maquillages. Avec difficulté, après de minutieuses précautions, *Normandie* se rangea le long du nouveau *pier* qu'on avait construit à son intention. Les passagers, salués par des hurrahs de la foule qui attendait cette seconde depuis plusieurs heures, furent jetés pêle-mêle avec leurs bagages sur le quai. Bousculade new-yorkaise, c'est tout dire. On se serait cru dans le subway à une heure d'affluence. Puis New-York absorba, avec peine, ces « victorieux » que l'on montrait du doigt. Si puéril que cela puisse paraître, ceux qui portaient la marque de *Normandie* sur leur visage, à leur boutonnière, ou sur les étiquettes de leurs bagages étaient considérés comme des héros.

La réception véritablement monstrueuse qu'avait organisée New-York ne faisait que traduire l'enthousiasme général pour le « roi des mers ». L'imagination américaine, pourtant si généreuse quand il s'agit de lancer des qualificatifs, des surnoms ou des formules dépassait encore ses mesures.

Normandie était à l'ordre du jour. On ne parlait que du beau navire. Les enfants, dans les rues, jouaient à un jeu baptisé *Normandie*, les belles dactylos, plus blondes que nature, les chauffeurs de taxis, les gardiens de musées, les garçons de bar, les nègres de Harlem, les Chinois de la ville basse, les employés de Wall Street, les policemen irlandais, les Hongrois, les Juifs, les Allemands, les Syriens, les Grecs, les Polonais, tout New-York enfin, ne parlait que de *Normandie*. La publicité, les étalages des boutiques rappelaient la victoire du navire. Le maire de New-York, M. Fiorello La Guardia, qui règne sur sept millions d'individus, avait sur la table de son bureau dans lequel il voulut bien me recevoir, un cendrier représentant *Normandie* et pourtant, m'avoua-t-il, il ne fume pas. Quant au président Roosevelt qui connut la semaine la plus dure et la plus décevante de sa carrière présidentielle, il pensa cependant à consacrer la plaisanterie dont il a coutume d'émailler ses déclarations à la presse, au journaliste français qui, dit-il, était spécialement venu sur *Normandie*, assister à la transformation de la « N. R. A. ». Et,

célèbre une seconde, les photographes me mitraillèrent, à cause de cette plaisanterie.

Si mes fréquents voyages aux États-Unis peuvent me permettre de comparer et de mesurer l'effet produit par *Normandie* dans ce continent américain qui, volontairement et inconsciemment, s'éloigne de plus en plus de l'Europe, je dois reconnaître qu'aucun geste, même pas peut-être, aussi surprenant que cela puisse paraître, le paiement des dettes, ne pouvait davantage attirer l'attention des citoyens ni toucher davantage leur cœur et leur imagination que le lancement de ce navire, chef-d'œuvre français destiné à relier les États-Unis à l'Europe. *Normandie*, a dit un observateur pertinent, est le seul navire qui soit réellement à l'échelle de New-York. *Normandie* est un symbole de paix, répondent les Américains, qui pensent aux sommes considérables qu'on dépense dans beaucoup de pays pour des travaux qui n'ont rien à voir avec la rapidité des communications par mer. *Normandie* est enfin, il faut avoir le courage de le reconnaître, un succès indiscutable et les hommes de tous les continents s'inclinent toujours devant le succès pour l'adorer.

Pour ne citer qu'un seul exemple des répercussions lointaines que provoquera le triomphe de *Normandie*, je reprendrai dans les journaux les commentaires qui accompagnèrent les crises ministérielles, qui, au même moment, se succédaient en France selon un rythme uniformément accéléré. C'est souvent avec une ironie plus ou moins indulgente, parfois dans certains journaux, comme ceux de Randolph Hearst, avec une méchanceté assez cruelle que nos difficultés politiques sont expliquées. Mais les événements politiques de ce mois de juin qui côtoyaient le tragique furent annoncés avec une édifiante simplicité et présentés sans aucune âpreté. « La France a des difficultés comme nous avons les nôtres. » Telle était la phrase type qui revenait sans cesse. *Normandie* imposait le respect, l'attention et gênait les moqueurs. Victoire moins éclatante peut-être que la conquête du ruban bleu, mais sans aucun doute plus lourde de conséquences et plus féconde. Wall Street même était impressionnée par le succès du navire qui prouvait de quoi étaient capables l'énergie, l'industrie et la discipline française.

Pendant tout le séjour de *Normandie* à New-York, ce fut un

long défilé de curieux qui voulaient voir, visiter, toucher le navire. A la première page de tous les journaux de tous les États-Unis s'étalaient avec un ensemble parfait des photos du navire. Il fallut toute la modestie de madame Lebrun pour ne pas se froisser de ce succès exclusif. La « first lady of France », comme on appelait la Présidente, sut il est vrai sans le secours de la publicité tapageuse, conquérir le public américain. Sous le signe de la vitesse on lui fit visiter New-York à 80 kilomètres à l'heure, puis à Washington elle serra la main du président Roosevelt et de madame Roosevelt, dîna à la Maison Blanche. Dans sa visite à la capitale elle était accompagnée d'une délégation française présidée par M. André Chevrillon. Cette délégation, on ne sait trop pourquoi, passa assez inaperçue, malgré l'éclat de ses membres. On la traita bien injustement en parente pauvre. En même temps qu'il recevait un jeune garçon désigné tout à fait par hasard pour représenter la jeunesse de France, le Président serra la main des hommes illustres qui étaient venus à Washington pour y apporter solennellement le salut de la République.

Il fallait décidément aller vite, de plus en plus vite. *Normandie* allait repartir. Les réceptions qui se suivaient et se ressemblaient devaient tout de même prendre fin. La dernière soirée fut consacrée à la presse française que recevait l'association de la presse étrangère de New-York. Cela se passait au soixante-cinquième étage du Rockfeller Center. Quelqu'un fit remarquer que jamais journalistes n'avaient été reçus ni si haut ni si vite. Tout le succès, en effet et une fois de plus, alla à madame Lebrun qui avait daigné honorer cette réunion de sa présence. On joua la *Marseillaise* et la *Madelon* que les Américains considèrent comme un second hymne national français. De la terrasse du gratte-ciel on pouvait apercevoir *Normandie* illuminée. Malgré la distance, les 65 étages et l'éclat des lumières de New-York, la masse du navire restait imposante. Nous regardions avec une certaine émotion le navire qui nous attendait pour repartir. Au milieu du tumulte de New-York, beaucoup, dépaysés, pensaient à leur navire comme à un refuge, à une cage dorée où ils allaient retrouver leurs habitudes, leur langue, leurs compagnons, leur victoire. New-York inquiétait par sa beauté, son intensité et sa cruauté.

L'admirable spectacle de la nuit new-yorkaise ne pouvait calmer les angoisses de ces Français, de ces Parisiens qui ne s'attendaient pas à trouver une si écrasante beauté sur les rives de l'Hudson, malgré les avertissements des voyageurs.

Le voyage du retour ne fut pas sans mélancolie. On éprouve toujours un peu d'amertume à finir une belle aventure, à revenir sur ses pas, même lorsque l'on a parcouru très vite le chemin de l'aller, à évoquer des souvenirs. Et surtout les nouvelles télégraphiées de Paris tissaient un voile sombre.

L'arrivée au Havre fut plus réconfortante qu'on ne pouvait s'y attendre. Toutefois les émotions avaient été trop fortes pour qu'une certaine fatigue ne naquît pas. On se lasse d'être acclamé, fêté, surtout lorsqu'on ne mérite qu'une bien petite part de ces acclamations. Quand *Normandie* se rangea le long du quai de la nouvelle gare maritime que fort injustement on oublia d'admirer, nous comprîmes tous et d'un seul élan que l'époque épique était achevée et que l'ère commerciale commençait.

Normandie poursuit sa route, transportant passagers et équipage. Il accomplira vingt-deux voyages par an, son exemple demeurera, son prestige augmentera, car nous ne pouvons plus douter qu'il battra encore de nouveaux records. Et l'an prochain il lui faudra lutter avec un rival redoutable, avec *Queen Mary*.

Mais il est hors de doute, quel que soit le résultat de cette compétition, que *Normandie* conservera intacte sa gloire. Ce premier voyage fut et demeurera un triomphe dont il faut louer tous les artisans, tous ceux qui ont collaboré à la construction, au lancement, à l'exploitation de ce navire géant. Depuis le président du Conseil d'administration jusqu'au poseur de rivets, tous ont bien mérité les louanges innombrables qui ont accompagné leur effort aussi grand que le navire, aussi victorieux que *Normandie*.

PHILIPPE SOUPAULT

LA MESURE DU TEMPS

Depuis deux mille ans, les philosophes s'évertuent à déterminer la nature du temps « en soi ». En attendant qu'ils aient tiré la chose au clair, les gens de science se sont attaqués à un problème plus modeste, mais dont l'importance pratique est grande. Quoi que puisse être le temps, dans son essence, c'est une grandeur, susceptible d'augmentation ou de diminution; si on peut l'exprimer par un nombre, elle entrera dans la science, et avec elle tous les phénomènes qui en dépendent.

Mesurer le temps? Quoi de plus simple : nous avons les pendules, les chronomètres, les inscripteurs graphiques de toute nature, qui nous donnent sa grandeur avec toute la précision souhaitable, jusqu'au centième, et parfois jusqu'au millième de seconde. Devant la commodité des opérations, nous sommes tentés d'oublier les définitions et les principes, comme aussi la longue série de perfectionnements qui a rendu presque automatique la mesure du temps; il vaut la peine d'y réfléchir, d'autant mieux que nous y trouverons, chemin faisant, des raisons de préciser nos définitions et de préciser nos mesures. Tel est le problème que je voudrais aborder ici, et traiter largement, c'est-à-dire en donnant le pas aux idées sur la technique.

Le marchand qui aune son drap déplace le mètre le long de l'étoffe et procède par répétition : si le mètre est contenu douze fois dans la longueur, la pièce de drap mesure donc douze mètres; mais l'opération n'est valable qu'à condition d'employer un mètre toujours égal à lui-même; ceux qui veulent opérer avec un mètre de caoutchouc font peut-être de l'économie politique, mais leur manœuvre est dénuée de tout caractère scientifique.

Ainsi procédera-ton pour la mesure du temps : si l'opérateur a retourné douze fois son sablier, le temps mesuré vaut douze fois l'unité choisie, qui est la durée d'écoulement du sable. L'opération est donc irréprochable, à condition que l'opérateur dispose d'une unité toujours pareille à elle-même. Heureusement, la nature nous a gâtés à ce point de vue, car elle nous offre, à choisir, une série de phénomènes *périodiques*, c'est-à-dire se reproduisant toujours identiques, les uns extraordinairement rapides, comme les ondulations lumineuses, ou de fréquence moyenne, comme les vibrations sonores, élastiques ou pendulaires, les autres enfin au rythme plus lent, comme les mouvements des planètes; et toute une branche des sciences a pour objet la comparaison de ces périodes entre elles et avec d'autres intervalles de temps. Il existe même des phénomènes qui, sans être périodiques, sont liés au temps par une loi bien définie et qui, par conséquent, peuvent servir à le mesurer : telles sont les transformations radioactives, actuellement utilisées pour la mesure des durées géologiques.

Ainsi s'est constituée, au cours des progrès scientifiques, une gamme d'étalons secondaires, dont chacun est approprié à des mesures du même ordre de grandeur, comme, pour les longueurs, on dispose d'une série de sous-étalons, depuis les plus courts, comme les longueurs d'onde de radiations choisies, jusqu'aux années-lumière qui servent à mesurer les distances des astres; de toutes ces unités provisoires, on exige une qualité essentielle, qui est requise de tous les étalons, c'est de pouvoir être reproduites, toujours identiques à elles-mêmes; qualité d'autant plus difficile à obtenir, qu'on exige plus de précision dans les mesures. Donnons-en, comme exemple, les mesures de temps qui se présentent dans la pratique courante de la vie.

Les Anciens se servaient, pour ces opérations, d'appareils à répétition comme le sablier ou la clepsydre; mais leurs mesureurs de temps ne comportaient qu'une précision très grossière; elle suffisait à des gens dont la vie était réglée uniquement par le cours du Soleil. Cet état d'incertitude dura jusqu'au jour où Galilée établit l'isochronisme des oscillations pendulaires, et où Huyghens inventa le moyen d'entretenir les oscillations par la chute d'un poids ou par la détente d'un ressort. Grâce

à ces deux hommes de génie, la science disposa, à la fin du XVIIe siècle, des horloges et des chronomètres, permettant une mesure du temps suffisamment précise; aussi est-ce de cette époque que date la science du mouvement, partie essentielle de la mécanique.

Mais l'unité du temps définie par les horloges est loin de posséder une fixité absolue; les trépidations, les frottements contre l'air et contre les supports, les variations de température qui modifient la longueur du pendule ou l'élasticité du ressort, introduisent des variations; deux siècles de progrès ininterrompus ont amené la technique horlogère à une précision remarquable, mais encore insuffisante; considérons, par exemple, les horloges garde-temps des observatoires, conservées à l'abri de toute trépidation, dans des salles à température et à pression constantes, et qui ne sont observées que de loin, à l'aide d'une lunette; en dépit de ces précautions, ces instruments avancent ou retardent, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas des étalons parfaits; il faut, chaque jour, corriger leurs erreurs, c'est-à-dire les comparer à un étalon dont la fixité soit assurée.

Peut-être, si la question était entièrement neuve, les savants d'aujourd'hui adopteraient-ils des solutions qui ont échappé à leurs prédécesseurs; ils pourraient, par exemple, choisir comme étalon primaire de durée la période de vibration d'un quartz piézo-électrique, conservé et observé avec des précautions pareilles à celles dont sont entourés, dans les caves du Pavillon de Breteuil, le kilogramme et le mètre étalons. Mais la science porte, comme toutes les œuvres humaines, le poids de son passé. Depuis les âges lointains, les astres ont découpé la vie des hommes, en jours d'abord, puis en mois lunaires, enfin en années solaires, distributrices des saisons; en regardant vers le ciel, nos aïeux ont reconnu bientôt les irrégularités des mouvements planétaires; au contraire, la fixité des étoiles sur la voûte du firmament et leur rotation d'ensemble, leur apparurent comme la grande loi de l'Univers; ainsi, l'horloge céleste avait été établie par Dieu même pour régenter la nature.

***

Il ne restait plus qu'à se conformer à un ordre aussi précis, qui venait encore confirmer la grande découverte de Newton

en faisant apparaître l'ordre préétabli qui règle les mouvements de l'Univers et les astronomes se mirent à l'œuvre pour comparer leurs horloges au *jour sidéral*, défini comme l'intervalle de temps qui sépare deux passages consécutifs d'une même étoile au méridien.

La définition est précise, ou du moins, devrait l'être, puisque je l'emprunte textuellement à l'Annuaire du Bureau des Longitudes. Mais, tout de suite, les difficultés commencent. Les premières sont d'ordre pratique : c'est le Soleil, et non le mouvement des étoiles, qui régit l'activité humaine; il faut donc choisir un sous-étalon, fondé sur le mouvement moyen du Soleil sur son écliptique; cette unité pratique, qui permet de rattraper, au cours d'une année, le déplacement du grand Luminaire sur la sphère des étoiles fixes, ce sera le *jour solaire moyen*, plus long de 4 minutes (exactement 3 minutes, 55 secondes, 91) que le jour astronomique. Et puis il faudra choisir un point de départ, qui sera l'heure zéro, définie par le passage du « Soleil moyen » au méridien de Greenwich; et puis encore, il faudra décaler cette origine, suivant les fuseaux horaires larges de 15 degrés, de façon à assurer, sur tout le parcours du globe, une concordance approchée entre les indications du Soleil vrai et la marche des horloges, et pour que les noms, consacrés par l'usage, de midi et de minuit, correspondent tant bien que mal, aux milieux du jour et de la nuit : tâche extraordinairement complexe, qui a mis en jeu les amours-propres nationaux et exigé d'interminables discussions; tâche enfin réglée au mieux, ou plutôt au moins mal possible; le problème de l'heure et de sa distribution constitue la besogne quotidienne des observatoires, grandement simplifiée aujourd'hui par la T. S. F., qui permet de concentrer les opérations dans un petit nombre d'établissements spécialement outillés.

Mais c'est du côté de la science pure que s'élèvent les plus graves difficultés. A mesure que l'étude du Ciel était poussée plus avant, par l'emploi d'instruments plus précis, on s'apercevait que la « sphère des étoiles fixes » était loin d'être un tout rigide, tournant d'une seule pièce. Il faut mettre à part, d'abord, les étoiles doubles ou multiples, systèmes formés par deux ou plusieurs astres tournant autour de leur centre de gravité commun; c'est ce centre de gravité, point immatériel,

qui se déplace d'un mouvement régulier; or, le nombre de ces systèmes complexes est considérable : sur 15 étoiles de la Grande-Ourse, 9 sont doubles et sir James Jeans estime que la moitié au moins des astres du firmament sont, en réalité, doubles ou multiples.

Pourtant, il existe des étoiles simples; les méthodes d'investigation dont dispose aujourd'hui l'astronomie permettent d'affirmer qu'il n'en est pas une seule qui soit réellement fixe dans le ciel; les mesures de leurs vitesses radiales (c'est-à-dire dirigées suivant le rayon lumineux qui les joint à la Terre), ou tangentielles (perpendiculaires à ce rayon lumineux) montrent que les étoiles les plus brillantes, qui sont en général les plus rapprochées, ont, sur la sphère, des mouvements mesurables, et que les autres ne doivent leur fixité apparente qu'à leur extraordinaire éloignement. Ainsi, parmi les points brillants qui peuvent définir, avec exactitude, la durée du jour sidéral, on en doit choisir quelques-unes, qu'on nomme, pour cette raison, étoiles horaires; celle-là, seulement, peuvent être regardées comme des étoiles fixes, au sens où l'entendaient les anciens astronomes, et encore, on croit qu'elles ne sont telles qu'au degré de précision actuellement atteint par les mesures, mais qu'une science plus exacte devra faire état de leurs déplacements. Ce n'est pas tout : parmi ces astres, on devra choisir de préférence les étoiles zénithales, c'est-à-dire celles qui, lors de leur passage au méridien, traversent normalement l'atmosphère, car les autres, visées obliquement, paraissent déviées par la réfraction; c'est donc sur un petit nombre d'étoiles, soigneusement choisies, que chaque observatoire pourra déterminer l'heure astronomique avec la précision maximum, qui avoisine actuellement le centième de seconde.

***

Mais le problème doit être abordé par un autre bout : en réalité, ce n'est pas le ciel qui tourne; c'est la Terre qui, par sa révolution quotidienne autour de son axe polaire, fait défiler devant nos yeux le panorama des étoiles. Ce mouvement de rotation représente une énergie formidable, acquise une fois pour toutes aux temps prégéologiques où un lambeau s'est détaché de la nébuleuse solaire, et l'on peut se demander si la

vitesse de cette rotation, qui définit le jour sidéral, se conserve indéfiniment; pourquoi la toupie terrestre ne subirait-elle pas, à la longue, le sort de tous les corps tournants qui, livrés à eux-mêmes, se ralentissent et finissent par s'arrêter? Pourquoi le frottement, qui s'exerce partout, épargnerait-il notre planète?

On peut se poser ces questions, et même d'autres : en effet, la vitesse de rotation d'un corps dépend d'un facteur, trop souvent oublié, qui est son *moment d'inertie*; ce facteur est d'autant plus grand que les masses matérielles tournantes sont plus grandes et plus éloignées de l'axe; si le moment d'inertie s'accroît, la vitesse de rotation diminue; elle s'accroît au contraire si ce moment diminue. Or, nous apercevons bien des causes qui peuvent modifier le moment d'inertie de notre planète : la chute constante des météorites accroît sa masse totale et, par conséquent, ralentit sa rotation et accroît la durée du jour. D'autre part, les convulsions géologiques, lentes ou rapides, ont pour effet de soulever des continents, ou de les effondrer, de faire surgir des chaînes de montagnes qui, ensuite, s'arasent et disparaissent; tous ces mouvements, dont la géologie nous atteste l'existence, ont agi nécessairement sur le moment d'inertie du globe et, par répercussion, sur sa vitesse de rotation; tout ce qu'on peut dire, c'est que ces variations doivent être extraordinairement faibles, mais on ne saurait nier leur existence, et leur répercussion sur la durée du jour sidéral.

Revenons à l'autre cause de ralentissement, qui résulte de l'action possible d'un frottement. Comme la Terre, et la pellicule atmosphérique qui l'entoure, sont suspendues dans le vide, on estimait jadis qu'aucun frottement ne pouvait leur être appliqué; la raison n'est pas péremptoire : on oubliait, par exemple, que les météorites qui frappent notre globe exercent sur lui, par leurs chocs répétés, une action analogue à un frottement, et comme il en vient plus de l'est que l'ouest, cette action s'exerce en sens inverse de la rotation terrestre et a pour effet de la freiner légèrement.

Mais c'est probablement l'action des marées qui est la plus efficace. L'attraction de la Lune, pour les deux tiers, et celle du Soleil pour le tiers restant, agissent sur nos Océans, modifient leur niveau d'équilibre et y produisent des courants dont

nous constatons journellement les effets : rivages rongés par le flux, fonds marins remaniés, mascaret remontant l'estuaire des fleuves. Encore ne voyons-nous pas la part de cette énergie qui se dissipe par frottement, sous forme de chaleur. Cette dépense est empruntée à l'énergie de rotation terrestre, et tend à la freiner en accroissant la durée du jour sidéral. Mais de combien? C'est une question à laquelle il serait difficile de répondre, si l'astronomie ne lui avait donné une solution inespérée, et voici comment.

Depuis que la loi de Newton a été admise universellement, l'effort des astronomes s'est porté sur ses applications et, en particulier, sur l'établissement d'une « théorie de la Lune »; on entend par là l'établissement de formules mathématiques et de tables permettant de prévoir les positions futures de notre satellite, comme on prévoit les éclipses et tous les mouvements planétaires. En réalité, c'est une opération difficile que de déterminer les déplacements relatifs de trois corps, la Terre, le Soleil et la Lune, qui s'attirent mutuellement suivant la loi de la gravitation; elle conduit à des calculs presque inextricables, et ce n'est que par paliers successifs que, depuis Laplace jusqu'à Tisserand et Andoyer, les astronomes ont pu en venir à bout.

Or, en 1850, l'astronome français Delaunay, ayant comparé les tables des positions lunaires, dressées d'après la théorie, avec les positions observées de ce satellite, constata que les secondes étaient, régulièrement, en très légère avance sur les premières; autrement dit, la Lune semblait effectuer sa révolution mensuelle autour de notre globe un peu plus vite que la théorie ne l'y autorisait, chaque lunaison étant plus courte que la précédente d'un dix-millième de seconde environ.

Si minime que fût cet écart entre la théorie et la réalité, il inquiétait les astronomes en mettant en doute l'exactitude rigoureuse de la loi de Newton. Le Verrier, alors dans le plein de sa gloire, estimait que la théorie de la Lune était insuffisante, et, comme Delaunay s'obstinait à la défendre, il traita son contradicteur avec l'impertinence qui lui était coutumière. Pourtant, Delaunay avait raison; la théorie de la Lune, poussée à ses derniers perfectionnements, a confirmé l'écart constaté il y a quatre-vingts ans; mais cette discussion n'aura

pas été inutile, car elle a établi un accord unanime entre les astronomes sur la véritable cause de cet écart.

Si la Lune paraît tourner autour de la Terre plus vite que les lois de la gravitation ne l'y autorisent, c'est qu'en réalité, la Terre tourne plus lentement; autrement dit, l'horloge sidérale retarde et donne, à chaque révolution de notre satellite, un peu plus de temps pour progresser sur sa trajectoire. Nous retrouvons ici l'effet de freinage dont j'ai exposé les causes diverses, mais cette fois, on peut substituer une mesure précise à nos estimations qualitatives.

En voici les résultats essentiels : dans un siècle, l'horloge-terre aura retardé, en tout, de 17 secondes 51, et ces retards accumulés, qui sont proportionnels au carré des temps, auront atteint un jour dans 7 600 ans; à ce moment, la durée du jour sidéral se sera accrue de 23 de nos secondes actuelles; elle n'aura donc varié que d'un quatre-millième, à peine, de sa valeur, ce qui ne changera rien aux conditions pratiques de notre existence; il faudra attendre un million d'années pour que la durée du jour se soit accrue des sept dixièmes de sa valeur actuelle; ainsi, l'humanité a du temps devant elle pour s'accoutumer à ce ralentissement progressif et pour en examiner les conséquences. On peut même supposer, avec beaucoup d'imagination, que d'ici quelques centaines de millions d'années, le freinage des marées ayant produit son plein effet, notre globe, asservi à son tour à son satellite, lui présentera toujours la même face; mais tant de choses peuvent se produire d'ici là, que ces anticipations ne méritent pas d'être prises au sérieux.

Ce qui importe, et ce qui paraît assuré, c'est que notre unité fondamentale de temps, le jour sidéral, n'est pas rigoureusement fixe; mais on connaît la loi de son accroissement; 23 secondes par siècle correspondent, pour le jour sidéral, à une variation plus petite qu'un cent-millionième de sa valeur; ni le kilogramme, ni le mètre étalon ne sont définis avec une rigueur comparable à celle-là; ainsi, la mesure du temps est assurée par des moyens qui donnent toutes garanties à la science, et qui permettent d'en assurer les progrès.

L. HOULLEVIGUE

LE TRICENTENAIRE DE LOPE DE VEGA

Le public français n'a pas caché l'ahurissement dans lequel le plongea un drame espagnol, récemment représenté à l'*Atelier*. Il s'agissait du *Médecin de son honneur* de Calderon, où l'on voit un mari trompé s'en aller chercher de nuit un chirurgien, le ramener chez lui et l'obliger à saigner la femme coupable jusqu'à ce que mort s'ensuive. Puis le roi, qui passait par là, marie le justicier avec une autre dame. Ces extravagances nous furent, en dépit du talent de leur adaptateur Alexandre Arnoux et de la troupe de Dullin qui les défendit vaillamment, une nouvelle occasion de proclamer notre bon sens et notre bon goût. En réalité il n'est là question ni de sentiment artistique, ni de raison, mais de la différence qu'il peut y avoir non pas entre les mœurs, mais plus exactement entre les rites de deux sociétés. Nous aussi, il faut nous dire que nous avons nos superstitions, qui peuvent paraître incompréhensibles aux tribus étrangères. Laissons aux esprits sagaces, le soin de les déceler : c'est à la tribu espagnole que nous avons affaire aujourd'hui, laquelle, sur certains points, demeure très primitive et proche de ses origines, voire, comme le veulent certains Espagnols eux-mêmes, toute africaine. A ce titre elle s'est codifié un cérémonial de l'honneur, avec ses tabous, ses sacrifices, ses purifications, et lorsque nous croyons assister à une pièce de théâtre, mettant en jeu des passions et des hasards, c'est à une cérémonie sociale que nous participons.

Notons d'ailleurs que c'est cet aspect religieux, social — nous dirions aujourd'hui « conformiste » — que, par l'intermédiaire de Corneille, nous avons emprunté au théâtre espagnol, alors que Racine, en opposant les Grecs à cette influence, retrouvera le ressort profond des actions tragiques.

Cette rigidité anachroniquement primitive, ce hiératisme régressif, c'est chez Calderon qu'ils s'affirment le plus fortement, c'est-à-dire dans la période décadente du génie et de l'empire espagnols. La cérémonie sacrée se pare alors de ses plus éclatants atours, la contrainte sociale se déguise hypocritement sous l'enflure d'une orfèvrerie ampoulée, sous des formes arthritiques et noueuses que nous retrouvons dans l'architecture baroque avec ses angles émoussés et ses colonnes salomoniques. Calderon n'est presque plus un auteur dramatique : c'est un poète lyrique qui habille de « concepts » cliquetants les données que lui fournit la mémoire collective d'une société épuisée et fixée. Ainsi son génie éclate-t-il dans les *autos sacramentales* où il s'agit de traduire et commenter en langage poétique quelques motifs mystiques et théologiques. Et lorsque Calderon s'échappe de ces canevas, ce n'est pas pour produire des drames, des drames libres et humains, comme ceux auxquels nous ont habitués Racine ou Shakespeare, mais, encore une fois, pour mettre en scène des idées : le poète religieux et social se fait poète philosophique. C'est là, d'ailleurs, qu'il excelle et c'est là qu'il produit le chef-d'œuvre du théâtre espagnol, celui par quoi le théâtre espagnol parvient à l'universalité, ce merveilleux pendant du *Hamlet* shakespearien : *la Vie est un songe*.

Il n'était point mauvais que nous commencions par considérer ces extrêmes, ce crépuscule, ce point caricatural du théâtre espagnol afin de mieux expliquer à un lecteur français ce que peut bien être ce Lope de Vega, de la mort de qui l'Espagne célèbre en ce moment le trois-centième anniversaire et chez qui on voit s'exprimer ces formes et ces mœurs locales, mais emportées par tout un épanouissement de jeunesse et d'exubérance. Ce mélange apparaîtra dans une pièce telle que le *Châtiment sans vengeance*. Là aussi, nous assistons aux rites de l'honneur, et le titre même nous indique que, dans le sacrifice de l'épouse coupable, il s'agit bien de rites et non de

l'assouvissement d'une passion. Le mari trompé fait exécuter sa femme, non pas pour satisfaire sa fureur dans une de ces impulsions affectives qu'aiment représenter les véritables auteurs dramatiques, mais pour répondre aux dieux de la tribu qui à telle espèce de faute exigent telle forme de réparation. Et cependant jusqu'au dernier acte, qui est celui où s'accomplit le rite, il règne dans cette pièce une liberté et une chaleur qu'on chercherait en vain dans les précieux appareillages lyriques de Calderon. C'est vraiment l'amour qui parle chez Lope, tandis que Calderon brode autour de l'amour des figures scintillantes et concertées. Il y a du désordre chez Lope, de la facilité, de la négligence : du mouvement. Et lorsqu'il se fait lyrique et qu'il gongorise, ses images sont rarement froides, mais animées d'un feu intérieur : *Voici venir*, s'écrie le jeune amant du *Châtiment sans vengeance*, voyant apparaître la femme qu'il aime d'un amour interdit,

> Voici venir
> Toute nue la douce épée
> Par qui j'ai perdu la vie!

C'est que cinquante ans séparent Lope de Calderon, et aussi deux conceptions de la vie et de l'art. En Calderon nous avons le type même de l'artiste, plus que du créateur, et un tempérament d'un raffinement aristocratique et d'une évidente usure nerveuse : le père de *Sigismond* ne pouvait être qu'un mélancolique. Lope de Vega est allègre, populaire, libre, superficiel, irréfléchi, débordant de vitalité. C'est un improvisateur. M. Marcel Carayon a vu juste en montrant qu'il incarne « une solution typique du problème qui se pose à tout artiste : le rapport de la vie et de l'œuvre » et que ce problème, il l'a tranché « par le primat de la vie ». Aussi ne saurait-on caractériser son œuvre sans commencer par raconter sa vie.

Lope Felix de Vega Carpio est né à Madrid en 1562 et commence, dans ses études, à manifester cette gloutonnerie et cette vélocité qui devaient marquer toutes ses activités : on rapporte merveilles de sa précocité et de la vitesse avec laquelle il apprit les premières disciplines. Destiné aux ordres, il se fait d'abord soldat, puis poète et amoureux. Comme pour tant de héros de la Renaissance, on peut diviser son existence en périodes à chacune desquelles préside un nom de femme. Et

la période la plus ardente sera la première, celle qu'il a décrite dans son autobiographie de la *Dorotea* et pendant laquelle il aima Elena Osorio, fille et femme de comédiens. La *Dorotea* est une œuvre étrange, bâtie sur le modèle de la fameuse *Célestine*, où Lope a peint avec une fidélité passionnée les égarements, les méprises, les inconséquences et les caprices des amours juvéniles. Sans doute, pour y entendre la confidence de Lope, faut-il dégager celle-ci de tout un fatras d'érudition et même de « cultéranisme » et de « conceptisme ». On sait pourtant que le pire ennemi de Lope fut Gongora et que, justement, par sa haine de Gongora, Lope affirma le caractère spontané, direct et populaire de sa veine. Mais c'est un homme contradictoire que Lope et, surtout, infiniment réceptif et plastique. Aussi, en dépit de lui-même, n'échappe-t-il point à l'emprise de l'esthétique savante, et sa *Dorotea* est-elle farcie de gentillesses qui, tantôt, prennent la forme du syllogisme aristotélicien, tantôt glosent l'érotisme platonicien, ce qui nous permet de voir en Lope, à cheval sur deux siècles, un homme souvent plus proche de la Renaissance que du Baroque[1]. Mais

1. *Le dialogue entre l'amoureux Fernando (en qui Lope s'est peint lui-même) et son confident Julio, à l'acte III, nous fournira des exemples de ces pointes érudites. Voici pour l'influence scolastique :*

FERNANDO. — Je l'aime et je la hais.

JULIO. — C'est impossible.

FERNANDO. — Aristote écrit que la belle Hélide eut commerce d'amour avec un Ethiopien et mit au monde une fille blanche, mais le fils de la fille naquit noir; ainsi de la beauté de Dorothée naît mon amour blanc, mais de celui-ci ma haine noire.

JULIO. — Le philosophe en donne-t-il la raison?

FERNANDO. — C'est que la ressemblance revient après plusieurs genres.

JULIO. — Je pense que tu te contredis, car si de la beauté de Dorothée naqui son amour blanc, qui des deux fut l'Ethiopien pour que la haine apparût noire?

FERNANDO. — La jalousie, Julien, car jamais amour ne fut engendré sans elle

JULIO. — Bonne réponse!

FERNANDO. — Si de la position de la prémisse on infère la conséquence, le syllogisme est parfait.

Et voici pour l'influence platonicienne :

FERNANDO. — Julien, il n'est que d'avoir patience et nous divertir par ces campagnes.

JULIO. — Plutôt par nos conversations et en regardant d'autres choses qui soient belles.

FERNANDO. — Et où y aura-t-il de la beauté en dehors de Dorotea?

JULIO. — Partout où il y a proportion : car c'est là la beauté. Et, comme le

là n'est point son vrai génie, de même qu'il n'est point dans cette conformité aux lois de la tribu que nous a révélée le dénouement du *Châtiment sans Vengeance.* Il est dans la cynique ardeur que dépense le récit de ses amours, dans toute cette suite de sérénades, de plaintes, de duels, d'impostures, de fuites, d'absences et de retours, dans la saveur populacière de certains dialogues, dans la figure de Gerarda, la vieille entremetteuse, sœur de l'inoubliable Célestine.

Tout ce naturalisme caravagesque nous prouve qu'il y avait dans les mœurs espagnoles du temps plus de liberté que ne le laisserait croire la sanguinaire austérité des drames de l'honneur. D'ailleurs les amours de Lope et d'Elena finissent dans un imbroglio de pamphlets infamants, de lettre volée, de chantage, de procès. Lope est jeté en prison et condamné à l'exil; il enlève une jeune fille, Isabel de Urbina, l'épouse sous la menace d'un nouveau procès, la plante là, s'engage dans l'*Invincible Armada,* s'embarque à Lisbonne et, dans la bataille, emploie ses manuscrits en guise de bourre pour son mousquet. A Valence, où il va mener sa vie d'exilé, il retrouve Isabel et en a deux filles qui mourront toutes jeunes. L'exil achevé, il se rapproche de Madrid et devient familier du duc d'Albe. Isabel meurt en 1595. Le règne de Micaela commence, une belle comédienne qu'il chantera sous le nom de Camila Lucinda. Il en eut sept enfants, parmi lesquels, Marcela qui

dit en sa *Philographie* Léon Hébreu, la forme qui informe au mieux la matière fait les parties du corps plus égales entre elles avec le tout, unifiant le tout avec les parties.

FERNANDO. — Et où trouver cette union et cette correspondance?

JULIO. — Chez beaucoup de femmes; car la main de la nature ne s'abrégea point en Dorotea.

FERNANDO. — J'ai souvent pensé que de ce qui resta de la matière dont elle la composa elle fit ensuite les jasmins et les roses.

JULIO. — A ce compte, Dorotea fut avant les roses?

FERNANDO. — Non, Julio. Mais cette candeur et ce pourpre des jasmins et des roses étaient déjà usés avec le temps et se renouvelèrent des restes des couleurs de Dorotea...

Mais quelques lignes plus bas le Lope populaire reprend le dessus avec cet apologue de Julio :

Un vilain envoya un cheval de chasse que désirait un gentilhomme, avec cette lettre : « Voilà la bête, plus maigre que lorsque la vit Votre Seigneurie,car elle est amoureuse. Aussi voudrais-je que Votre Seigneurie la traitât comme elle voudrait être traitée elle-même si elle était cheval... »

se fit religieuse. En 1598 il fait un riche mariage, ce qui excite la verve de ses ennemis, en particulier de l'âpre et tracassier Gongora. En 1610 il s'installe définitivement à Madrid. Sa dernière maîtresse fut doña Marta Nevares Santoyo, célébrée sous le nom d'Amarillis, laquelle Amarillis devint folle, recouvra la raison et mourut aveugle trois ans avant Lope. Cette existence n'eût pas été complète si des malheurs domestiques ne l'avaient assombrie, morts d'enfants, rapt de l'une des filles, si elle n'avait été mêlée à celle de gentilshommes illustres et ornée de charges et d'emplois, si enfin tant de désordres n'avaient eu le contrepoids de crises de dévotion et si Frey Lope de Vega, familier du Saint-Office et membre de nombreuses congrégations, n'avait écrit des poèmes ascétiques et mis à flageller sa chair autant de véhémence qu'à l'assouvir. Ses funérailles furent une apothéose, où culmine un moment singulièrement pathétique, lorsque le cortège funèbre fit halte sous les grilles du couvent des Trinitaires déchaussées où vivait recluse Sor Marcela, la fille chérie du poète.

A une telle prodigalité du cœur et des actions correspondit une fantastique prodigalité du génie. Rappellera-t-on ici, une fois de plus, la fameuse anecdote de Montalvan? Celui-ci, disciple favori de Lope, raconte comment son maître, pressé par le temps, lui avait demandé un jour sa collaboration pour une pièce. Chacun écrit un des deux premiers actes et ils décident d'écrire le lendemain chacun la moitié du troisième. Montalvan se lève à deux heures du matin, se met à l'ouvrage, l'achève à onze heures et court retrouver Lope qu'il trouve dans son jardin soignant ses orangers. Le monstre s'était levé à cinq heures, avait terminé son acte, déjeuné d'un peu de lard, et par-dessus le marché, écrit une épître en cinquante tercets. Les Rubens triomphants, les virtuoses de l'école du *fa presto*, tous ces furieux décorateurs qui empliront le siècle de leurs prestiges plafonnants paraîtront encore lents et timides à côté de Lope de Vega, « phénix des esprits », « poète du ciel et de la terre ». A peine ose-t-on dénombrer son œuvre : des romans en prose, de forme narrative, ou, comme la *Dorotea*, dramatique, des nouvelles, des poèmes : la *Beauté d'Angélique*, qui a onze mille vers, la *Circé* qui en a trois mille, la *Jérusalem conquise* qui a vingt chants, la *Dragontea*, consacrée

au pirate anglais Drake et la *Gatomachie*, consacrée aux amours de la chatte Zapaquilda et des chats Marramaquiz et Micifuf, sans compter les poésies lyriques, religieuses, didactiques, enfin le théâtre. C'est à onze ou douze ans que Lope commence sa production dramatique, qui comprendra près de 1 800 pièces, — il nous en reste 470, — et qui embrasse tous les sujets, la création du monde comme la découverte de l'Amérique, et tous les genres, l'historique, le pastoral et le chevaleresque, la comédie de mœurs, la comédie d'intrigue, la comédie de cape et d'épée, la vie de saint, la fable mythologique.

On ne s'aurait s'attendre à ce que ces pièces fussent écrites dans un langage d'une perfection soutenue. La *comedia*, qui est le nom consacré d'un genre dont Lope de Vega est vraiment le créateur, est écrite dans cette versification octosyllabique chère à l'Espagne et qui se montre tour à tour pompeuse et vulgaire, et en général assez lâche, souple et facile. Elle se resserrera avec Calderon pour produire ce lyrisme conceptiste, fait d'oppositions et de symétries, et dont la magnificence un peu mécanique éblouira Shelley comme elle avait ébloui les Romantiques allemands. Chez Lope ce n'est point quand elle se resserre et s'intellectualise que cette versification atteint au succès. Sans doute connaît-elle certaines ressources et certains effets. Car Lope a parcouru toutes les gammes de l'art et toutes celles du sentiment. Et il a certains éclats de galanterie chevaleresque qui sont admirables. Lorsqu'il délaisse l'octosyllabique pour le vers héroïque il produit, par exemple, des sonnets qui s'égalent aux plus somptueux de la Renaissance et où, même, l'on a pu voir le pressentiment d'une certaine plasticité parnassienne[1]. Mais là où le génie poétique de Lope de Vega est le plus personnel

1. On cite souvent, dans ce sens, le *Triomphe de Judith* :

Sanglante, pend du lit au sol
L'épaule droite du tyran féroce.
Qui, opposé aux murs de Béthulie, en vain,
Contre lui-même lança des foudres au ciel.

Retourné d'angoisse, le voile pourpre
Du pavillon dans la main gauche
Découvre l'inhumain spectacle
Du tronc horrible en gel mué.

et le plus caractéristique, c'est lorsque sa versification retrouve le ton populaire et tourne à la *romance*, qui est le nom du poème légendaire ou rustique que cultiva le Moyen âge espagnol. Génie essentiellement démocratique, Lope de Vega a semé dans ses œuvres d'innombrables chansons, séguedilles, airs à danser, rondes paysannes, mélodies. Tout cela est d'une simplicité et d'un tour ravissants, la fraîcheur même. Un petit couplet s'élève au matin de la Saint-Jean :

Comme retombent les rames,
Ma mère, dans l'eau,
Avec le vent frais
De la matinée!

Et ce sont toutes ces romances dont l'entrée est si claire, tantôt riante, tantôt émouvante et attendrie, et où éclate cet art prodigieux que les chanteurs populaires espagnols mettent dans les cris de l'âme : « Au son des petits ruisseaux — chantent les oiseaux de fleur en fleur... » « Où donc allez-

Bacchus est répandu. Le harnois dur contraste
Avec les vases et la table renversée.
Les gardes, mal employés, dorment toujours.

Et sur la muraille que couronne
Le peuple d'Israël, la chaste Juive,
Armée de la tête, resplendit.

Je ne puis m'empêcher de citer un autre échantillon de la lyre lopesque, le fameux sonnet XVIII des *Rimes sacrées*. Ici c'est le poète religieux qui parle :

Qu'ai-je donc pour que tu recherches mon amitié?
Quel intérêt t'entraîne, mon Jésus,
Pour qu'à ma porte, couvert de rosée,
Tu passes toutes les sombres nuits d'hiver?

Oh! que dures furent mes entrailles
Pour ne point t'ouvrir! Quel étrange délire
Quand de mon ingratitude la glace
Sécha les plaies de tes pieds purs!

Combien de fois l'ange me disait :
Ame, c'est l'heure de te pencher à la fenêtre,
Tu verras de quelle ardeur l'amour t'appelle!

Et combien de matins, souveraine beauté,
« Demain nous ouvrirons! » ai-je répondu,
Pour le matin suivant répondre encore : « Demain! »

vous, pensées... » « Ainsi Fabio chantait — sur les rives du Tage... » « Bergère, que Dieu te garde... » Et la mélancolique adresse du poète à son propre destin :

Ma pauvre petite barque,
Entre les rocs brisée,
Sans voile et sans repos,
Et seule entre les flots,
Où donc t'en vas-tu perdre?
Où, dis, t'égares-tu?

Quelques-unes des *comedias* les plus charmantes de Lope sont ces tableaux de mœurs, où les conversations galantes, les promenades, les observations pittoresques se manifestent avec tant de vie : le *Trottoir de Madrid*, les *Fleurs de Don Juan*, et par lesquelles Lope se montre le précurseur des *Saynètes* de Ramon de la Cruz et celui du jovial Goya des Tapisseries. C'est le même Lope que nous retrouvons dans l'*Isidro*, grand poème rustique consacré au fameux patron de Madrid, celui que tous les ans les Madrilènes vont fêter dans leur prairie, ainsi que nous le rapporta Goya en un tableau délicieux. Et c'est à Murillo aussi et à son réalisme dévot que nous fait penser ce poème où le merveilleux s'associe à un sens virgilien de la terre et des choses. Écoutez la chanson de cette matinée campagnarde, alors que « le garçon de la route — distribue l'avoine aux mules », que « le vaillant boulanger — affronte son four et lui donne — la première estocade » et que « pleure la mal-mariée » :

La voiture sort de la ville,
Conduisant l'odorante
Transformation dorée,
Le médecin selle sa mule,
La taverne sent le lard,
Le coq chante, l'aveugle prie,
Le moine monte au campanile.
Alors le pauvre petit Lope
Se réveille sans argent :
Et les charrues et les batteuses,
En été comme en hiver,
Isidore les abandonne
Au gouvernement des anges de Dieu,
Et tous deux restent à causer
Comme un gendre avec son beau-père.

Les bœufs voyant naître l'aurore,
S'inquiètent d'Isidore,
Car en ce temps ils parlaient,
Même qu'à présent ils parlent encore.
Lui cependant, à la Vierge
De l'Almudena il disait
Ce qu'il savait sans savoir,
Et perdu dans sa contemplation,
Il laissait exprès labourer
Les anges tout le jour durant.

Voilà où est le Lope inimitable : dans ces imageries populaires et savoureuses, de même que dans tous les drames où le peuple intervient, avec sa fierté, avec le sentiment de sa noblesse et de son honneur, qui valent bien ceux des gentilshommes : *Peribañez et le commandeur d'Ocaña*, et cet extraordinaire *Fuentovejuna*, que Jean Camp et moi proposons de traduire *Font-aux-Cabres*, et où ce n'est pas un personnage, mais un village, l'âme collective d'un village qui joue le premier rôle. C'est un drame unanimiste avant la lettre, l'histoire d'une jacquerie dont le mouvement impétueux a tenté les metteurs en scène soviétiques et où se proclame cette revendication démocratique castillane qui, près d'un siècle plus tôt, avait éclaté dans la révolte des *Comuneros*.

Ce tour populaire, cette vivacité, qui peut aller jusqu'au sentiment épique, cet enjouement, cette passion font la grandeur de Lope : ils font aussi sa limite. C'est parfois tant mieux, c'est d'autres fois tant pis. Lope, ainsi, est maintenu en joie, mais aussi il reste à la surface des choses. Le bonheur exalte, mais souvent on lui en veut un peu de son aveuglement, et Lope de Vega est un génie aveuglément heureux. Dans le *Moulin* il y a des scènes qui sont sur le point de rejoindre Shakespeare et, d'une façon précise, des situations qui me rappellent *As you like it*. L'arrivée saugrenue, au dénouement, d'une princesse de France, *Madama Flor de Lis*, qui va se marier en Espagne et que les ambassadeurs envoyés à sa rencontre pêchent dans la campagne et ramènent en pleine noce paysanne, forme une péripétie ravissante. Il y a là des amoureux qui se sont mêlés à la vie des champs comme les amoureux de la forêt d'Ardennes : mais nous ne trouvons dans le *Moulin* ni Jacques le Mélancolique, ni ce sentiment de la

nature et de la liberté et cette philosophie profonde qui, chez Shakespeare, résonnent comme une musique inépuisable. Le *Châtiment sans vengeance* qui, nous l'avons vu, commence avec autant d'entrain pathétique qu'un drame élizabéthain et s'achève en rituel conformiste, aurait pu aussi conserver son entrain et nous donner un beau drame humain et douloureux : Cervantes a bien, sur un thème analogue, écrit la saisissante nouvelle du *Curieux impertinent*, si riche d'expérience et d'amertume. Mais Lope aime encore mieux tomber dans le mécanique et le conventionnel que dans la grande vérité tragique. Les *Fous de Valence*, où l'on voit des amoureux, pour échapper à diverses difficultés, se réfugier dans un asile et feindre l'extravagance, auraient pu, avec leurs variations sur les plans du réel et du fantastique, composer un ouvrage aussi troublant que la *Vie est un songe* qui oscille entre la veille et le rêve, ou que les œuvres du même Cervantes dont Americo Castro a si ingénieusement analysé le constant *pirandellisme*. Mais toutes ces ambiguïtés de pensée qu'on découvre dans les profondeurs de l'Espagne échappent à Lope. C'est un génie tout en surface et qui n'est ingénieux que pour se divertir et par pure gentillesse d'humeur. Ce décor de portes closes, de grilles, de cadenas, d'enlèvements nocturnes, toutes ces mœurs féodales et africaines que le sombre conformisme caldéronien marquera d'une main sanglante, Lope de Vega n'en fait qu'un prétexte à galanteries étourdissantes. La galanterie, chez Calderon, joue le même rôle que la rhétorique : c'est une casuistique ornementée qui voile les contraintes d'une rigide morale sociale, mais qui ne peut parvenir à nous faire oublier tout ce qu'il y a d'odieux dans cet appareil de duègnes et de respectabilité, ces ressentiments de tyrans domestiques et d'époux bilieux, ces histoires d'offenses, de justice implacable et d'inégalité de rang, ces artifices, ces férocités. Lope de Vega, lui, quand il s'engage dans ce labyrinthe, c'est en fredonnant une chanson légère. Il se détourne et nous détourne des noires réflexions. Toutes les gênes s'envolent devant sa démarche printanière. Les mœurs, les règles et les principes se plient au jeu de sa fantaisie comique. Le *Chien du jardinier* pourrait devenir une pièce déplaisante, avec cette grande dame éprise de son secrétaire, qu'elle traite cavalièrement, au besoin à

coup de bonnes gifles sonores, qu'elle ne veut pas épouser, mais qu'elle ne veut pas voir non plus épouser une autre femme, sa demoiselle de compagnie : le chien du jardinier, on connaît le proverbe, ne mange pas les légumes de son maître, mais ne veut pas que d'autres les mangent. Il y a, dans tout cela, une brutalité assez grossière et des situations facilement choquantes : l'insouciance de Lope emporte les résistances. En fin de compte, il faut presque partout rendre les armes à ce génie tumultueux, l'un des plus éloignés qui aient jamais été de toute notion de perfection, mais l'un de ceux qui ont possédé le plus pleinement cette qualité singulière : la grâce.

JEAN CASSOU

LE THÉÂTRE

René Rocher au *Vieux-Colombier*. — MM. Pierre Brasseur et Marcel Dalio : *Grisou*. — M. Émile Mazaud : *Dardamelle* (Vieux-Colombier). — M. Stève Passeur : *Je vivrai un grand amour* (Mathurins, Compagnie Pitoëff).

Après une période de profond marasme, la fin de la saison dramatique est venue nous apporter des espérances et des consolations. La réouverture du *Vieux-Colombier* compte parmi ces événements heureux. Dire qu'elle est un signe de reprise dans l'activité théâtrale prêterait à équivoque, car cela pourrait faire croire que la chose s'est accomplie avec facilité, ou plus exactement qu'elle est le résultat naturel de conditions redevenues enfin normales. Or, c'est tout le contraire qui est vrai. Cette réouverture du glorieux petit théâtre, auquel le nom de Jacques Copeau, son fondateur, demeure attaché, est le fait d'une volonté particulière, isolée, obstinée, irréductible, admirable, le fait d'un homme enfin : René Rocher. Loin d'être le fruit de circonstances favorables, c'est là une victoire chèrement achetée sur toutes les circonstances les plus dures, une affirmation qui s'élève, par la seule force de la foi individuelle, au-dessus d'un marais coassant de négations, de refus, de dénis, d'injustices. Mais la foi a ceci de merveilleux qu'elle entraîne. Tant que René Rocher, la nuque rentrée, l'œil voilé, heurtait du front des obstacles qui paraissaient insurmontables à tous les gens sensés (comme on dit), tant qu'il demeurait invraisemblable qu'un crâne, quelle

que soit l'énergie qui l'habite, pût renverser une muraille, les tièdes, qui sont le plus grand nombre, écoutaient les murmures des sceptiques. Aujourd'hui, devant cette salle qu'André Boll a remise à neuf avec tant de goût, devant cette scène entièrement rééquipée pour de nouveaux destins, les cœurs se sentent ragaillardis, comme si le miracle, qu'ils déclaraient impossible la veille, était devenu leur œuvre. Les mêmes personnes, qui haussaient les épaules hier encore, vous diront à présent qu'elles ont toujours cru en Rocher, que c'est « un type épatant ». Pour un peu, elles se féliciteraient de l'avoir toujours soutenu.

Laissons ces rumeurs. Pour nous, l'importance de la réouverture du Vieux-Colombier tient à l'assurance que nous avons que voici un théâtre qui sera dirigé par un homme de théâtre — « La bonne blague! dira-t-on, n'est-ce pas toujours le cas? » — Oh! que non! En outre, nous savons gré à René Rocher, qui est un idéaliste (au point de réaliser même, comme il l'a montré, ce qu'il peut y avoir de chimérique dans un grand dessein), nous lui savons gré de nous avoir épargné les promesses souvent fallacieuses des entreprises à leurs débuts. Il ne nous garantit point que toutes les pièces nouvelles qu'il représentera seront des révélations; il ne se pose pas non plus en réformateur; ne cherche pas à rabaisser les efforts qui se poursuivent concurremment aux siens. Il se contente de nous dire que les spectacles qu'il nous donnera seront choisis avec attention et montés avec soin — ce qui, dans sa bouche, signifie : avec amour, avec une inlassable passion.

Au reste, son œuvre antérieure, qui reste un des honneurs du théâtre après la guerre, suffit à nous faire pressentir la ligne qu'il suivra. Cette ligne demeure *sa* ligne : le théâtre classique, dont il a le respect, qu'il connaît pour l'avoir pratiqué longtemps et brillamment servi, continuera d'imprimer à ses recherches leur direction, car il est de ceux qui pensent qu'il n'est d'audaces fécondes, chez nous, que celles qui s'appuient sur les grandes traditions de l'art français.

***

Grisou est une pièce qui contient des parties vigoureuses et d'autres assez artificielles. Quoique je connaisse assez mal le

milieu des corons, j'ai été dominé, dès les premières répliques, par une impression inexplicable, peut-être erronée, mais que je ne suis parvenu que difficilement ensuite à écarter : l'impression que les ouvriers mineurs de MM. Pierre Brasseur et Marcel Dalio parlaient un langage composé, aussi éloigné de la vie que peut l'être, du patois authentique, le jargon paysan du répertoire.

L'histoire est sommaire, mais garde un accent profond. Malgré l'afféterie à rebours, entendez l'affectation de rudesse, qui est le défaut du dialogue, on est empoigné, on est ému. Ce qui fait le fond vrai de cette simple aventure, c'est que la passion amoureuse conserve encore aujourd'hui, dans le peuple, toute sa violence primitive, son caractère de fatalité supérieure, indifférente aux morales.

Deux amis : Hagnauer et Demuysère. Une femme entre eux : la Loute, qui est mariée avec Demuysère et le trompe avec Hagnauer. Puis la Loute s'est lassée de Hagnauer, et celui-ci apprend de Demuysère lui-même, au fond de la mine, que son ancienne maîtresse a maintenant pour amant un employé aux écritures : Bibi l'Italien. Le deuxième acte nous ramène au jour, dans la maison de Demuysère, où le reste du drame se déroulera. Bibi avoue brutalement à sa maîtresse qu'il est amoureux de Madeleine, la propre fille de Hagnauer, laquelle a dix-sept ans. La Loute accepte le sort cruel sans une larme, quoiqu'elle souffre à en crever, pour la première fois. Le vieux Demuysère, qui guettait ce moment, où la femme qui l'a si souvent trompé serait à son tour abandonnée par un gars plus jeune qu'elle, abreuve la malheureuse de railleries atroces, tout en l'obligeant à le servir à table, selon la loi antique, encore en vigueur dans les ménages populaires. Cependant, Hagnauer, dans l'espoir de reconquérir la Loute et de la garder maintenant pour lui seul, commet un acte criminel. Il provoque un éboulement dans la galerie de mine où travaille Demuysère. Mais celui-ci n'est que blessé. Lorsque, à sa sortie de l'hôpital et déjà convalescent, il est ramené sur un brancard à la maison, Bibi et son amoureuse ont pris de l'air, et la Loute, que Hagnauer n'a pu retenir, est partie sur leurs traces. Hagnauer, dans un accès de rage, en vient à crier à Demuysère qu'il l'a trahi, qu'il a même tenté de le suppri-

mer. Le vieux philosophe lui répond qu'il savait tout cela. Et leur ancienne amitié se renoue sur ces ruines : le désespoir de l'un et le mépris de l'autre pour l'amour des femmes sont deux sentiments qui peuvent désormais s'accorder.

L'ouvrage est mis en scène avec art, dans des décors de Boll. Il est très bien joué, notamment par madame Madeleine Guitty, étonnante de truculence et de verve, dans un personnage épisodique (la Mère Mêlée), qui est peut-être le rôle le mieux venu de toute la pièce; par madame Line Noro, vénuste et d'une simplicité profonde dans le personnage de la Loute; par mademoiselle Odette Joyeux (gracieuse Madeleine); et par MM. Krauss (Demuysère), Mendaille (Hagnauer), Pierre Brasseur (Bibi), Jean Fleur (Carbouille).

Dardamelle vient en fin de spectacle. Il me semble que cette reprise a quelque peu accentué les aspects factices de l'ouvrage. Ici l'imitation moliéresque porte moins sur le fond que sur ce qu'il y a de plus extérieur dans la forme, à savoir un certain vocabulaire et le mécanisme du jeu (« attaques » des scènes, répétitions de mots, de tours, interruptions automatiques etc.). Ce divertissement d'un lettré manque de jaillissement naturel. De là vient que la gaieté en est absente. Les effets gros y demeurent distingués, ce qui leur ôte le bénéfice des effets gros, lequel est de faire rire. Cette farce est d'ailleurs excellemment enlevée par madame Jane Chevrel, M. André Berley et tous les interprètes.

***

Je vivrai un grand amour, la pièce nouvelle de M. Stève Passeur, tiendra une place brillante dans l'œuvre de l'un des auteurs dramatiques les plus originaux, les plus forts que nous possédions aujourd'hui. Nous admirons en Stève Passeur, outre son talent, qui est grand, quelque chose de plus rare encore peut-être : une personnalité accusée, aux arêtes vives et même parfois tranchantes. Il y a des auteurs dont l'art est un art de lime, exercé constamment sur les aspérités. Leur idéal est la sphère. M. Passeur est polyédrique. Non seulement il a des faces multiples, mais il veille à ce que chacune de ces

faces garde des angles nets; il fuit les rondeurs, les transitions, les concessions, les lumières glissantes; leur préfère les oppositions d'ombre et de clarté, les passages abrupts. Son esprit semble toujours dire : « C'est à prendre ou à laisser ». Humeur revêche? Pas du tout, mais souci de ne se laisser entamer par rien. Bonne foi absolue, sœur des cristaux, polyédriques aussi, coupants, mais profonds et purs.

L'action de *Je vivrai un grand amour* reflète à chaque instant cette magnifique intransigeance. Chez M. Passeur, le choix d'un sujet est toujours une décision de l'âme. Or, il est à noter qu'il affectionne de situer ses pièces en province, peut-être parce que les passions, en province, ont gardé plus qu'à Paris, où la politesse arrondit tout, leurs formes anguleuses et dures[1]. Cette fois, de même que dans l'*Acheteuse*, la scène est en Périgord. Mais cela n'a pas paru suffisant à l'auteur. Pour être plus libre encore d'imaginer son « grand amour », afin de le rendre plus vraisemblable et de lui éviter la contradiction qui existe, au regard de beaucoup, entre l'époque contemporaine et les sentiments excessifs, il a reculé l'aventure dans le temps. Le rideau se lève sur le salon d'un château, dans les premières années du règne de Louis XIV.

La comtesse de Mauregard, qui est veuve, a été renvoyée, voici des années, sur ses terres, pour avoir pris part à la Fronde. Sa fille, Claude, âgée de dix-huit ans, a grandi dans l'exil, entre la comtesse qui se morfond d'ennui, et un précepteur-poète, du nom de Modeste, lequel est en admiration devant l'intelligence et le caractère de son élève, et lui témoigne un dévouement aussi respectueux que passionné. Tout cela nous est révélé, soit par les paroles de Modeste lui-même, soit par son attitude, lors d'une conversation qu'il a, au début de la pièce, en l'absence de la comtesse, avec une visiteuse qui vient d'arriver inopinément. Cette personne brillante et redoutable, Dominique, duchesse d'Applemont, est une jolie veuve, dont la renommée a pénétré jusqu'en Périgord, car elle jouit, auprès du jeune Roi, d'une faveur mystérieuse. Elle-même possède un domaine dans les environs, mais, n'ayant

1. Je mets à part la faune des barrières, qui conserve, à Paris, une violence primitive. Mais c'est là un milieu spécial, lequel a ses historiographes, ses romanciers, ses chansonniers, ses peintres particuliers.

jamais entretenu jusqu'ici de relations avec la comtesse qui est mal en cour, que vient-elle donc faire à Mauregard aujourd'hui? Elle prétextera qu'il y a dans le parc une source dont les propriétés curatives lui furent recommandées par un médecin, et elle sollicitera hautainement de la comtesse, éperdue de confusion, de servilité et d'espérance, la permission de venir pendant quelques semaines, chaque jour, prendre un verre d'eau à cette fontaine. Mais Claude, avertie par son instinct, soupçonne que cette proposition cache un danger pour le sentiment qui emplit son cœur. Elle est, en effet, amoureuse à la passion d'un ami d'enfance, Camille d'Idrac, revenu depuis peu en Périgord, son père, le baron d'Idrac, ayant eu la malchance d'encourir la disgrâce du Roi pour quelque sot libelle. Claude est fiancée à Camille. Elle ne sait absolument pas quel rapport il peut bien y avoir entre son amour et la visite de la duchesse, mais elle est certaine qu'il en existe cependant un, et que son bonheur est menacé. Tout de suite, elle se met sur ses gardes et même passe à l'attaque, sans plus attendre : avec une intrépidité inouïe, qui affole sa mère, avec une fausse maladresse de petite fille, où l'innocence se mêle à une ruse profonde, elle affiche à l'égard de la visiteuse une attitude insolente. Mais la duchesse, probablement dégoûtée des courtisaneries, sourit à ce beau spectacle. Non sans colère toutefois; or, la colère souriante est, chez les femmes, la plus terrible. Camille et son père entrent à ce moment. Aussitôt, nous comprenons que Claude ne s'est point trompée. La vérité est celle-ci : la grande dame a entrevu Camille, par hasard, à un bal, chez des hobereaux de la contrée; il lui a plu, et elle s'est mis en tête de le séduire. Hélas! la sensible Claude avait raison de craindre, car le plus grand péril n'est pas dans le charme de l'impérieuse Dominique, il est dans le cœur de Camille. Camille n'a pas pour Claude l'amour exclusif, le « grand amour » que Claude a pour lui. Il l'aime bien, c'est-à-dire qu'il ne l'aime guère. Ou, s'il l'aime, il l'aime moins que lui-même, moins que la gloire, dont il a, sous des airs nonchalants, le furieux appétit. Bref, Camille est un ambitieux, et la duchesse est puissante. Il se laissera entraîner, enlever, et, comme la protectrice qui s'offre à lui est encore jeune, comme elle a des grâces ensorcelantes,

c'en sera assez pour qu'il soit permis à Camille de penser qu'il ne cède pas à l'intérêt, alors qu'il lui cède, mais à un sentiment subit, alors qu'il entre si peu de sentiment dans sa conduite.

Ce que je viens de conter là n'est que la mise en place des personnages dans le drame qui va se jouer. Encore n'en est-ce qu'un relevé fort grossier, qui omet une foule de défilés, de cheminements et de détours. L'attrait puissant du spectacle réside ici dans la subtilité des manèges. La finesse extrême des nuances y recouvre — comme dans les tragédies classiques — des ardeurs sauvages. Du moins, chez Claude, la possédée d'amour, et, quoique à un degré inférieur, chez Dominique elle-même, la sensuelle cynique. Les deux rivales ont, en outre, un caractère commun : l'orgueil. Mais, chez l'une, l'orgueil est une forme tendue, inflexible et douloureuse de la pureté; chez l'autre, une fierté diabolique, fortifiée par l'expérience de la vie et un profond mépris des humains.

Donc, les fiançailles de Claude sont rompues, Camille épousera Dominique. Mais cette union ne sera pas heureuse. Camille, après une ou deux campagnes, ne tardera pas à sentir le néant de la gloire. La reconnaissance qu'il doit à Dominique sera peut-être la chose qui l'éloignera le plus d'elle; et Dominique, dès l'instant qu'elle ne domine plus son mari, ne saura pas le retenir. Le ménage bientôt sera désuni, Camille glissant à la débauche. C'est alors que renaîtra dans son cœur, au milieu de ses désordres, l'image de la jeune fille passionnée qu'il a sacrifiée à son rêve égoïste, et il souhaitera revoir Claude. Celle-ci, après la rupture de ses fiançailles, s'est enfermée dans les souvenirs de son amour perdu, comme la religieuse dans le cloître. Là se place une analyse extraordinairement aiguë et déchirante de la passion pure, qui se nourrit d'elle-même et n'a nul besoin de posséder son objet, car elle le dépasse et s'absorbe dans la contemplation des fantômes qui naissent de l'égarement et de la solitude. Telle est la force d'un « grand amour », fût-il absolument vain, qu'il semble impossible à Claude qu'il n'ait pas une signification supérieure, qu'il ne soit pas en soi-même une création continue, une religion, une communion avec les choses divines. Seulement, lorsqu'on en vient à ce point d'élévation, l'être de chair qui a inspiré

l'amour ne peut que faire une misérable figure en comparaison du sentiment qu'il a suscité. La dernière entrevue de Camille et de Claude ne pouvait aboutir qu'à une désillusion. Ils risqueraient trop, désormais, à tenter ensemble une nouvelle existence. Claude y regretterait les ferveurs insensées d'un culte supra-terrestre; Camille, sa défaite même et son désespoir, qu'il a peut-être fini par aimer.

On conviendra que les auteurs dramatiques, aujourd'hui capables de porter le débat amoureux sur un plan aussi haut, sont exceptionnels. Réjouissons-nous qu'il s'en trouve encore en France, et saluons M. Stève Passeur.

La pièce est remarquablement jouée par toute la compagnie : et, en tête, par madame Pitoëff (Claude), toujours bouleversante dans l'expression de la douleur; madame Renée Corciade (Dominique), pleine d'allure et de sourires grinçants; MM. Roger Gaillard (Camille), Pitoëff (Modeste).

FRANÇOIS PORCHÉ

TABLEAUX DE PARIS

ET D'AILLEURS

ITALIE. — Les Parisiens se donnent au Petit Palais l'illusion du voyage, depuis bientôt deux mois, — avec enivrement. Il semble désormais à ceux qui ne s'y rendirent jamais, qu'ils connaissaient toutes les chapelles, tous les couvents et les musées d'Italie.

Pendant leur visite, ils se croient vaguement autre part, sans très bien savoir où. Ils se dispersent sur place, enfin, si l'on peut dire. Après ce voyage par l'imagination, ils reprendront, baignés de mysticisme et d'esthétisme, les vains ou les solides et durables plaisirs quotidiens.

L'Exposition d'*Art Italien* du Petit Palais, présente le rassemblement de chefs-d'œuvre le plus inattendu et le plus confondant qu'on ait groupés temporairement et nous procure tout ce que nous pouvions en attendre.

J'ai pénétré là un après-midi d'averses, puisqu'il a plu ce printemps, jour après jour, — en compagnie du Conservateur du Petit Palais, M. Raymond Escholier. Je ne voulais point le prendre longtemps à ses devoirs et le temps m'était compté, raisons incompatibles avec la visite d'un musée si éphémère.

L'Italie, nous a envoyé une sélection de reliques dont chacune mérite un pèlerinage, ou exige un détour, en voyage. Pour ces chefs-d'œuvre, pour ces reliques, nos devanciers ont depuis des siècles couvert bien des lieues, au milieu de péripéties dont nous ne saurions évoquer les difficultés. Peut-être nous ont-ils laissé pour cette raison des descriptions d'au-

tant plus enthousiastes de leurs découvertes. Et voilà que tout est là, aux Champs-Élysées, tout ou presque, semble-t-il, à deux pas de la Seine, dans ce Petit Palais si parfaitement inadaptable aux exigences d'un musée, parfois trop vaste, parfois exigu, bâti naguère pour une exposition universelle, destinée plus à surprendre des badauds qu'à satisfaire des gens réfléchis.

J'en connais qui ont visité dix fois, déjà, l'Exposition de l'Art Italien. Ils en garderont un souvenir inoubliable.

Une rapide première promenade donne la sensation d'une fête à laquelle n'eussent été invitées que des altesses royales. On éprouve l'impression que les visiteurs deviennent bientôt très snobs, à leur insu, ne voulant être présentés qu'aux moins accessibles.

Les toiles qu'ils connaissent les intéressent presque peu, ils rechercheront de préférence celles qu'ils n'ont jamais vues.

Qu'une telle exposition doit être merveilleuse pour ceux qui n'ont guère voyagé et plus encore pour ceux, peut-être moins rares qu'on ne le croirait, qui ne voyageront jamais, et qui s'y sont de longtemps résignés! Ils vivent en un temps où trop de littérateurs se croient obligés, pour trouver encore quelque chose à écrire, de devenir des sortes de commis voyageurs en exotisme et ils comprennent, désormais, que la plupart auraient pu raconter ce qu'ils vendent au public, — sans avoir quitté Paris.

L'invraisemblable escalier qui mène au trou à rat par lequel on pénètre dans le Petit Palais, l'escalier chargé de tant de visiteurs mouillés, m'a plus d'une fois retenu devant ces guichets en planches qu'on dut installer comme à la porte d'un cirque, sur un champ de foire, pour les billets.

Peut-être serait-il préférable de ne conserver qu'un souvenir confus de tant de trésors, comme d'une de ces fêtes, qu'un long règne ne connaît que deux ou trois fois? La mémoire en garderait une impression d'ensemble, d'atmosphère et quelques détails imprévus.

Nos souvenirs des musées étrangers ne dépendent-ils pas bien souvent du nombre et de la qualité des visiteurs qui se trouvaient devant un tableau, à l'instant où nous en approchions.

J'entends les érudits énumérer des noms, des toiles, des dates. Ils ont découvert, croient-ils, quelque partie, quelque nuance, rien ou presque ou moins même, qu'aucun autre n'avait jamais aperçu avant eux.

Et ils se lancent au visage des remarques vieilles comme l'œuvre dont ils sont occupés et dont, avant Vasari même, des générations avaient parlé.

Recherchons devant les œuvres d'art, les muets, dont les yeux seuls expriment les sentiments.

***

Jamais on n'a tant entendu *préférer* qu'à cette exposition. Il est déplorable de *préférer* toujours quelqu'un à quelqu'un ou quelque chose à autre chose. Il semblerait que nous ne devons pas avoir assez de notre cœur, de notre sensibilité, de notre esprit, de notre mémoire, pour admirer ou chérir. *Préférer* Véronèse à Tiepolo ou Guardi, *préférer* Ghirlandajo à Mantegna, Giotto à Corrège, c'est rétrécir le champ qui nous est offert, pour oublier la réalité, seul but de l'art.

Pourquoi se limiter en *préférant*?

Pourtant, à cette exposition surprenante, admirable, inouïe, nous entendons les visiteurs *préférer* sans répit. Sont-ils donc si sûrs d'eux-mêmes, sûrs de demain, sûrs d'hier pour *préférer* ainsi, à tour d'horloge?

Il est vrai qu'en France particulièrement, ce qu'on apprend d'abord aux enfants c'est à *préférer*. (La mère à la grand-mère, la soupe au dessert, etc.). Et bien des enfants ont peut-être raison de préférer en secret leurs bonnes, cependant, — si leurs bonnes les aiment et s'ils sont à peu près délaissés par leurs parents, ce qui n'est pas rare, avouons-le.

Mais il est une vérité, c'est que les musées apprennent à préférer, sans que le public se rende compte qu'il n'obéit, bien souvent, qu'à une question de place, d'éclairage, et aussi d'éducation, d'influences et d'âge ou de santé même. Habituons-nous à ne pas trop *préférer*, admirons, aimons ce qui est digne d'admiration ou d'amour. Aimons ou n'aimons pas, mais gardons-nous de *préférer*, surtout au musée, où rien n'est à vendre!

***

Ce qui enchante à l'exposition que fait Venise de l'œuvre de Titien, jusqu'en novembre prochain, c'est l'isolement des toiles, la tonalité heureuse des velours qui couvrent les murs, sur lesquels les tableaux ne sont pas accrochés, mais présentés droits, à la hauteur du regard.

Au Petit Palais, il a fallu loger tout ce qu'on nous offrait ou que nous avions choisi. Les toiles sont accrochées, disposées sur deux rangs, et l'on en arrive, ce qui semble paradoxal, à regretter que cette exposition soit presque trop nombreuse ou qu'on n'ait pu l'étendre dans un cadre plus vaste.

Avec quel plaisir ceux qui connaissent Florence font admirer le Jean-Baptiste, de Donatello et avec quels frémissements d'autres conduisent leurs amis devant Giotto ou Fra Angelico.

Les moins entichés de *goût* nous mènent tout bonnement vers un peintre que les « goûtistes » ont démodé, de leur propre et superbe initiative : Guardi.

Ils iront regarder aussi Tintoret, avec sa pâle *Suzanne au bain*, si étrangement dévernie et qui nous offre ce que tant de modernes se sont épuisés à ne pouvoir réaliser.

Ils iront « découvrir » les deux *Esclaves* de Michel-Ange, qu'un fond de velours fait ressortir avec une violence si précieuse. Le généreux donateur de tant de belles étoffes, M. Cognacq — pourquoi ne pas le nommer? — devrait bien, l'exposition terminée, offrir quelques mètres de ces tentures au Louvre afin que les marbres de Michel-Ange y retrouvent cet accent.

Les visiteurs dépourvus de snobisme iront voir au Petit Palais...

Mais, sans doute, auront-ils tout vu... Sans en parler.

***

Mistère. — Dix heures du soir, sur le parvis Notre-Dame, dans le froid, le vent et les menaces de la pluie. Une lune montante, sur la droite, en regardant la cathédrale, et, tout là-bas, vers l'ouest, derrière la caserne de la Garde Républicaine, une étoile qui semble démesurée, Vénus, dans une déchirure encore verdâtre des dernières clartés du crépuscule.

Les équipes de menuisiers posent des planches sur des ouvrages de bois; tout un travail de pieux a été entrepris qui apparaît entre les gradins déjà placés et prend aux reflets des projecteurs un aspect de forêt souterraine.

Une vingtaine de phares sont rassemblés sur le toit de l'Hôtel-Dieu. D'autres, braqués dans la direction du portail, éclairent une suite de petits décors destinés aux différentes scènes du *Mistère* qui sera représenté là vers la fin de la semaine, car le temps incertain et la mise au point du spectacle ne permettent guère d'espérer qu'il soit prêt à la date fixée. Paris n'est guère une ville où il semble possible d'organiser au mois de juin quelque fête de plein air. Peu de souvenirs nous restent d'en avoir vu qui fussent véritablement réussies. Mais cette année est exceptionnelle pour le mauvais temps.

Je supposais, à tort évidemment, que, le spectacle ayant pour fond Notre-Dame, le portail qui en devenait le centre serait dégagé et permettrait à quelque scène du mistère de se jouer là, sur le seuil, peut-être même avec le portail s'ouvrant tout à coup sur la profondeur de la nef et un autel illuminé.

Le décor, qui simule le Golgotha dérobe la vue du portail presque jusqu'à la voussure; des praticables permettront au Christ et au cortège des figurants de le gravir.

Mais, les répétitions laissent rarement un souvenir flatteur. Il y semble qu'une représentation ne doive jamais être au point et que chaque collaborateur travaille à rebours de ses destinations. C'est un mauvais état pour juger d'un spectacle, surtout lorsqu'il s'agit d'un tréteau qui a l'ampleur de ce parvis, devant des gradins que l'on achève dans des demi-ténèbres, pour douze mille spectateurs. Si l'horrible caserne second Empire ne s'était pas trouvée là, peut-être eût-on poussé plus loin encore ces échafaudages. De leur point extrême où nous nous sommes hasardés, le cortège des huit cents figurants qui serpente à travers le décor ne semble qu'un très indifférent petit cheminement de fourmis.

***

Un régisseur demande que soit augmenté le nombre des verres jaunes des phares. La façade de Notre-Dame semble bien

noire sous de telles projections qui ne sont point faites pour de si vieilles pierres; celles de Rome, blondies par les siècles, supportent mieux ces clartés ou encore les monuments de Gabriel, de la place de la Concorde. Mais, avec le gothique, les ogives surchargées d'ornements offrent plus de prise à la crasse de l'air parisien. Les projecteurs avivent brutalement, devant elles, les coloris des petits décors disséminés, sur une scène dont il aurait fallu varier les plans.

Les organisateurs ont voulu donner à leurs tableaux l'éclat des enluminures, mais les murs bistres de Notre-Dame ne peuvent-être comparés à l'or qui sertissait les bleus du lapis-lazuli ou le vermillon de la cochenille, dans les missels et les antiphonaires.

La basilique si minutieusement réparée par Viollet-le-Duc, n'a plus la robe claire de ses premiers siècles, au temps où les maisons évoquaient autour d'elle, des poussins rassemblés. Alors, des marches précédaient la façade, comme à Bourges, mais les transformations incessantes, les démolitions successives ont fait monter le niveau du sol autour de Notre-Dame, jusqu'à ce qu'il n'en soit plus resté une. C'est grand dommage. Elle s'élève aujourd'hui devant un lac d'asphalte, quadrangulaire.

Il eût été facile sans doute, de laisser la hideuse caserne et l'Hôtel-Dieu à leur niveau actuel et accessibles par des rues, mais garder en contre-bas, devant Notre-Dame, ces marches et une sorte de petit parvis qui lui eussent restitué sa hauteur réelle. Mais l'urbanisme, tel qu'on le conçoit, avec ses *exigences* impérieuses et la rapidité avec laquelle celles-ci sont satisfaites, cause des ravages irréparables. Personne n'est consulté que des entrepreneurs ou des édiles. Pour un seul qui éprouve des appréhensions avant de détruire, que de vandales!

***

Il paraît bien que ce *mistère*, destiné à émouvoir quelques centaines de spectateurs seulement à la fois, sur des tréteaux improvisés, ait été considéré par les organisateurs comme un match de boxe entre Carpentier et Dempsey, aux États-Unis.

J'ai connu l'un des adaptateurs de ce *mistère* d'Arnoul Gréban, c'était le père d'un ami qui fut tué pendant la guerre. La

littérature du moyen âge transportait cet homme dont les veines brûlaient d'un sang méridional. Il s'appelait Lionel de la Tourrasse. Antoine avait monté le spectacle, à l'Odéon, pour les semaines qui précèdent Pâques. La salle semblait déjà presque trop vaste pour ces tirades dont le style précieux, les mots devenus sans emploi, les appels baignés de pleurs, les inversions, demandaient une attention soutenue.

Ce soir, ce ne sont encore que des essais de mise en scène très hasardeux. Les acteurs ne sont point costumés, ils ont dû garder leur manteau. La Vierge apparaît un instant parmi les machinistes, soutenue par les Saintes Femmes, dans un costume moderne, cette apparition évoque un accident de voiture sur la chaussée. Des rayons de projecteurs frappent les verres du lorgnon que porte la mère du Christ et ces yeux qui brillent à éclipses, selon les mouvements de la comédienne, produisent un effet singulier, accompagné des paroles suaves qui arrivent jusqu'à nous, de versets chantonnés ou lancés à longue voix, dans le vide glacé de ce quadrilatère obscur, sous un éclairage de gare régulatrice.

***

Post-scriptum. — Je suis retourné à Notre-Dame, le soir de la dernière représentation, et je dois un *post-scriptum* aux lignes qui précèdent.

Dans la nuit, des étoiles se dégageaient de la brume. La menace de la pluie s'était évanouie. Il faisait frais, mais sous un manteau d'hiver, la température devenait supportable.

Les haut-parleurs faisaient entendre derrière nous la voix des artistes que nous voyions s'agiter devant nos yeux. Parfois, quelques projecteurs venaient nous aveugler du haut des bâtiments de l'Hôtel-Dieu. Mais il y eut, vers la fin du spectacle surtout, quelques moments dont la grandeur était véritablement nouvelle et susceptible d'émouvoir profondément.

Garder d'une soirée le souvenir de quelques instants, c'est beaucoup déjà. Combien en compterions-nous dans une année?

Quelques longueurs pouvaient être évitées dans le texte et les comédiens auraient pu esquisser quelques gestes, de temps

à autre, lorsqu'ils avaient à parler, ce qui nous eût aidé à comprendre quel personnage s'exprimait, l'éloignement nous rendant insensible aux mouvements des lèvres et aux expressions des traits. Ces réserves faites, la crucifixion, les corps concentrant la lumière, la proportion des croix, leur isolement à une grande hauteur, devant la pierre noircie, le silence qui rendait la nuit comme vide autour de cette agonie, les taches rouges de quelques manteaux de soldats romains, la foule des figurants agenouillés dans un désordre relativement naturel, l'apparition d'un archange cuirassé d'or sous les fragiles colonnettes et puis, soudain, les ténèbres et les cloches mises en branle dans l'une des tours, la vision des mille faces roses des spectateurs sur les gradins, suffirent à laisser une impression exceptionnelle.

Il semble que bien des gens aient découvert là des possibilités dont peu de Parisiens se doutent, — mais il faudrait être sûr, si l'on recommençait jamais, d'obtenir, cette fois, pour premier collaborateur — le ciel!

***

Fugue a Coppet. — C'est le mois de juin, mais les Parisiens n'y songent qu'à propos de ce qu'ils nomment *la saison*, alors qu'octobre serait une bien meilleure *saison*, à Paris.

C'est donc le mois de juin...

Un impérieux désir de fuir me porte chaque année vers l'escapade. J'éprouve la nostalgie de l'odeur qui traîne derrière les foins que rentrent les charrettes, des fleurs d'ancolie et des fraxinelles des vieux jardins et des maisons ensoleillées, au bord des eaux claires.

Me voici, pour trois jours, à Coppet, — un petit hôtel, au bord du Lac, — dans le voisinage de madame de Staël, cette sensuelle Athéné, dont on me dit ici, en riant, que les villages environnants comptent encore les descendants de ses enfants secrets. En fuyant Paris pendant quelques jours, j'ai retrouvé une reine de la mondanité. Mais, en parcourant le château et le parc, la société que j'évoque est bien éloignée de celle que l'on a vue se transformer si souvent à Paris et qui semble bien à la veille de disparaître.

Une invitation s'est glissée par erreur dans les papiers

emportés, invitation d'un groupe de Parisiens bien intentionnés, cherchant à rendre Paris moins démocratique, — invitation payante — 70 francs, y compris le champagne, une demi-bouteille par personne, café, liqueurs et service (*sic*). Puis, après cette énumération, bien en évidence, comme une signature, un mot isolé, qui semble assez déplacé : *Habit.*

Suffit-il donc d'un habit pour faire une « saison » et pour donner l'image d'une *société*?

Paris avait, il eut longtemps, il possède encore, une société, mais elle s'effrite, elle se dilue, elle fond, à une allure si précipitée qu'il n'en restera bientôt que le souvenir. Une capitale n'attire l'étranger de choix qu'à condition de lui offrir une élite établie, organisée, multiple, brillante : une société.

A Genève, à Coppet, le salon de madame de Staël attirait des Écossais et des Prussiens, des Italiens, des Russes. On y voyait des altesses, des lords, — on y voit Byron.

Une société ne se racole pas dans les restaurants et les dîners à 70 francs ou bien, si la *société* s'y précipite, c'est qu'elle n'est plus une société, mais un *ersatz*, sans qualité.

Que quelques dîners à Armenonville, aux Ambassadeurs, chez Maxim's, au Café de Paris, réunissent, plusieurs fois par an, des gens élégants, — une *party* —, cela est charmant, parce qu'inhabituel. Mais que l'on prétende maintenir la suprématie de Paris en ne dînant plus qu'au restaurant, dans un vacarme sans nom, à des tables si rapprochées que le service y est fréquemment celui d'un buffet de gare envahie, le 14 juillet, cela est inconcevable.

Mais qui veut encore parler ou écouter parler, en dînant? Les Américains, qui ne viennent plus guère, nous ont laissé cette mode barbare du repas aux accords d'un jazz, pendant lequel les femmes fument et dansent, sans répit. Celles qui sont encore *obligées* de dîner en ville n'ont qu'un désir, partir le plus tôt possible pour s'en aller à Montmartre danser, si l'on peut dire, sur deux mètres cinquante de piste, entre des gens, toujours les mêmes, qui s'affrontent apparemment en s'ignorant, mais qui se sentent magnétisés par ce silence animal qui enveloppe les êtres disparates dont ils sont entourés.

Où est l'esprit? Que devient l'intelligence? L'ennui pèse sur les épaules. Ces femmes qui se donnent tant de peine pou

rester maigres, grâce à des heures passées dans des caisses chauffées à blanc ou en se faisant enduire d'une couche de stéarine, ces danseurs mécaniques, sans préférence marquée pour aucune de celles qu'ils font tourner, cet hallali qui est dans l'air, cette absence même de scandale dans ce qui devrait être scandaleux créent l'atonie, l'abêtissement.

Peut-être les hommes ne valaient-ils pas mieux, autrefois, mais il y avait plus à observer, plus à recueillir de leur vilenie. Ils se ressemblent tous dans ces plaisirs pris en commun, évalués à un prix fixe. Avant sept heures du soir, peut-être possèdent-ils encore quelque individualité. Mais, dès neuf heures, c'est à peine même si l'on saurait distinguer les jeunes des vieux.

Le pire, dans ces dîners de quelques centaines de gens qui croient à leur élégance, c'est la banalité, la médiocrité, parmi ces femmes qui n'ont que des bracelets à montrer et qui tiennent à la main cette grande boîte où il y a place pour tout et qu'on appelle désormais une *minaudière*.

Une *minaudière*. Quelle horrible trouvaille.

— Vous avez une bien belle minaudière!

Vous les entendez!

La dame pose sur le couvert une boîte qui produit le choc d'un caisson d'artillerie; l'ensemble évoque les usines Krupp bien plus que le « minaudage ». Sur le couvercle, des diamants viennent témoigner qu'elle est une personne digne des égards du personnel. Le dîner ne coûte que soixante-dix francs, mais la minaudière, en coûte bien dix ou douze mille. Et la dame lève le couvercle et se regarde, comme si elle était seule dans son cabinet de toilette; les lèvres, d'abord, puis les dents, puis les narines, les yeux, les oreilles.

La *minaudière* se referme comme un coffre-fort, après que la poudre, le rouge à lèvres ont fait leur office.

Cinq minutes plus tard, dans le vacarme, la dîneuse aura repris sa boîte d'or et recommencera son petit travail de réfection. Pendant le repas, elle n'aura pas eu d'autre occupation, sinon de fumer quelques cigarettes et d'agréer, avec indifférence, les frais que lui fait son voisin, — en admettant qu'il en fasse.

Je ne sais pourquoi, sous le *sophora* planté par M. Necker, devant la grille de Coppet donnant sur le parc, je songe à ces lourdes et encombrantes *minaudières* et qui obligent les femmes à un vilain mouvement de la main crispée...

Le gardien de Coppet est un de ces hommes dont l'intelligence s'est formée d'instinct, en écoutant et en revenant réfléchir devant les choses dont ils ont entendu parler. Il sait l'estampille d'un siège, la date d'un portrait et la généalogie de celui qu'il représente, mais il le sait pour lui-même, s'il n'est pas interrogé.

Dans cette bibliothèque, précédemment simple galerie aux nombreuses fenêtres, au midi et d'où la vue s'étend sur le lac, jusqu'à Hermance, qui fait face à Coppet, — dans cette salle, d'ailleurs peu élevée de plafond, madame de Staël a donné des représentations de *Phèdre*. Corinne jouait *Phèdre* et je suppose qu'elle devait lancer, non sans flamme, en dépit de son habitude de marquer la césure, les apostrophes sous lesquelles couvent des laves et qui brûlent de l'amour de la fille de Pasiphaé pour Hippolyte. Madame Récamier tenait auprès d'elle le rôle d'Aricie. Cette évocation fait naître un de ces regrets de n'avoir pas été le témoin de ce que suggère l'imagination, qu'on n'apaise pas en se disant qu'il vaut mieux vivre, même solitaire, sur un grabat, qu'être mort et avoir fréquenté des héros (dont nous eussions sans doute bientôt découvert toute la misère et les faiblesses).

Madame de Staël avait de fortes lèvres et des yeux ardents, le nez est lourd, sensuel et altruiste. C'est la fille de gens occupant une grande situation, mais dont le milieu n'a pas étouffé ou desséché les dons personnels. Elle ne saurait demeurer « mademoiselle Necker »; il lui faut jouer un rôle, elle manquerait d'air partout où elle ne sera pas le point central de la réunion.

Dès le petit café du matin, que son père et les intimes viennent prendre dans sa chambre, il lui faut des sujets à exploiter, ensemencer et moissonner à la fois. Elle est pour cinq, elle est pour trois auditeurs, aussi brillante, aussi illuminée que pour mille. Bien de l'esprit s'est ainsi perdu, car on l'imagine, quand même, lasse, après ces séances du matin.

Elle va mourir à cinquante ans; ce volcan va s'éteindre d'un coup, comme au théâtre.

Benjamin-Constant tient des rôles dans les comédies qu'elle écrit pour le théâtre de Coppet. Je ne crois pas que madame de Boigne ait tout à fait tort en parlant du désordre qui devait régner dans le château. Sous le turban, je devine les cheveux peu soignés, qui sait même si cet arrangement d'écharpes n'a pas été adopté pour remédier à des soins de toilette que l'on n'avait jamais le temps de mener loin.

... Chateaubriand s'est assis sur ce banc de la grande avenue, tandis que par faveur exceptionnelle, madame Récamier avait pu franchir le seuil de l'enclos dans lequel s'élève le tombeau de monsieur et madame Necker, conservés dans l'esprit de vin et aux pieds desquels le cercueil de madame de Staël fut déposé, avant que la porte fût à nouveau murée pour toujours.

Que d'autres sont passés là, depuis, jusqu'à la mort de M. d'Haussonville, de l'Académie française, et de la comtesse d'Haussonville, née d'Harcourt, c'était hier et si loin, déjà.

Les sureaux sont couverts d'ombelles et les vieux acacias portent plus de grappes odorantes que de feuilles. Sur le lac, glissent des voiliers. Paris nous attend. Paris et sa *saison*, Paris devenu trop petit pour la foule et trop vaste pour une élite, corps sans âme.

Nous allons retrouver les dames qui crient misère, avec des gants de bracelets jusqu'aux coudes et qui poseront sur la table avec fracas et ostentation, cette *minaudière*, dans le miroir de laquelle elles s'entretiendront avec elles-mêmes une grande partie du dîner.

... J'entends madame de Staël! Et je vous revois, de l'autre côté de la pointe d'Yvoire, à Amphion, sur la rive française du lac, chère Anna de Noailles, sœur de Corinne, étoile d'un ciel qui ne charrie plus guère que des nuages.

***

Atmosphère « France ». — Un air tantôt de noblesse discrète, tantôt de franchise, de fougue, d'emportement, une atmosphère « France » qui est bien séduisante.

Il fallait infiniment de discrétion, de goût, pour ne point transformer cette réunion du Pavillon de Marsan en musée de l'armée, lui donner un aspect par trop guerrier, l'encombrer d'accessoires, désuets sans doute, mais évocateurs de tuerie.

Nous ne trouvons ici que les souvenirs de la guerre à la Française, beaucoup de politique, infiniment de politesse, toutes sortes de grâces dans tout.

Réjouissons-nous que la photographie, alors, n'ait point existé. Les rencontres armées, les assauts, les sièges ne nous sont présentés, ils ne nous sont transmis qu'à travers l'œuvre d'art que le peintre, le graveur ont établie, en respectant des traditions et selon leur goût, leurs tendances, leur humeur. Ils ont ainsi tout déformé, tout arrangé et heureusement accommodé.

Pendant de longs siècles, le guerrier, le soldat, le militaire, l'officier, sont demeurés les grandes vedettes de l'actualité. Aujourd'hui, ce sont des filles de music-hall, des hommes de cirque et de coulisses, devenus héros de cinéma, qui sont offerts au peuple. Les Coysevox, les Largillière, les Van der Meulen apportaient autant de soins à représenter leurs personnages que les Lubitsch, les Sternberg et autres génies des studios, en dépensent autour d'une Marlène Dietrich, pour faire d'elle une impératrice de maison close ou une Espagnole de revue de music-hall.

Au XVIIe siècle, le Grand Condé, le duc d'Harcourt, le roi Louis XIV, ne doivent être montrés que de façon à donner d'eux la plus flatteuse opinion, à fixer le symbole le plus marquant de leurs qualités exceptionnelles, de leurs dons, de leur rang. Les artistes, alors, ne travaillent pas pour un film qui ne doit vivre que quelques semaines aux feux des projecteurs, ils visent à quelques siècles de plus, à ce qu'on peut appeler l'éternité.

De même les discours, les entretiens, les conversations, les projets des uns et des autres ne sont point télégraphiés, radiodiffusés à l'instant même, à travers le monde. Tout ce qu'ils pensent, écrivent, ce qu'ils ont dit, est revu, corrigé, épuré, mis au point. De là, cette tenue que le passé nous offre devant le décousu, l'apparence éphémère, sommaire et vulgaire du présent.

***

Du roi Louis XIII, de Richelieu, du Grand Condé, que de bustes, de bronzes magnifiques de noblesse, de psychologie étudiée, de pénétrante assimilation, de caractère! Nous qui admirons si facilement tant de maîtres étrangers, nous dédaignons bien légèrement ces Français-là, Jean Warin et Coysevox. Ils ne sont pourtant pas si « ennuyeux » qu'on le rabâche.

Comment *s'ennuyer* devant les effigies demeurées si vivantes de Richelieu et de Condé? Ce sont des enseignements d'énergie, de volonté, qui ne devraient pas rester vains. Les moulages de tels bustes, que vend bon marché la *Chalcographie* du Louvre, pourraient être placés dans bien des écoles et des salles de réunion.

Le portrait de Louis XIII, par Philippe de Champaigne, devant l'horizon du port de la Rochelle, sur les bleus duquel se détachent les pieds de la Victoire, qui tend une couronne de lauriers au-dessus du front royal, est une de ces œuvres que l'on voudrait pouvoir qualifier d'inaltérable. Tout y est composé, contenu avec une science qui devient sœur jumelle du génie.

Le règne de Louis XIV nous montre un souverain dont le chapeau à plumes rouges et blanches domine toujours, quoi qu'il advienne, les groupes de cavaliers environnants. C'est un ordre auquel les peintres du roi se soumettent de si bonne grâce que c'est un géant que Van der Meulen promène au milieu des armées.

Les photographes qui envoient leurs épreuves par belinogramme ne sauraient obéir à de semblables arrêts, de nos jours. Les maîtres passagers de ce monde n'y sont que bien rarement flattés ou à leur avantage; le plus souvent même ils sont déformés par l'objectif et la précipitation dans laquelle, entre mille difficultés, travaille l'opérateur.

Ce règne du Grand Roi, sur lequel se répand une volonté si maintenue, ne donne point de très grand peintre. Tous sont embarrassés dans la splendeur. Les fleurs mêmes, alors, n'oseraient paraître en négligé dans un cadre. L'ornementation alourdie, la dorure et les étoffes brodées à l'excès retiennent constamment l'artiste dans ses élans. Pour nous avoir repré-

senté des guerriers et des penseurs sous de pareilles perruques, drapés de tels manteaux, affublés de tels accoutrements, il faut reconnaître que, si Rigaud ou Largillière étaient inférieurs à Vélasquez, Titien, Hals, Rubens ou Van Dyck, leur forme a dans ses limites, sa perfection.

Le XVIIIe siècle montre, à la guerre comme dans les salons, au théâtre ou au jardin, son rose, son bleu, sa belle humeur qui sent le vin, le café et le tabac. L'influence du café et du tabac modifie, alors, les tempéraments, les caractères et les mœurs.

L'organisme ne s'y était pas accoutumé comme aujourd'hui. Les historiens, sauf peut-être les Goncourt, y ont-ils même jamais songé?

L'époque révolutionnaire ne s'est véritablement exprimée que dans des réalisations rapides, l'artiste travaille dans des conditions troublées, il emploie des moyens de fortune, il ne s'adresse plus à une élite, mais à la foule, il vulgarise des idées nouvelles et des faits brutaux, dont, à la vérité, nul n'a gardé le contrôle. Il semble que les organisateurs de cette exposition de *Deux siècles de gloire militaire* (1610-1814) dont la *Sabretache* a pris l'initiative, aient volontairement laissé dans l'ombre cette époque qui est devenue *militaire* et glorieuse par un prodigieux sursaut de vitalité, mais sans avoir le temps de marquer beaucoup dans l'art.

Une belle étude de David, d'après Bonaparte premier consul, inachevée, probablement exécutée sans que le modèle eût véritablement posé pour le peintre, offre une expression, une finesse des traits bien précieuses à considérer.

Toute l'époque napoléonienne qui suit, suffirait à justifier une très importante exposition. Nous eussions aimé retrouver là, une fois encore, le Premier Consul, par Ingres. Les peintres tels que le baron Gros, peignent lourd. La Révolution anéantit bien des traditions. Les mains du XVIIIe siècle, ces mains précieuses, légères, savantes, se sont ankylosées. Les nouveaux venus n'ont pour don que la flamme de la jeunesse, mais ils travaillent pour une élite formée sur les champs de bataille ou dans les ministères et qui se cherche des affinités, mais ne s'affine guère.

Dans les vitrines, maints détails nous montrent que les généraux de Napoléon faisaient encore la guerre comme ceux de Louis XIV. Certains « nécessaires », minutieusement composés, nous font sourire. Pourtant, ils ont traversé l'Europe sur ses mauvais chemins et sauté par-dessus bien des ornières.

Les Arts Décoratifs ont groupé dans quelques salles cette sélection de souvenirs militaires, que l'on voudrait voir rester en place pendant toute la période des vacances, si pareil vœu était réalisable. Il n'est de meilleure manière de familiariser avec « sa » France, une jeunesse qui ne sait plus assez quelle grandeur, quels exemples, notre pays a offert au monde et quelle influence elle a exercée.

Comme il faudrait rendre le seuil des musées accessible, souriant, lumineux! Pourquoi ne point placer à leur porte des phares, y créer des *quinzaines*, des *semaines*?

Comme dans les magasins, dira-t-on. Pourquoi pas?

La *Semaine Van Dyck*, la *Quinzaine Hollandaise?*

Rendons la vie aux chefs-d'œuvre, en leur donnant des voisinages nouveaux et passagers.

Le but est d'attirer le plus de visiteurs possible et de répandre le plus de connaissances, de chaleur et de clarté, dans des âmes qui ne vont ailleurs les chercher que parce qu'elles ignorent le chemin de ce qui est supérieur. Que de gens redoutent les musées! Combien s'imaginent qu'il y faut plus de formalités qu'au cinéma. Pourquoi le Louvre ne ferait-il pas de la publicité pour Watteau ou David, alors que la Comédie-Française en fait pour Molière et Racine?

Il y a les interprétations nouvelles au Théâtre-Français. Mais en présentant différemment un tableau, ne permet-on pas de le découvrir ou de le mieux connaître, à des yeux qui ne voient que ce qu'on leur montre avec fracas?

ALBERT FLAMENT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

Après l'alerte de fin mai, le calme est revenu sur le marché financier.

Surprise par les rapides mesures de défense qu'avait organisées la Banque de France, la spéculation internationale qui se lançait à l'assaut de notre monnaie s'est prudemment repliée. En même temps d'ailleurs, la formation du cabinet Laval, muni des pouvoirs demandés en vue de réaliser, si possible, l'équilibre du budget, ramenait un peu d'apaisement dans les esprits et enrayait les demandes d'échange des billets de banque contre de l'or. A la Bourse même, la poussée des capitaux vers les valeurs industrielles au détriment des Rentes, et surtout vers les valeurs étrangères, se faisait moins violente.

Les dégagements de positions avaient suffisamment précédé la liquidation du 15 juin pour que celle-ci se passât sans difficultés. Le marché boursier est ainsi redevenu tout à fait terne.

En somme, son allure va dépendre sans doute, ces prochains jours, de l'impression que laisseront les dispositions que va prendre incessamment le Gouvernement pour réaliser une tâche que ses prédécesseurs n'ont pu mener à bonne fin.

Pour l'instant les Rentes paraissent sur le marché mieux disposées. C'est dire que l'opinion fait confiance au nouveau Cabinet. La Bourse attend ainsi, sans nervosité, l'application du programme de redressement financier.

Il est à remarquer que les places étrangères ne sont, actuellement, pas plus brillantes que la nôtre. A New-York comme à Londres les marchés manquent d'entrain. On y parle, avec une certaine insistance, d'un désir d'envisager une stabilisation générale des monnaies. Mais ce ne sont encore là qu'intentions

bien vagues. En tous cas, il importerait plus que jamais que notre franc pût ne pas être discuté.

Ce qui importerait, maintenant, c'est que des mesures techniques vinssent procurer sur notre marché monétaire, une détente plus marquée que celle qui a déjà été observée à la dernière liquidation. Il conviendrait, en effet, qu'une reprise éventuelle boursière, qui pourrait être favorisée par certaines des dispositions gouvernementales envisagées, ne se trouve pas trop longtemps entravée par la cherté anormale des capitaux.

On vient déjà de nous annoncer qu'une meilleure organisation des transports ferroviaires pourrait réduire d'un peu plus d'un milliard le déficit des chemins de fer. On compte trouver encore 3 ou 4 milliards d'économies, ce qui allégerait de près de moitié le déficit global évalué à près de 11 milliards. Ce serait un très gros effort. Mais il ne faut pas néanmoins que cette déflation massive risque, par ailleurs, d'aggraver la paralysie commerciale du pays. C'est indiquer combien le problème est ardu.

La Bourse, pour sa part, est assurément toute disposée à contribuer à la solution désirable. Il suffirait qu'elle reprenne confiance en l'avenir pour qu'elle se montre disposée, par une spéculation parfaitement saine cette fois, à escompter un redressement qui remettrait en mouvement des capitaux inactifs, et cela pour le plus grand avantage de la collectivité. Depuis plusieurs années l'État a monopolisé le marché des capitaux à son seul profit. Il est grand temps que cette situation s'améliore. Dès que la détente paraîtra en vue, l'activité de la Bourse renaîtra promptement.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris (8e).